

Les orientales / par Victor  
Hugo (d'après l'édition  
originale) ; illustrées de huit  
compositions de MM.  
Gérôme et [...]

Hugo, Victor (1802-1885). Les orientales / par Victor Hugo (d'après l'édition originale) ; illustrées de huit compositions de MM. Gérôme et Benjamin Constant ; gravées à l'eau-forte par M. de Los Rios ; [publié par les soins de M. Eugène Paillet]. 1882.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisationcommerciale@bnf.fr](mailto:utilisationcommerciale@bnf.fr).



# LES ORIENTALES





LES  
ORIENTALES

hélène  
giclé

Cet ouvrage a été tiré à 135 exemplaires.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

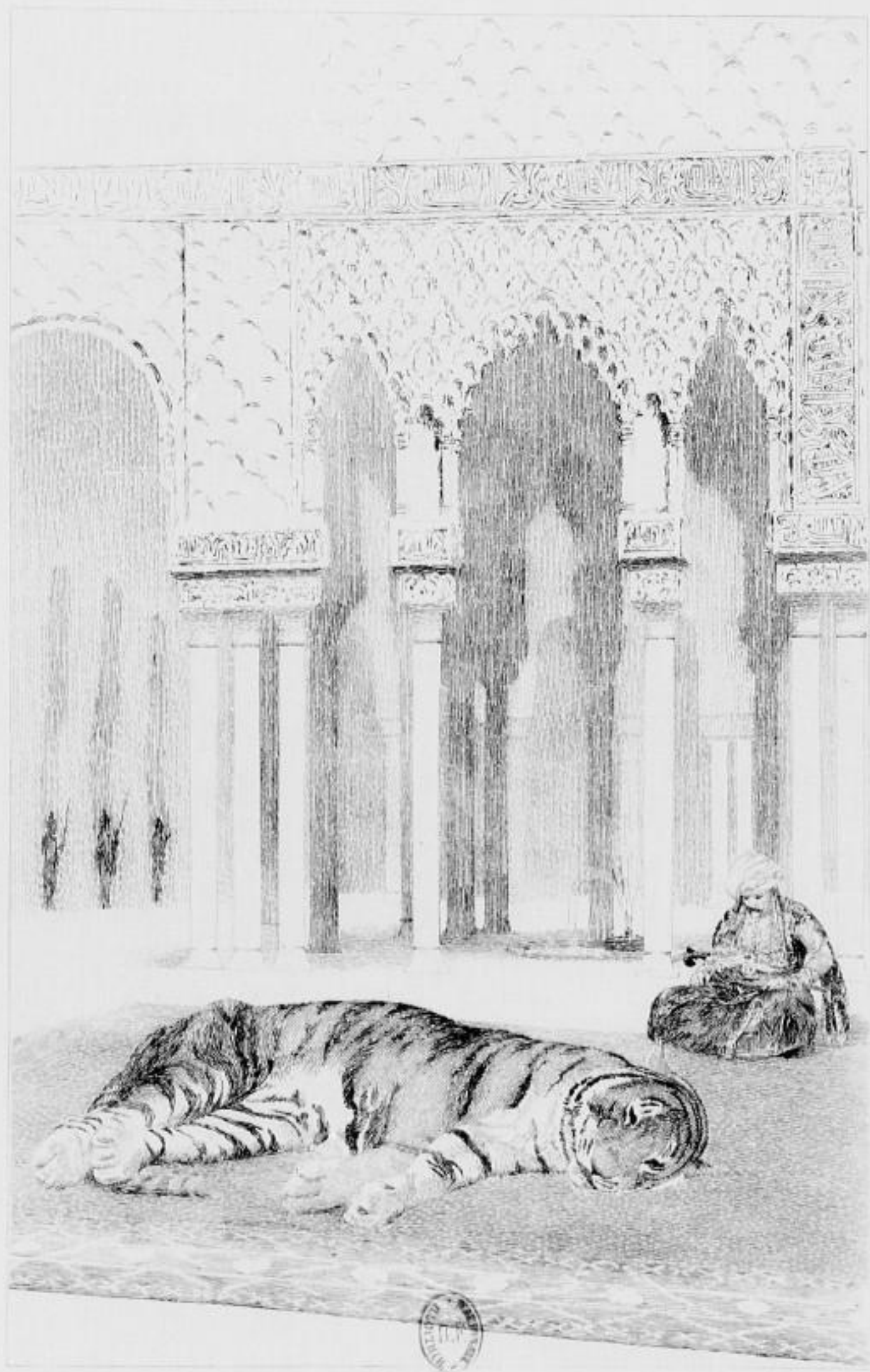
Les exemplaires numérotés de 1 à 5 ont été imprimés pour M. VICTOR HUGO ;  
de 6 à 124 ils portent les noms des souscripteurs ;  
et de 125 à 135 les noms des personnes auxquelles ils ont été offerts.

N° 135

DEUXIÈME EXEMPLAIRE DE DÉPOT

Les eaux-fortes ont été tirées  
Par M. BEILLET, imprimeur en taille douce,  
35, quai de la Tournelle.







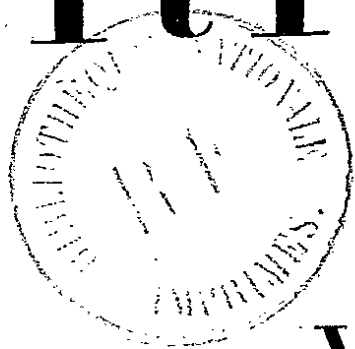
# LA DOULEUR DU PACHA

*(Frontispice.)*





LES  
ORIENTALES



PAR

VICTOR HUGO

*(D'après l'Édition originale)*

ILLUSTRÉES DE HUIT COMPOSITIONS

DE MM. GÉROME ET BENJAMIN CONSTANT

GRAVÉES A L'EAU-FORTE

PAR M. DE LOS RIOS



PARIS

IMPRIMÉ POUR LES AMIS DES LIVRES

PAR GEORGES CHAMEROT

19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19

—  
1882





## PRÉFACE

L'auteur de ce recueil n'est pas de ceux qui reconnaissent à la critique le droit de questionner le poète sur sa fantaisie, et de lui demander pourquoi il a choisi tel sujet, broyé telle couleur, cueilli à tel arbre, puisé à telle source. L'ouvrage est-il bon ou est-il mauvais? Voilà tout le domaine de la critique. Du reste, ni louanges ni reproches pour les couleurs employées, mais seulement pour la façon dont elles sont employées.

A voir les choses d'un peu haut, il n'y a en poésie ni bons ni mauvais sujets, mais de bons et de mauvais poètes. D'ailleurs, tout est sujet; tout relève de l'art; tout a droit de cité en poésie. Ne nous enquérons donc pas du motif qui vous a fait prendre ce sujet, triste ou gai, horrible ou gracieux,

éclatant ou sombre, étrange ou simple, plutôt que cet autre. Examinons comment vous avez travaillé, non sur quoi et pourquoi.

Hors de là, la critique n'a pas de raison à demander, le poète pas de compte à rendre. L'art n'a que faire des lisières, des menottes, des bâillons; il vous dit : Va! et vous lâche dans ce grand jardin de poésie, où il n'y a pas de fruit défendu. L'espace et le temps sont au poète. Que le poète donc aille où il veut en faisant ce qui lui plaît : c'est la loi. Qu'il croie en Dieu ou aux dieux, à Pluton ou à Satan, à Canidie ou à Morgane, ou à rien; qu'il acquitte le péage du Styx, qu'il soit du sabbat; qu'il écrive en prose ou en vers, qu'il sculpte en marbre ou coule en bronze; qu'il prenne pied dans tel siècle ou dans tel climat; qu'il soit du midi, du nord, de l'occident, de l'orient; qu'il soit antique ou moderne; que sa muse soit une Muse ou une fée, qu'elle se drape de la colocasia ou s'ajuste la cotte-hardie. C'est à merveille. Le poète est libre. Mettons-nous à son point de vue, et voyons.

L'auteur insiste sur ces idées, si évidentes qu'elles paraissent, parce qu'un certain nombre d'*Aristarques* n'en est pas encore à les admettre pour telles. Lui-même, si peu de place qu'il tienne dans la littérature contemporaine, il a été plus d'une fois l'objet de ces méprises de la critique. Il est advenu

souvent qu'au lieu de lui dire simplement : Votre livre est mauvais, on lui a dit : Pourquoi avez-vous fait ce livre ? Pourquoi ce sujet ? Ne voyez-vous point que l'idée première est horrible, grotesque, absurde (n'importe !) et que le sujet chevauche hors des *limites de l'art* ? Cela n'est pas joli, cela n'est pas gracieux. Pourquoi ne point traiter des sujets qui nous plaisent et nous agréent ? les étranges caprices que vous avez là ! etc., etc. A quoi il a toujours fermement répondu : que ces caprices étaient ses caprices ; qu'il ne savait pas en quoi étaient faites les *limites de l'art* ; que de géographie précise du monde intellectuel, il n'en connaissait point ; qu'il n'avait point encore vu de cartes routières de l'art, avec les frontières du possible et de l'impossible tracées en rouge et en bleu ; qu'enfin il avait fait cela, parce qu'il avait fait cela.

Si donc aujourd'hui quelqu'un lui demande à quoi bon ces *Orientales* ? qui a pu lui inspirer de s'aller promener en Orient pendant tout un volume ? que signifie ce livre inutile de pure poésie, jeté au milieu des préoccupations graves du public et au seuil d'une session ? Où est l'opportunité ? A quoi rime l'Orient... ? Il répondra qu'il n'en sait rien, que c'est une idée qui lui a pris ; et qui lui a pris d'une façon assez ridicule, l'été passé, en allant voir coucher le soleil.

Il regrettera seulement que le livre ne soit pas meilleur.

Et puis, pourquoi n'en serait-il pas d'une littérature dans son ensemble, et en particulier de l'œuvre d'un poète, comme de ces belles vieilles villes d'Espagne, par exemple, où vous trouvez tout : fraîche promenade d'orangers le long d'une rivière ; larges places ouvertes au grand soleil pour les fêtes ; rues étroites, tortueuses, quelquefois obscures, où se lient les unes aux autres mille maisons de toute forme, de tout âge, hautes, basses, noires, blanches, peintes, sculptées ; labyrinthes d'édifices dressés côte à côte, pêle-mêle, palais, hospices, couvens, casernes, tous divers, tous portant leur destination écrite dans leur architecture ; marchés pleins de peuple et de bruit ; cimetières où les vivans se taisent comme les morts ; ici, le théâtre avec ses clinquans, sa fanfare et ses oripeaux ; là-bas, le vieux gibet permanent, dont la pierre est vermoulue, dont le fer est rouillé, avec quelque squelette qui craque au vent ; — au centre, la grande cathédrale gothique avec ses hautes flèches tailladées en scies, sa large tour du bourdon, ses cinq portails brodés de bas-reliefs, sa frise à jour comme une collerette, ses solides arcs-boutans si frêles à l'œil ; et puis, ses cavités profondes, sa forêt de piliers à chapiteaux bizarres, ses chapelles ardentes, ses myriades de saints et de châsses, ses colonnettes en gerbes, ses rosaces, ses ogives, ses lancettes qui se touchent à l'abside et en font comme une cage de vitraux, son maître-autel aux mille cierges ; merveil-

leux édifice, imposant par sa masse, curieux par ses détails, beau à deux lieues et beau à deux pas ; — et enfin, à l'autre bout de la ville, cachée dans les sycomores et les palmiers, la mosquée orientale, aux dômes de cuivre et d'étain, aux portes peintes, aux parois vernissées, avec son jour d'en haut, ses grèles arcades, ses cassolettes qui fument jour et nuit, ses versets du Koran sur chaque porte, ses sanctuaires éblouissants, et la mosaïque de son pavé et la mosaïque de ses murailles ; épanouie au soleil comme une large fleur pleine de parfums.

Certes, ce n'est pas l'auteur de ce livre qui réalisera jamais un ensemble d'œuvres auquel puisse s'appliquer la comparaison qu'il a cru pouvoir hasarder. Toutefois, sans espérer que l'on trouve dans ce qu'il a déjà bâti même quelque ébauche informe des monumens qu'il vient d'indiquer, soit la cathédrale gothique, soit le théâtre, soit encore le hideux gibet ; si on lui demandait ce qu'il a voulu faire ici, il dirait que c'est la mosquée.

Il ne se dissimule pas, pour le dire en passant, que bien des critiques le trouveront hardi et insensé de souhaiter pour la France une littérature qu'on puisse comparer à une ville du moyen âge. C'est là une des imaginations les plus folles où l'on se puisse aventurer. C'est vouloir hautement le désordre, la profusion, la bizarrerie, le mauvais goût. Qu'il vaut bien

mieux une belle et correcte nudité, de grandes murailles toutes *simples*, comme on dit, avec quelques ornemens sobres et de *bon goût* : des oves et des volutes, un bouquet de bronze pour les corniches, un nuage de marbre avec des têtes d'anges pour les voûtes, une flamme de pierre pour les frises, et puis des oves et des volutes. Le château de Versailles, la place Louis XV, la rue de Rivoli : voilà. Parlez-moi d'une belle littérature tirée au cordeau !

Les autres peuples disent : Homère, Dante, Shakspeare. Nous disons : Boileau.

Mais passons.

En y réfléchissant, si cela pourtant vaut la peine qu'on y réfléchisse, peut-être trouvera-t-on moins étrange la fantaisie qui a produit ces *Orientales*. On s'occupe aujourd'hui, et ce résultat est dû à mille causes qui toutes ont amené un progrès, on s'occupe beaucoup plus de l'Orient qu'on ne l'a jamais fait. Les études orientales n'ont jamais été poussées si avant. Au siècle de Louis XIV on était helléniste, maintenant on est orientaliste. Il y a un pas de fait. Jamais tant d'intelligences n'ont fouillé à-la-fois ce grand abîme de l'Asie. Nous avons aujourd'hui un savant cantonné dans chacun des idiomes de l'Orient, depuis la Chine jusqu'à l'Égypte.

Il résulte de tout cela que l'Orient, soit comme image, soit comme pensée, est devenu pour les intelligences autant



que pour les imaginations une sorte de préoccupation générale à laquelle l'auteur de ce livre a obéi peut-être à son insu. Les couleurs orientales sont venues comme d'elles-mêmes empreindre toutes ses pensées, toutes ses rêveries ; et ses rêveries et ses pensées se sont trouvées tour-à-tour, et presque sans l'avoir voulu, hébraïques, turques, grecques, persanes, arabes, espagnoles même, car l'Espagne c'est encore l'Orient ; l'Espagne est à demi africaine, l'Afrique est à demi asiatique.

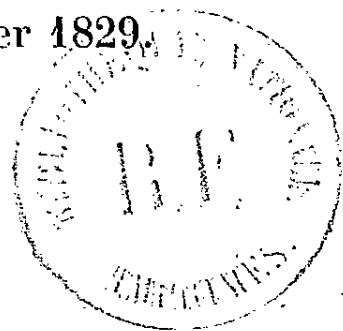
Lui s'est laissé faire à cette poésie qui lui venait. Bonne ou mauvaise, il l'a acceptée et en a été heureux. D'ailleurs il avait toujours eu une vive sympathie de poète, qu'on lui pardonne d'usurper un moment ce titre, pour le monde oriental. Il lui semblait y voir briller de loin une haute poésie. C'est une source à laquelle il désirait depuis long-temps se désaltérer. Là, en effet, tout est grand, riche, fécond, comme dans le moyen âge, cette autre mer de poésie. Et, puisqu'il est amené à le dire ici en passant, pourquoi ne le dirait-il pas ? il lui semble que jusqu'ici on a beaucoup trop vu l'époque moderne dans le siècle de Louis XIV et l'antiquité dans Rome et la Grèce : ne verrait-on pas de plus haut et plus loin, en étudiant l'ère moderne dans le moyen âge et l'antiquité dans l'Orient ?

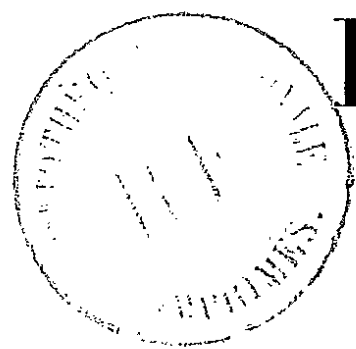
Au reste, pour les empires comme pour les littératures,

avant peu peut-être l'Orient est appelé à jouer un rôle dans l'occident. Déjà la mémorable guerre de Grèce avait fait se retourner tous les peuples de ce côté. Voici maintenant que l'équilibre de l'Europe paraît prêt à se rompre ; le *statu quo* européen, déjà vermoulu et lézardé, craque du côté de Constantinople. Tout le continent penche à l'Orient. Nous verrons de grandes choses. La vieille barbarie asiatique n'est peut-être pas aussi dépourvue d'hommes supérieurs que notre civilisation le veut croire.

Il faut se rappeler que c'est elle qui a produit le seul colosse que ce siècle puisse mettre en regard de Buonaparte, si toutefois Buonaparte peut avoir un pendant ; cet homme de génie, ture et tartare à la vérité, cet Ali-pacha qui est à Napoléon ce que le tigre est au lion, le vautour à l'aigle.

Janvier 1829.





# LE FEU DU CIEL

24. Alors le Seigneur fit descendre du ciel sur Sodome et sur Gomorrhe une pluie de soufre et de feu,

25. Et il perdit ces villes avec tous leurs habitants, tout le pays à l'entour avec ceux qui l'habitaient, et tout ce qui avait quelque verdure sur la terre. — GENÈSE.



# LE FEU DU CIEL

## I

La voyez-vous passer, la nuée au flanc noir?  
Tantôt pâle, tantôt rouge et splendide à voir,  
Morne comme un été stérile?  
On croit voir à-la-fois, sur le vent de la nuit,  
Fuir toute la fumée ardente et tout le bruit  
De l'embrasement d'une ville.

D'où vient-elle? des cieux, de la mer ou des monts?  
Est-ce le char de feu qui porte des démons  
A quelque planète prochaine?  
O terreur! de son sein, chaos mystérieux,  
D'où vient que par momens un éclair furieux  
Comme un long serpent se déchaîne?

## II

La mer ! partout la mer ! des flots, des flots encor.  
L'oiseau fatigue en vain son inégal essor.

Ici les flots, là-bas les ondes ;  
Toujours des flots sans fin par des flots repoussés ;  
L'œil ne voit que des flots dans l'abîme entassés  
Rouler sous les vagues profondes.

Parfois de grands poissons, à fleur d'eau voyageant,  
Font reluire au soleil leurs nageoires d'argent,

Ou l'azur de leurs larges queues.  
La mer semble un troupeau secouant sa toison :  
Mais un cercle d'airain ferme au loin l'horizon ;  
Le ciel bleu se mêle aux eaux bleues.

— Faut-il sécher ces mers ? dit le nuage en feu.

— Non ! — Il reprit son vol sous le souffle de Dieu.

## III

Un golfe aux vertes collines  
Se mirant dans le flot clair! —  
Des buffles, des javelines,  
Et des chants joyeux dans l'air! —  
C'était la tente et la crèche,  
La tribu qui chasse et pêche,  
Qui vit libre, et dont la flèche  
Jouterait avec l'éclair.

Pour ces errantes familles  
Jamais l'air ne se corrompt.  
Les enfans, les jeunes filles,  
Les guerriers dansaient en rond,  
Autour d'un feu sur la grève,  
Que le vent courbe et relève,  
Pareils aux esprits qu'en rêve  
On voit tourner sur son front.

Les vierges aux seins d'ébène,  
Belles comme les beaux soirs,  
Riaient de se voir à peine  
Dans le cuivre des miroirs ;  
D'autres, joyeuses comme elles,  
Faisaient jaillir des mamelles  
De leurs dociles chamelles  
Un lait blanc sous leurs doigts noirs.

Les hommes, les femmes nues  
Se baignaient au gouffre amer. —  
Ces peuplades inconnues,  
Où passaient-elles hier? —  
La voix grêle des cymbales,  
Qui fait hennir les cavales,  
Se mêlait par intervalles  
Aux bruits de la grande mer.

La nuée un moment hésita dans l'espace.

— Est-ce là? — Nul ne sait qui lui répondit : — Passe!



## IV

L'Égypte! — Elle étalait, toute blonde d'épis,  
Ses champs, bariolés comme un riche tapis,  
Plaines que des plaines prolongent;  
L'eau vaste et froide au nord, au sud le sable ardent  
Se disputent l'Égypte : elle rit cependant  
Entre ces deux mers qui la rongent.

Trois monts bâtis par l'homme au loin perçaient les cieux  
D'un triple angle de marbre, et dérobaient aux yeux  
Leurs bases de cendre inondées;  
Et de leur faite aigu jusqu'aux sables dorés,  
Allaient s'élargissant leurs monstrueux degrés,  
Faits pour des pas de six coudées.

Un sphinx de granit rose, un dieu de marbre vert,  
Les gardaient, sans qu'il fût vent de flamme au désert  
Qui leur fit baisser la paupière.

Des vaisseaux au flanc large entraient dans un grand port.  
Une ville géante, assise sur le bord,  
Baignait dans l'eau ses pieds de pierre.

On entendait mugir le semoun meurtrier,  
Et sur les cailloux blancs les écailles crier  
Sous le ventre des crocodiles.  
Les obélisques gris s'élançaient d'un seul jet.  
Comme une peau de tigre, au couchant s'allongeait  
Le Nil jaune, tacheté d'îles.

L'astre-roi se couchait. Calme, à l'abri du vent,  
La mer réfléchissait ce globe d'or vivant,  
Ce monde, âme et flambeau du nôtre ;  
Et dans le ciel rougeâtre et dans les flots vermeils,  
Comme deux rois amis, on voyait deux soleils  
Venir au-devant l'un de l'autre.

— Où faut-il s'arrêter ? dit la nuée encor.

— Cherche ! dit une voix dont trembla le Thabor.

## V

Du sable, puis du sable !  
Le désert ! noir chaos  
Toujours inépuisable  
En monstres, en fléaux !  
Ici rien ne s'arrête.  
Ces monts à jaune crête,  
Quand souffle la tempête,  
Roulent comme des flots !

Parfois, de bruits profanes  
Troublant ce lieu sacré,  
Passent les caravanes  
D'Ophyr ou de Membré.  
L'œil de loin suit leur foule,  
Qui sur l'ardente houle  
Ondule et se déroule  
Comme un serpent marbré.

Ces solitudes mornes,  
Ces déserts sont à Dieu :  
Lui seul en sait les bornes,  
En marque le milieu.  
Toujours plane une brume  
Sur cette mer qui fume,  
Et jette pour écume  
Une cendre de feu.

— Faut-il changer en lac ce désert? dit la nue.

— Plus loin ! dit l'autre voix du fond des cieux venue.

VI

Comme un énorme écueil sur les vagues dressé,  
Comme un amas de tours, vaste et bouleversé,  
Voici Babel, déserte et sombre.

Du néant des mortels prodigieux témoin,  
Aux rayons de la lune, elle couvrait au loin  
Quatre montagnes de son ombre.

L'édifice écroulé plongeait aux lieux profonds.  
Les ouragans captifs sous ses larges plafonds  
Jetaient une étrange harmonie.

Le genre humain jadis bourdonnait à l'entour,  
Et sur le globe entier Babel devait un jour  
Asseoir sa spirale infinie.

Ses escaliers devaient monter jusqu'au zénith.  
Chacun des plus grands monts à ses flancs de granit  
N'avait pu fournir qu'une dalle.

Et des sommets nouveaux d'autres sommets chargés  
Sans cesse surgissaient aux yeux découragés  
Sur sa tête pyramidale.

Les boas monstrueux, les crocodiles verts,  
Moindres que des lézards sur ses murs entr'ouverts,  
Glissaient parmi les blocs superbes ;  
Et, colosses perdus dans ses larges contours,  
Les palmiers chevelus, pendant au front des tours,  
Semblaient d'en bas des touffes d'herbes.

Des éléphants passaient aux fentes de ses murs ;  
Une forêt croissait sous ses piliers obscurs  
Multipliés par la démence ;  
Des essaims d'aigles roux et de vautours géans  
Jour et nuit tournoyaient à ses porches béans,  
Comme autour d'une ruche immense.

— Faut-il l'achever ? dit la nuée en courroux. —

Marche ! — Seigneur, dit-elle, où donc m'emportez-vous ?

## VII

Voilà que deux cités, étranges, inconnues,  
Et d'étage en étage escaladant les nues,  
Apparaissent, dormant dans la brume des nuits,  
Avec leurs dieux, leur peuple, et leurs chars, et leurs bruits.  
Dans le même vallon c'étaient deux sœurs couchées.  
L'ombre baignait leurs tours par la lune ébauchées ;  
Puis l'œil entrevoyait, dans le chaos confus,  
Aqueducs, escaliers, piliers aux larges fûts,  
Chapiteaux évasés ; puis un groupe difforme  
D'éléphants de granit portant un dôme énorme ;  
Des colosses debout, regardant autour d'eux  
Ramper des monstres nés d'accouplemens hideux ;  
Des jardins suspendus, pleins de fleurs et d'arcades,  
Où la lune jetait son écharpe aux cascades ;  
Des temples, où siégeaient sur de riches carreaux  
Cent idoles de jaspe à têtes de taureaux ;  
Des plafonds d'un seul bloc couvrant de vastes salles,

Où, sans jamais lever leurs têtes colossales,  
Veillaient, assis en cercle, et se regardant tous,  
Des dieux d'airain, posant leurs mains sur leurs genoux.  
Ces rampes, ces palais, ces sombres avenues  
Où partout surgissaient des formes inconnues,  
Ces ponts, ces aqueducs, ces arcs, ces rondes tours,  
Effrayaient l'œil perdu dans leurs profonds détours;  
On voyait dans les cieux, avec leurs larges ombres,  
Monter comme des caps ces édifices sombres,  
Immense entassement de ténèbres voilé!  
Le ciel à l'horizon scintillait étoilé,  
Et, sous les mille arceaux du vaste promontoire,  
Brillait comme à travers une dentelle noire.

Ah ! villes de l'enfer, folles dans leurs désirs !  
Là, chaque heure inventait de monstrueux plaisirs,  
Chaque toit recélait quelque mystère immonde,  
Et comme un double ulcère, elles souillaient le monde.

Tout dormait cependant : au front des deux cités,  
A peine encor glissaient quelques pâles clartés,  
Lampes de la débauche, en naissant disparues,



Derniers feux des festins oubliés dans les rues.  
De grands angles de murs, par la lune blanchis,  
Coupaient l'ombre, ou tremblaient dans une eau réfléchis.  
Peut-être on entendait vaguement dans les plaines  
S'étouffer des baisers, se mêler des haleines,  
Et les deux villes sœurs, lasses des feux du jour,  
Murmurer mollement d'une étreinte d'amour!  
Et le vent, soupirant sous le frais sycomore,  
Allait tout parfumé de Sodome à Gomorrhe.

C'est alors que passa le nuage noirci,  
Et que la voix d'en haut lui cria : — C'est ici !

## VIII

La nuée éclate !  
La flamme écarlate  
Déchire ses flancs,  
L'ouvre comme un gouffre,  
Tombe en flots de soufre  
Aux palais croulans,  
Et jette, tremblante,  
Sa lueur sanglante  
Sur leurs frontons blancs !

Gomorrhe ! Sodome !  
De quel brûlant dôme  
Vos murs sont couverts !  
L'ardente nuée  
Sur vous s'est ruée,  
O peuples pervers !  
Et ses larges gueules

Sur vos têtes seules  
Soufflent leurs éclairs !

Ce peuple s'éveille,  
Qui dormait la veille  
Sans penser à Dieu.  
Les grands palais croulent ;  
Mille chars qui roulent  
Heurtent leur essieu ;  
Et la foule accrue,  
Trouve en chaque rue  
Un fleuve de feu.

Sur ces tours altières,  
Colosses de pierres,  
Trop mal affermis,  
Abondent dans l'ombre  
Des mourans sans nombre  
Encore endormis.  
Sur des murs qui pendent  
Ainsi se répandent  
De noires fourmis !

Se peut-il qu'on fuie  
Sous l'horrible pluie ?  
Tout périt, hélas !  
Le feu qui foudroie  
Bat les ponts qu'il broie,  
Crève les toits plats,  
Roule, tombe, et brise  
Sur la dalle grise  
Ses rouges éclats !

Sous chaque étincelle  
Grossit et ruisselle  
Le feu souverain.  
Vermeil et limpide,  
Il court plus rapide  
Qu'un cheval sans frein ;  
Et l'idole infâme,  
Croulant dans la flamme,  
Tord ses bras d'airain !

Il gronde, il ondule,  
Du peuple incrédule

Bat les tours d'argent;  
Son flot vert et rose,  
Que le soufre arrose,  
Fait, en les rongant,  
Luire les murailles  
Comme les écailles  
D'un lézard changeant.

Il fond comme cire  
Agathe, porphyre,  
Pierres du tombeau,  
Ploie, ainsi qu'un arbre,  
Le géant de marbre  
Qu'ils nommaient Nabo,  
Et chaque colonne  
Brûle et tourbillonne  
Comme un grand flambeau !

En vain quelques mages  
Portent les images  
Des dieux du haut lieu;  
En vain leur roi penche

Sa tunique blanche  
Sur le soufre bleu ;  
Le flot qu'il contemple  
Emporte leur temple  
Dans ses plis de feu !

Plus loin il charrie  
Un palais, où crie  
Un peuple à l'étroit ;  
L'onde incendiaire  
Mord l'îlot de pierre  
Qui fume et décroît,  
Flotte à sa surface,  
Puis fond et s'efface  
Comme un glaçon froid !

Le grand-prêtre arrive  
Sur l'ardente rive  
D'où le reste a fui.  
Soudain sa tiare  
Prend feu comme un phare,  
Et pâle, ébloui,

Sa main qui l'arrache  
A son front s'attache,  
Et brûle avec lui.

Le peuple, hommes, femmes,  
Court... Partout les flammes  
Aveuglent ses yeux;  
Des deux villes mortes  
Assiégeant les portes  
A flots furieux,  
La foule maudite  
Croit voir, interdite,  
L'enfer dans les cieux!

## IX

On dit qu'alors, ainsi que pour voir un supplice  
Un vieux captif se dresse aux murs de sa prison,  
On vit de loin Babel, leur fatale complice,  
Regarder par-dessus les monts de l'horizon.

On entendit, durant cet étrange mystère,  
Un grand bruit qui remplit le monde épouvanté,  
Si profond qu'il troubla, dans leur morne cité,  
Jusqu'à ces peuples sourds qui vivent sous la terre.



X

Le feu fut sans pitié! Pas un des condamnés  
Ne put fuir de ces murs brûlans et calcinés.

Pourtant, ils levaient leurs mains viles,  
Et ceux qui s'embrassaient dans un dernier adieu,  
Terrassés, éblouis, se demandaient quel dieu  
Versait un volcan sur leurs villes.

Contre le feu vivant, contre le feu divin,  
De larges toits de marbre ils s'abritaient en vain.

Dieu sait atteindre qui le brave.  
Ils invoquaient leurs dieux; mais le feu qui punit  
Frappait ces dieux muets dont les yeux de granit  
Soudain fondaient en pleurs de lave!

Ainsi tout disparut sous le noir tourbillon,  
L'homme avec la cité, l'herbe avec le sillon!

Dieu brûla ces mornes campagnes;

Rien ne resta debout de ce peuple détruit,  
Et le vent inconnu qui souffla cette nuit  
Changea la forme des montagnes.

## XI

Aujourd'hui le palmier qui croît sur le rocher  
Sent sa feuille jaunir et sa tige sécher  
A cet air qui brûle et qui pèse.  
Ces villes ne sont plus ; et, miroir du passé,  
Sur leurs débris éteints s'étend un lac glacé,  
Qui fume comme une fournaise !

Octobre 1828.

# CANARIS

Faire sans dire.

VIEILLE DEVISE.

II



# CANARIS

Lorsqu'un vaisseau vaincu dérive en pleine mer ;

Que ses voiles carrées

Pendent le long des mâts, par les boulets de fer

Largement déchirées ;

Qu'on n'y voit que des morts, tombés de toutes parts,

Ancres, agrès, voilures,

Grands mâts rompus, traînant leurs cordages épars

Comme des chevelures ;

Que le vaisseau, couvert de fumée et de bruit,

Tourne ainsi qu'une roue ;

Qu'un flux et qu'un reflux d'hommes roule et s'enfuit

De la poupe à la proue ;

Lorsqu'à la voix des chefs nul soldat ne répond;  
Que la mer monte et gronde;  
Que les canons éteints nagent dans l'entrepont,  
S'entre-choquant dans l'onde;

Qu'on voit le lourd colosse ouvrir au flot marin  
Sa blessure béante,  
Et saigner, à travers son armure d'airain,  
La galère géante;

Qu'elle vogue au hasard, comme un corps palpitant,  
La carène entr'ouverte,  
Comme un grand poisson mort, dont le ventre flottant  
Argente l'onde verte;

Alors gloire au vainqueur! Son ancre noir s'abat  
Sur la nef qu'il foudroie :  
Tel un aigle puissant pose, après le combat,  
Son ongle sur sa proie!

Puis, il pend au grand mât, comme au front d'une tour,  
Son drapeau que l'air ronge,  
Et dont le reflet d'or dans l'onde, tour-à-tour,  
S'élargit et s'allonge.

Et c'est alors qu'on voit les peuples étaler  
Les couleurs les plus fières,  
Et la pourpre, et l'argent, et l'azur onduler  
Aux plis de leurs bannières.

Dans ce riche appareil leur orgueil insensé  
Se flatte et se repose,  
Comme si le flot noir, par le flot effacé,  
En gardait quelque chose !

Malte arborait sa croix ; Venise, peuple-roi,  
Sur ses poupes mouvantes,  
L'héraldique lion qui fait rugir d'effroi  
Les lionnes vivantes.

Le pavillon de Naples est éclatant dans l'air,  
Et quand il se déploie  
On croit voir ondoyer de la poupe à la mer  
Un flot d'or et de soie.

Espagne peint aux plis des drapeaux voltigeant  
Sur ses flottes avares  
Léon aux lions d'or, Castille aux tours d'argent,  
Les chaînes des Navarres.

Rome a les clefs; Milan, l'enfant qui hurle encor  
Dans les dents de la guivre;  
Et les vaisseaux de France ont des fleurs-de-lis d'or  
Sur leurs robes de cuivre.

Stamboul la Turque autour du croissant abhorré  
Suspend trois blanches queues;  
L'Amérique enfin libre étale un ciel doré  
Semé d'étoiles bleues.



L'Autriche a l'aigle étrange, aux ailerons dressés,  
Qui, brillant sur la moire,  
Vers les deux bouts du monde à-la-fois menacés  
Tourne une tête noire.

L'autre aigle au double front, qui des czars suit les lois,  
Son antique adversaire,  
Comme elle regardant deux mondes à-la-fois,  
En tient un dans sa serre.

L'Angleterre en triomphe impose aux flots amers  
Sa splendide oriflamme,  
Si riche qu'on prendrait son reflet dans les mers  
Pour l'ombre d'une flamme.

C'est ainsi que les rois font aux mâts des vaisseaux  
Flotter leurs armoiries,  
Et condamnent les nefes conquises sur les eaux  
A changer de patries.

Ils traînent dans leurs rangs ces voiles dont le sort  
Trompa les destinées,  
Tout fiers de voir rentrer plus nombreuses au port  
Leurs flottes blasonnées.

Aux navires captifs toujours ils appendront  
Leurs drapeaux de victoire,  
Afin que le vaincu porte écrite à son front  
Sa honte avec leur gloire !

Mais le bon Canaris, dont un ardent sillon  
Suit la barque hardie,  
Sur les vaisseaux qu'il prend, comme son pavillon,  
Arbore l'incendie !

Novembre 1828.

# LES TÊTES DU SÉRAIL

*O horrible ! o horrible ! most horrible !*

SHAKESPEARE. Hamlet.

## III

On a cru devoir réimprimer cette ode telle qu'elle a été composée et publiée en juin 1826, à l'époque du désastre de Missolonghi. Il est important de se rappeler, en la lisant, que tous les journaux d'Europe annoncèrent alors la mort de Canaris, tué dans son brûlot par une bombe turque, devant la ville qu'il venait secourir. Depuis, cette nouvelle fatale a été heureusement démentie.







## LES TÊTES DU SÉRAIL

*On dit qu'alors, tandis qu'immobiles comme elles  
Veillaient stupidement les mornes sentinelles,  
Les trois têtes soudain parlèrent . . . . .*





# LES TÊTES DU SÉRAIL

## I

Le dôme obscur des nuits, semé d'astres sans nombre,  
Se mirait dans la mer resplendissante et sombre ;  
La riante Stamboul, le front d'ombres voilé,  
Semblait, couchée au bord du golfe qui l'inonde,  
Entre les feux du ciel et les reflets de l'onde,  
Dormir dans un globe étoilé.

On eût dit la cité dont les esprits nocturnes  
Bâtissent dans les airs les palais taciturnes,  
A voir ses grands harems, séjours des longs ennuis,

Ses dômes bleus, pareils au ciel qui les colore,  
Et leurs mille croissans, que semblaient faire éclore  
Les rayons du croissant des nuits.

L'œil distinguait les tours par leurs angles marquées,  
Les maisons aux toits plats, les flèches des mosquées,  
Les moresques balcons en trèfles découpés,  
Les vitraux se cachant sous des grilles discrètes,  
Et les palais dorés, et comme des aigrettes  
Les palmiers sur leur front groupés.

Là, de blancs minarets dont l'aiguille s'élance  
Tels que des mâts d'ivoire armés d'un fer de lance;  
Là, des kiosques peints; là, des fanaux changeans;  
Et sur le vieux sérail, que ses hauts murs décèlent,  
Cent coupoles d'étain, qui dans l'ombre étincellent  
Comme des casques de géans!

## II

Le sérail... ! Cette nuit il tressaillait de joie.  
Au son des gais tambours, sur des tapis de soie,  
Les sultanes dansaient sous son lambris sacré ;  
Et, tel qu'un roi couvert de ses bijoux de fête,  
Superbe, il se montrait aux enfans du prophète,  
De six mille têtes paré !

Livides, l'œil éteint, de noirs cheveux chargées,  
Ces têtes couronnaient, sur les créneaux rangées,  
Les terrasses de rose et de jasmin en fleur :  
Triste comme un ami, comme lui consolante,  
La lune, astre des morts, sur leur pâleur sanglante  
Répandait sa douce pâleur.

Dominant le sérail, de la porte fatale  
Trois d'entre elles marquaient l'ogive orientale ;  
Ces têtes, que battait l'aile du noir corbeau,  
Semblaient avoir reçu l'atteinte meurtrière,  
L'une dans les combats, l'autre dans la prière,  
La dernière dans le tombeau.

On dit qu'alors, tandis qu'immobiles comme elles,  
Veillaient stupidement les mornes sentinelles,  
Les trois têtes soudain parlèrent ; et leurs voix  
Ressemblaient à ces chants qu'on entend dans les rêves,  
Aux bruits confus du flot qui s'endort sur les grèves,  
Du vent qui s'endort dans les bois !

III

LA PREMIÈRE VOIX.

« Où suis-je...? mon brûlot! à la voile! à la rame!  
« Frères, Missolonghi fumante nous réclame,  
« Les Turcs ont investi ses remparts généreux.  
« Renvoyons leurs vaisseaux à leurs villes lointaines,  
    « Et que ma torche, ô capitaines!  
« Soit un phare pour vous, soit un foudre pour eux!

« Partons! Adieu Corinthe et son haut promontoire,  
« Mers dont chaque rocher porte un nom de victoire,  
« Écueils de l'Archipel sur tous les flots semés,  
« Belles îles, des cieux et du printemps chéries,  
« Qui le jour paraissez des corbeilles fleuries,  
    « La nuit, des vases parfumés!

« Adieu, fière patrie, Hydra, Sparte nouvelle !  
« Ta jeune liberté par des chants se révèle ;  
« Des mâts voilent tes murs, ville de matelots !  
« Adieu ! j'aime ton île où notre espoir se fonde,  
    « Tes gazons caressés par l'onde,  
« Tes rocs battus d'éclairs et rongés par les flots !

« Frères, si je reviens, Missolonghi sauvée,  
« Qu'une église nouvelle au Christ soit élevée.  
« Si je meurs, si je tombe en la nuit sans réveil,  
« Si je verse le sang qui me reste à répandre,  
« Dans une terre libre allez porter ma cendre,  
    « Et creusez ma tombe au soleil !

« Missolonghi ! — Les Turcs ! — Chassons, ô camarades,  
« Leurs canons de ses forts, leurs flottes de ses rades.  
« Brûlons le capitain sous son triple canon.  
« Allons ! que des brûlots l'ongle ardent se prépare.  
    « Sur sa nef, si je m'en empare,  
« C'est en lettres de feu que j'écirai mon nom.

« Victoire ! amis... ! — O ciel ! de mon esquif agile

« Une bombe en tombant brise le pont fragile...

« Il éclate, il tournoie, il s'ouvre aux flots amers !

« Ma bouche crie en vain, par les vagues couverte !

« Adieu ! je vais trouver mon linceul d'algue verte,

« Mon lit de sable au fond des mers.

« Mais non ! Je me réveille enfin... ! Mais quel mystère ?

« Quel rêve affreux... ! mon bras manque à mon cimeterre.

« Quel est donc près de moi ce sombre épouvantail ?

« Qu'entends-je au loin... ? des chœurs... sont-ce des voix de femmes ?

« Des chants murmurés par des âmes ?

« Ces concerts... ! suis-je au ciel ? — Du sang... ! c'est le sérail !



## IV

## LA DEUXIÈME VOIX.

« Oui, Canaris, tu vois le sérail et ma tête  
« Arrachée au cercueil pour orner cette fête.  
« Les Turcs m'ont poursuivi sous mon tombeau glacé.  
« Vois ! ces os desséchés sont leur dépouille opime :  
« Voilà de Botzaris ce qu'au sultan sublime  
    « Le ver du sépulcre a laissé !

« Écoute : Je dormais dans le fond de ma tombe,  
« Quand un cri m'éveilla : *Missolonghi succombe !*  
« Je me lève à demi dans la nuit du trépas ;  
« J'entends des canons sourds les tonnantes volées,  
    « Les clameurs aux clameurs mêlées,  
« Les chocs fréquens du fer, le bruit pressé des pas.

« J'entends, dans le combat qui remplissait la ville,  
 « Des voix crier : « Défends d'une horde servile,  
 « Ombre de Botzaris, tes Grecs infortunés ! »  
 « Et moi, pour m'échapper, luttant dans les ténèbres,  
 « J'achevais de briser sur les marbres funèbres  
 « Tous mes ossements décharnés.

« Soudain, comme un volcan, le sol s'embrase et gronde...—  
 « Tout se tait ; — et mon œil ouvert pour l'autre monde  
 « Voit ce que nul vivant n'eût pu voir de ses yeux.  
 « De la terre, des flots, du sein profond des flammes,  
 « S'échappaient des tourbillons d'âmes  
 « Qui tombaient dans l'abîme ou s'envolaient aux cieux !

« Les Musulmans vainqueurs dans ma tombe fouillèrent ;  
 « Ils mêlèrent ma tête aux vôtres qu'ils souillèrent.  
 « Dans le sac du Tartare on les jeta sans choix.  
 « Mon corps décapité tressaillit d'allégresse ;  
 « Il me semblait, ami, pour la Croix et la Grèce  
 « Mourir une seconde fois.

« Sur la terre aujourd'hui notre destin s'achève.  
« Stamboul, pour contempler cette moisson du glaive,  
« Vile esclave, s'émeut du Fanar aux Sept-Tours;  
« Et nos têtes, qu'on livre aux publiques risées,  
    « Sur l'impur sérail exposées,  
« Repaissent le sultan, convive des vautours!

« Voilà tous nos héros! Costas le palicare;  
« Christo, du mont Olympe; Hellas, des mers d'Icare;  
« Kitzos, qu'aimait Byron, le poète immortel;  
« Et cet enfant des monts, notre ami, notre émule,  
« Mayer, qui rapportait aux fils de Thrasybule  
    « La flèche de Guillaume Tell!

« Mais ces morts inconnus, qui dans nos rangs stoïques  
« Confondent leurs fronts vils à des fronts héroïques,  
« Ce sont des fils maudits d'Eblis et de Satan,  
« Des Turcs, obscur troupeau, foule au sabre asservie,  
    « Esclaves dont on prend la vie,  
« Quand il manque une tête au compte du sultan!

« Semblable au Minotaure inventé par nos pères,  
 « Un homme est seul vivant dans ces hideux repaires,  
 « Qui montrent nos lambeaux aux peuples à genoux;  
 « Car les autres témoins de ces fêtes fétides,  
 « Ses eunuques impurs, ses muets homicides,  
     « Ami, sont aussi morts que nous.

« Quels sont ces cris...? — C'est l'heure où ses plaisirs infâmes  
 « Ont réclamé nos sœurs, nos filles et nos femmes.  
 « Ces fleurs vont se flétrir à son souffle inhumain.  
 « Le tigre impérial, rugissant dans sa joie,  
     « Tour-à-tour compte chaque proie,  
 « Nos vierges cette nuit, et nos têtes demain! »

## V

## LA TROISIÈME VOIX.

« O mes frères ! Joseph, évêque, vous salue.  
« Missolonghi n'est plus ! A sa mort résolue,  
« Elle a fui la famine et son venin rongeur.  
« Enveloppant les Turcs dans son malheur suprême,  
« Formidable victime, elle a mis elle-même  
    « La flamme à son bûcher vengeur.

« Voyant depuis vingt jours notre ville affamée,  
« J'ai crié : « Venez tous ; il est temps, peuple, armée !  
« Dans le saint sacrifice il faut nous dire adieu.  
« Recevez de mes mains, à la table céleste,  
    « Le seul aliment qui nous reste,  
« Le pain qui nourrit l'âme et la transforme en dieu ! »

« Quelle communion ! Des mourans immobiles,  
 « Cherchant l'hostie offerte à leurs lèvres débiles,  
 « Des soldats défaillans, mais encor redoutés,  
 « Des femmes, des vieillards, des vierges désolées,  
 « Et sur le sein flétri des mères mutilées  
 « Des enfans de sang allaités !

« La nuit vint, on partit ; mais les Turcs dans les ombres  
 « Assiégèrent bientôt nos morts et nos décombres.  
 « Mon église s'ouvrit à leurs pas inquiets.  
 « Sur un débris d'autel, leur dernière conquête,  
 « Un sabre fit rouler ma tête...  
 « J'ignore quelle main me frappa : je priais.

« Frères, plaignez Mahmoud ! Né dans sa loi barbare,  
 « Des hommes et de Dieu son pouvoir le sépare.  
 « Son aveugle regard ne s'ouvre pas au ciel.  
 « Sa couronne fatale, et toujours chancelante,  
 « Porte à chaque fleuron une tête sanglante ;  
 « Et peut-être il n'est pas cruel !

« Le malheureux, en proie aux terreurs implacables,  
« Perd pour l'éternité ses jours irrévocables.  
« Rien ne marque pour lui les matins et les soirs.  
« Toujours l'ennui ! Semblable aux idoles qu'ils dorent,  
    « Ses esclaves de loin l'adorent,  
« Et le fouet d'un spahi règle leurs encensoirs.

« Mais pour vous tout est joie, honneur, fête, victoire.  
« Sur la terre vaincus, vous vaincrez dans l'histoire.  
« Frères, Dieu vous bénit sur le sérail fumant.  
« Vos gloires par la mort ne sont pas étouffées :  
« Vos têtes sans tombeaux deviennent vos trophées ;  
    « Vos débris sont un monument !

« Que l'apostat surtout vous envie ! Anathème  
« Au chrétien qui souilla l'eau sainte du baptême !  
« Sur le livre de vie en vain il fut compté :  
« Nul ange ne l'attend dans les cieux où nous sommes ;  
    « Et son nom, exécré des hommes,  
« Sera, comme un poison, des bouches rejeté !

« Et toi, chrétienne Europe, entends nos voix plaintives.  
 « Jadis, pour nous sauver, saint Louis vers nos rives  
 « Eût de ses chevaliers guidé l'arrière-ban.  
 « Choisis enfin, avant que ton Dieu ne se lève,  
 « De Jésus et d'Omar, de la croix et du glaive,  
 « De l'auréole et du turban. »

VI

Oui, Botzaris, Joseph, Canaris, ombres saintes,  
 Elle entendra vos voix, par le trépas éteintes ;  
 Elle verra le signe empreint sur votre front ;  
 Et soupirant ensemble un chant expiatoire,  
 A vos débris sanglans portant leur double gloire,  
 Sur la harpe et le luth les deux Grèces diront :

« Hélas ! vous êtes saints et vous êtes sublimes,  
 « Confesseurs, demi-dieux, fraternelles victimes !



« Votre bras aux combats s'est long-temps signalé ;  
« Morts, vous êtes tous trois souillés par des mains viles.  
« Voici votre Calvaire après vos Thermopyles ;  
« Pour tous les dévoûmens votre sang a coulé !

« Ah ! si l'Europe en deuil, qu'un sang si pur menace,  
« Ne suit jusqu'au sérail le chemin qu'il lui trace,  
« Le Seigneur la réserve à d'amers repentirs.  
« Marin, prêtre, soldat, nos autels vous demandent ;  
« Car l'Olympe et le Ciel à-la-fois vous attendent,  
« Pléiade de héros ! Trinité de martyrs ! »

Juin 1826.

# ENTHOUSIASME

« Allons ! jeune homme ! allons, marche... !

ANDRÉ CHÉNIER.

IV



# ENTHOUSIASME

En Grèce ! en Grèce ! adieu, vous tous ! il faut partir !

Qu'enfin, après le sang de ce peuple martyr,

Le sang vil des bourreaux ruisselle !

En Grèce, ô mes amis ! vengeance ! liberté !

Ce turban sur mon front ! ce sabre à mon côté !

Allons ! ce cheval, qu'on le selle !

Quand partons-nous ? Ce soir ! demain serait trop long.

Des armes ! des chevaux ! un navire à Toulon !

Un navire, ou plutôt des ailes !

Menons quelques débris de nos vieux régimens,

Et nous verrons soudain ces tigres ottomans

Fuir avec des pieds de gazelles !

Commande-nous, Fabvier, comme un prince invoqué !

Toi qui seul fus au poste où les rois ont manqué,

Chef des hordes disciplinées,  
Parmi les Grecs nouveaux ombre d'un vieux Romain,  
Simple et brave soldat, qui dans ta rude main  
D'un peuple as pris les destinées !

De votre long sommeil éveillez-vous là-bas,  
Fusils français ! et vous, musique des combats,  
Bombes, canons, grêles cymbales !  
Éveillez-vous, chevaux au pied retentissant,  
Sabres, auxquels il manque une trempe de sang,  
Longs pistolets gorgés de balles !

Je veux voir des combats, toujours au premier rang !  
Voir comment les spahis s'épanchent en torrent  
Sur l'infanterie inquiète ;  
Voir comment leur damas, qu'emporte leur coursier,  
Coupe une tête au fil de son croissant d'acier !  
Allons... ! — Mais quoi, pauvre poète,

Où m'emporte moi-même un accès belliqueux ?  
Les vieillards, les enfans m'admettent avec eux !  
Que suis-je ? — Esprit qu'un souffle enlève.

Comme une feuille morte échappée aux bouleaux,  
Qui sur une onde en pente erre de flots en flots,  
Mes jours s'en vont de rêve en rêve.

Tout me fait songer : l'air, les prés, les monts, les bois.  
J'en ai pour tout un jour des soupirs d'un hautbois,  
D'un bruit de feuilles remuées ;  
Quand vient le crépuscule, au fond d'un vallon noir,  
J'aime un grand lac d'argent, profond et clair miroir  
Où se regardent les nuées.

J'aime une lune ardente et rouge comme l'or,  
Se levant dans la brume épaisse, ou bien encor  
Blanche au bord d'un nuage sombre ;  
J'aime ces chariots lourds et noirs, qui la nuit,  
Passant devant le seuil des fermes avec bruit,  
Font aboyer les chiens dans l'ombre.



# NAVARIN

Ἦ ἦ ἦ τρισκάλμοισιν

Ἦ ἦ ἦ βάρισιν ὀλόμενοι.

ESCHYLE. *Les Perses.*

Hélas! hélas! nos vaisseaux,  
Hélas! hélas! sont détruits!

V





# NAVARIN

## I

Canaris! Canaris! pleure! cent vingt vaisseaux!  
Pleure! une flotte entière! — Où donc, démon des eaux,  
Où donc était ta main hardie?  
Se peut-il que sans toi l'Ottoman succombât?  
Pleure comme Crillon exilé d'un combat :  
Tu manquais à cet incendie!

Jusqu'ici, quand parfois la vague de tes mers  
Soudain s'ensanglantait, comme un lac des enfers,  
D'une lueur large et profonde,

Si quelque lourd navire éclatait à nos yeux,  
Couronné tout à coup d'une aigrette de feux,  
Comme un volcan s'ouvrant dans l'onde ;

Si la lame roulait turbans, sabres courbés,  
Voiles, tentes, croissans des mâts rompus tombés,  
Vestiges de flotte et d'armée,  
Pelisses de visirs, sayons de matelots,  
Rebuts stigmatisés de la flamme et des flots,  
Blancs d'écume et noirs de fumée ;

Si partait de ces mers d'Égine ou d'Iolchos  
Un bruit d'explosion, tonnant dans mille échos,  
Et roulant au loin dans l'espace,  
L'Europe se tournait vers le rouge Orient ;  
Et, sur la poupe assis, le nocher souriant  
Disait : — C'est Canaris qui passe !

Jusqu'ici, quand brûlaient au sein des flots fumans  
Les capitans-pachas avec leurs armemens,  
Leur flotte dans l'ombre engourdie,  
On te reconnaissait à ce terrible jeu ;

Ton brûlot expliquait tous ces vaisseaux en feu ;  
Ta torche éclairait l'incendie !

Mais pleure aujourd'hui, pleure, on s'est battu sans toi !  
Pourquoi, sans Canaris, sur ces flottes pourquoi  
Porter la guerre et ses tempêtes ?  
Du Dieu qui garde Hellé n'est-il plus le bras droit ?  
On aurait dû l'attendre ! Et n'est-il pas de droit  
Convive de toutes ces fêtes ?

## II

Console-toi : la Grèce est libre.  
Entre les bourreaux, les mourans,  
L'Europe a remis l'équilibre ;  
Console-toi : plus de tyrans !  
La France combat : le sort change.  
Souffre que sa main qui vous venge  
Du moins te dérobe en échange  
Une feuille de ton laurier.  
Grèces de Byron et d'Homère,  
Toi, notre sœur, toi, notre mère,  
Chantez ! si votre voix amère  
Ne s'est pas éteinte à crier.

Pauvre Grèce ! qu'elle était belle  
Pour être couchée au tombeau !  
Chaque visir, de la rebelle  
S'arrachait un sacré lambeau.

Où la fable mit ses Ménades,  
Où l'amour eut ses sérénades,  
Grondaient les sombres canonnades  
Sapant les temples du vrai Dieu;  
Le ciel de cette terre aimée  
N'avait, sous sa voûte embaumée,  
De nuages que la fumée  
De toutes ses villes en feu.

Voilà six ans qu'ils l'ont choisie!  
Six ans qu'on voyait accourir  
L'Afrique au secours de l'Asie  
Contre un peuple instruit à mourir!  
Ibrahim, que rien ne modère,  
Vole de l'Isthme au Belvédère,  
Comme un faucon qui n'a plus d'aire,  
Comme un loup qui règne au bercail;  
Il court où le butin le tente,  
Et lorsqu'il retourne à sa tente,  
Chaque fois sa main dégouttante  
Jette des têtes au sérail!

## III

Enfin! — C'est Navarin, la ville aux maisons peintes,  
La ville aux dômes d'or, la blanche Navarin,  
Sur la colline assise entre les thérébyntes,  
Qui prête son beau golfe aux ardentes étreintes  
De deux flottes heurtant leurs carènes d'airain.

Les voilà toutes deux : — la mer en est chargée,  
Prête à noyer leurs feux, prête à boire leur sang.  
Chacune par son dieu semble au combat rangée :  
L'une s'étend en croix sur les flots allongée ;  
L'autre ouvre ses bras lourds et se courbe en croissant.

Ici l'Europe : enfin l'Europe qu'on déchaîne!  
Avec ses grands vaisseaux voguant comme des tours.  
Là, l'Égypte des Turcs, cette Asie africaine,  
Ces vivaces forbans, mal tués par Duquesne,  
Qui mit en vain le pied sur ces nids de vautours!

IV

Écoutez! — le canon gronde.  
 Il est temps qu'on lui réponde.  
 Le patient est le fort.  
 Éclatent donc les bordées!  
 Sur ces nefs intimidées,  
 Frégates, jetez la mort!  
 Et qu'au souffle de vos bouches  
 Fondent ces vaisseaux farouches,  
 Broyés aux rochers du port!

La bataille enfin s'allume :  
 Tout à-la-fois tonne et fume.  
 La mort vole où nous frappons.  
 Là, tout brûle pêle-mêle.  
 Ici, court le brûlot frêle,  
 Qui jette aux mâts ses crampons,  
 Et, comme un chacal dévore



L'éléphant qui lutte encore,  
Ronge un navire à trois ponts.

— L'abordage ! l'abordage ! —  
On se suspend au cordage ;  
On s'élance des haubans.  
La poupe heurte la proue.  
La mêlée a dans sa roue  
Rameurs courbés sur leurs bancs,  
Fantassins pleurant la terre,  
L'épée et le cimeterre,  
Les casques et les turbans !

La vergue aux vergues s'attache ;  
La torche insulte à la hache ;  
Tout s'attaque en même temps.  
Sur l'abîme la mort nage.  
Épouvantable carnage !  
Champs de bataille flottans,  
Qui, battus de cent volées,  
S'écroulent sous les mêlées,  
Avec tous leurs combattans !

## V

Lutte horrible ! Ah ! quand l'homme, à l'étroit sur la terre,  
Jusque sur l'Océan précipite la guerre,  
Le sol tremble sous lui, tandis qu'il se débat.  
La mer, la grande mer joue avec ses batailles.  
Vainqueurs, vaincus, à tous elle ouvre ses entrailles :  
Le naufrage éteint le combat.

O spectacle ! Tandis que l'Afrique grondante  
Bat nos puissans vaisseaux de sa flotte imprudente,  
Qu'elle épuise à leurs flancs sa rage et ses efforts,  
Chacun d'eux, géant fier, sur ces hordes bruyantes,  
Ouvrant à temps égaux ses gueules foudroyantes,  
Vomit tranquillement la mort de tous ses bords !

Tout s'embrase : voyez ! l'eau de cendre est semée,  
Le vent aux mâts en flamme arrache la fumée,  
Le feu sur les tillacs s'abat en ponts mouvans.

Déjà brûlent les nefs : déjà, sourde et profonde,  
La flamme en leurs flancs noirs ouvre un passage à l'onde ;  
Déjà, sur les ailes des vents,

L'incendie, attaquant la frégate amirale,  
Déroule autour des mâts son ardente spirale,  
Prend les marins hurlans dans ses brûlans réseaux,  
Couronne de ses jets la poupe inabordable,  
Triomphe, et jette au loin un reflet formidable  
Qui tremble, élargissant ses cercles sur les eaux !

## VI

Où sont, enfans du Caire,  
Ces flottes qui naguère  
Emportaient à la guerre  
Leurs mille matelots?  
Ces voiles, où sont-elles,  
Qu'armaient les infidèles,  
Et qui prêtaient leurs ailes  
A l'ongle des brûlots?

Où sont tes mille antennes,  
Et tes hunes hautaines,  
Et tes fiers capitaines,  
Armada du sultan?  
Ta ruine commence,  
Toi qui, dans ta démence,  
Battais les mers, immense  
Comme Léviathan!

Le capitain qui tremble  
Voit éclater ensemble  
Ces chébecs que rassemble  
Alger ou Tetuan.  
Le feu vengeur embrasse  
Son vaisseau dont la masse  
Soulève, quand il passe,  
Le fond de l'Océan.

Sur les mers irritées,  
Dérivent, démâtées,  
Nefs par les nefs heurtées,  
Yachts aux mille couleurs,  
Galères capitanes,  
Caïques et tartanes  
Qui portaient aux sultanes  
Des têtes et des fleurs!

Adieu, sloops intrépides,  
Adieu, jonques rapides,  
Qui sur les eaux limpides  
Berçaient les icoglans!

Adieu la goëlette  
 Dont la vague reflète  
 Le flamboyant squelette,  
 Noir dans les feux sanglans !

Adieu, la barcarolle  
 Dont l'humble banderolle  
 Autour des vaisseaux vole,  
 Et qui, peureuse, fuit,  
 Quand du souffle des brises  
 Les frégates surprises,  
 Gonflant leurs voiles grises,  
 Déferlent à grand bruit !

Adieu, la caravelle  
 Qu'une voile nouvelle  
 Aux yeux de loin révèle ;  
 Adieu, le dogre ailé,  
 Le brick dont les amures  
 Rendent de sourds murmures,  
 Comme un amas d'armures  
 Par le vent ébranlé !

Adieu, la brigantine  
Dont la voile latine  
Du flot qui se mutine  
Fend les vallons amers !  
Adieu, la balancelle  
Qui sur l'onde chancelle,  
Et, comme une étincelle,  
Luit sur l'azur des mers !

Adieu, lougres difformes,  
Galéaces énormes,  
Vaisseaux de toutes formes,  
Vaisseaux de tous climats,  
L'yole aux triples flammes,  
Les mahonnes, les prames,  
La felouque à six rames,  
La polacre à deux mâts !

Chaloupes canonnières !  
Et lanches marinières  
Où flottaient les bannières  
Du pacha souverain !

Bombardés que la houle,  
Sur son front qui s'écroule,  
Soulève, emporte et roule  
Avec un bruit d'airain !

Adieu, ces nef's bizarres,  
Caraques et gabarres,  
Qui de leurs cris barbares  
Troublaient Chypre et Délos !  
Que sont donc devenues  
Ces galères chenues ?  
La mer les jette aux nues,  
Le ciel les rend aux flots !



## VII

Silence ! Tout est fait : tout retombe à l'abîme.  
L'écume des hauts mâts a recouvert la cime.  
Des vaisseaux du sultan les flots se sont joués.  
Quelques-uns, bricks rompus, prames désemparées,  
Comme l'algue des eaux qu'apportent les marées,  
Sur la grève noircie expirent échoués.

Ah ! c'est une victoire ! — Oui, l'Afrique défaite,  
Le vrai Dieu sous ses pieds foulant le faux prophète,  
Les tyrans, les bourreaux criant grâce ! à leur tour,  
Ceux qui meurent enfin sauvés par ceux qui règnent,  
Hellé lavant ses flancs qui saignent,  
Et six ans vengés dans un jour !

Depuis assez long-temps les peuples disaient : — « Grèce  
« Grèce ! Grèce ! tu meurs. Pauvre peuple en détresse,

« A l'horizon en feu chaque jour tu décrois.  
 « En vain, pour te sauver, patrie illustre et chère,  
 « Nous réveillons le prêtre endormi dans sa chaire,  
 « En vain nous mendions une armée à nos rois.

« Mais les rois restent sourds, les chaires sont muettes.  
 « Ton nom n'échauffe ici que des cœurs de poètes:  
 « A la gloire, à la vie on demande tes droits?  
 « A la croix grecque, Hellé, ta valeur se confie... —  
     « C'est un peuple qu'on crucifie!  
     « Qu'importe, hélas! sur quelle croix?

« Tes dieux s'en vont aussi. Parthénon, Propylées,  
 « Murs de Grèce, ossemens des villes mutilées,  
 « Vous devenez une arme aux mains des mécréans.  
 « Pour battre ses vaisseaux du haut des Dardanelles,  
 « Chacun de vos débris, ruines solennelles,  
 « Donne un boulet de marbre à leurs canons géans! »

Qu'on change cette plainte en joyeuse fanfare!  
 Une rumeur surgit de l'Isthme jusqu'au Phare.  
 Regardez ce ciel noir plus beau qu'un ciel serein.

Le vieux colosse turc sur l'Orient retombe,  
La Grèce est libre, et dans la tombe  
Byron applaudit Navarin.

Salut donc, Albion, vieille reine des ondes !  
Salut, aigle des Czars, qui planes sur deux mondes !  
Gloire à nos fleurs-de-lis, dont l'éclat est si beau !  
L'Angleterre aujourd'hui reconnaît sa rivale.  
Navarin la lui rend. Notre gloire navale  
A cet embrasement rallume son flambeau.

Je te retrouve, Autriche ! — Oui, la voilà, c'est elle !  
Non pas ici, mais là, — dans la flotte infidèle.  
Parmi les rangs chrétiens en vain on te chercha.  
Nous surprenons, honteuse et la tête penchée,  
Ton aigle au double front cachée  
Sous les crinières d'un pacha !

C'est bien ta place, Autriche ! — On te voyait naguère  
Briller près d'Ibrahim, ce Tamerlan vulgaire ;  
Tu dépouillais les morts qu'il foulait en passant ;  
Tu l'admirais, mêlée aux eunuques serviles,

Promenant au hasard sa torche dans les villes,  
Horrible, et n'éteignant le feu qu'avec du sang.

Tu préférerais ces feux aux clartés de l'aurore.  
Aujourd'hui qu'à leur tour la flamme enfin dévore  
Ses noirs vaisseaux, vomis des ports égyptiens,  
Rouvre les yeux, regarde, Autriche abâtardie !

Que dis-tu de cet incendie ?

Est-il aussi beau que les siens ?

Novembre 1827.



CRI DE GUERRE

DU MUFTI

*Hierro, despierta te !*

CRI DE GUERRE DES ALMOGAVARES.

Fer, réveille-toi.

VI



## CRI DE GUERRE DU MUFTI

En guerre les guerriers ! Mahomet ! Mahomet !  
Les chiens mordent les pieds du lion qui dormait ;  
    Ils relèvent leur tête infâme ;  
Écrasez, ô croyans du prophète divin,  
Ces chancelans soldats qui s'enivrent de vin,  
    Ces hommes qui n'ont qu'une femme !

Meure la race franque et ses rois détestés !  
Spahis, timariots, allez, courez, jetez  
    A travers les sombres mêlées  
Vos sabres, vos turbans, le bruit de votre cor,  
Vos tranchans étriers, larges triangles d'or,  
    Vos cavales échevelées !



Qu'Othman, fils d'Ortogrul, vive en chacun de vous.

Que l'un ait son regard et l'autre son courroux.

Allez, allez, ô capitaines !

Et nous te reprendrons, ville aux dômes d'azur,

Molle Setiniah, qu'en leur langage impur

Les barbares nomment Athènes !

Octobre 1828.

LA  
DOULEUR DU PACHA

Séparé de tout ce qui m'était cher,  
je me consume solitaire et désolé.

BYRON.

VII



## LA DOULEUR DU PACHA

— Qu'a donc l'ombre d'Allah ? disait l'humble derviche.

Son aumône est bien pauvre et son trésor bien riche !

Sombre, immobile, avare, il rit d'un rire amer.

A-t-il donc ébréché le sabre de son père ?

Ou bien de ses soldats autour de son repaire

Vu rugir l'orageuse mer ?

— Qu'a-t-il donc le pacha, le visir des armées ?

Disaient les bombardiers, leurs mèches allumées.

Les imams troublent-ils cette tête de fer ?

A-t-il du ramazan rompu le jeûne austère ?

Lui font-ils voir en rêve, aux bornes de la terre,

L'ange Azraël, debout sur le pont de l'enfer ?

— Qu'a-t-il donc ? murmuraient les icoglans stupides.  
Dit-on qu'il ait perdu, dans les courans rapides,  
Le vaisseau des parfums qui le font rajeunir ?  
Trouve-t-on à Stamboul sa gloire assez ancienne ?  
Dans les prédictions de quelque Égyptienne  
A-t-il vu le muet venir ?

— Qu'a donc le doux sultan ? demandaient les sultanes.  
A-t-il avec son fils surpris sous les platanes  
Sa brune favorite aux lèvres de corail ?  
A-t-on souillé son bain d'une essence grossière ?  
Dans le sac du fellah, vidé sur la poussière,  
Manque-t-il quelque tête attendue au sérail ?

— Qu'a donc le maître ? ainsi s'agitent les esclaves.  
Tous se trompent. — Hélas ! si, perdu pour ses braves,  
Assis comme un guerrier qui dévore un affront,  
Courbé comme un vieillard sous le poids des années,  
Depuis trois longues nuits et trois longues journées,  
Il croise ses mains sur son front,

Ce n'est pas qu'il ait vu la révolte infidèle  
Assiégeant son harem comme une citadelle,  
Jeter jusqu'à sa couche un sinistre brandon ;  
Ni d'un père en sa main s'émousser le vieux glaive ;  
Ni paraître Azraël ; ni passer dans un rêve  
Les muets bigarrés armés du noir cordon.

Hélas ! l'ombre d'Allah n'a pas rompu le jeûne ;  
La sultane est gardée, et son fils est trop jeune ;  
Nul vaisseau n'a subi d'orages importuns ;  
Le Tartare avait bien sa charge accoutumée ;  
Il ne manque au sérail, solitude embaumée,  
Ni les têtes ni les parfums.

Ce ne sont pas non plus les villes écroulées,  
Les ossemens humains noircissant les vallées,  
La Grèce incendiée, en proie aux fils d'Omar,  
L'orphelin, ni la veuve, et ses plaintes amères,  
Ni l'enfance égorgée aux yeux des pauvres mères,  
Ni la virginité marchandée au bazar,

Non, non, ce ne sont pas ces figures funèbres,  
Qui, d'un rayon sanglant luisant dans les ténèbres,  
En passant dans son âme ont laissé le remord.  
Qu'a-t-il donc ce pacha que la guerre réclame,  
Et qui, triste et rêveur, pleure comme une femme...? —  
Son tigre de Nubie est mort.

Décembre 1827.

# CHANSON DE PIRATES

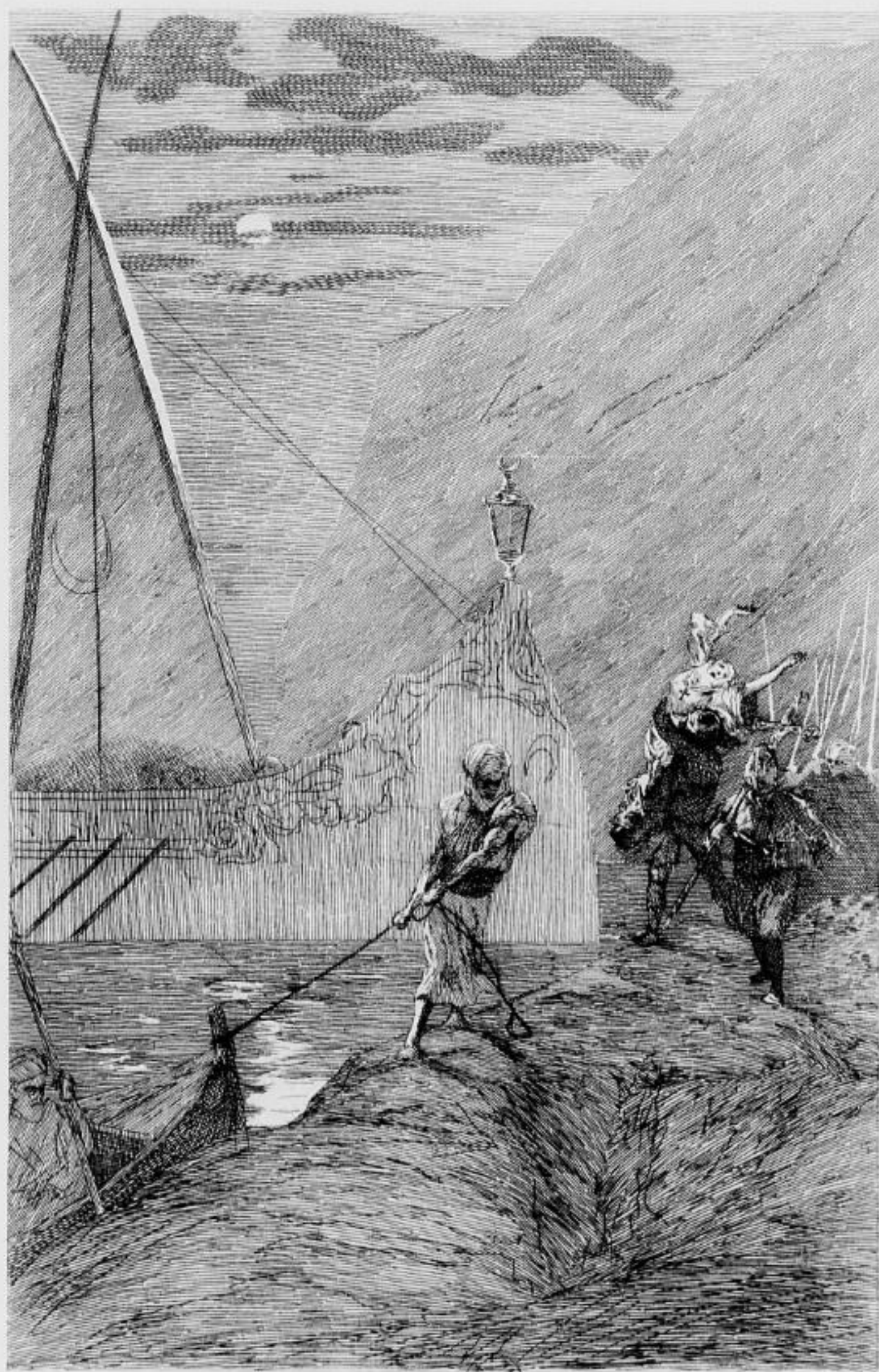
Alerte ! alerte ! voici les pirates d'Ochali  
qui traversent le détroit.

*Le captif d'Ochali.*

VIII









## CHANSON DE PIRATES

— *La belle fille, il faut vous taire, .*  
*Il faut nous suivre! il fait bon vent.*  
*Ce n'est que changer de couvent. —*



# CHANSON DE PIRATES

Nous emmenions en esclavage  
Cent chrétiens, pêcheurs de corail ;  
Nous recrutions pour le sérail  
Dans tous les moutiers du rivage.  
En mer, les hardis écumeurs !  
Nous allions de Fez à Catane...  
Dans la galère capitane  
Nous étions quatre-vingts rameurs.

On signale un couvent à terre :  
Nous jetons l'ancre près du bord ;  
A nos yeux s'offre tout d'abord  
Une fille du monastère.

Près des flots, sourde à leurs rumeurs,  
Elle dormait sous un platane...  
Dans la galère capitane  
Nous étions quatre-vingts rameurs.

— La belle fille, il faut vous taire,  
Il faut nous suivre ! il fait bon vent.  
Ce n'est que changer de couvent :  
Le harem vaut le monastère.  
Sa Hautesse aime les primeurs,  
Nous vous ferons mahométane...  
Dans la galère capitane  
Nous étions quatre-vingts rameurs.

Elle veut fuir vers sa chapelle.  
— Osez-vous bien, fils de Satan... ?  
— Nous osons, dit le capitaine !  
Elle pleure, supplie, appelle.  
Malgré sa plainte et ses clameurs,  
On l'emporta dans la tartane...

Dans la galère capitane  
Nous étions quatre-vingts rameurs.

Plus belle encor dans sa tristesse,  
Ses yeux étaient deux talismans.  
Elle valait mille tomans ;  
On la vendit à Sa Hautesse.  
Elle eut beau dire : Je me meurs !  
De nonne elle devint sultane...  
Dans la galère capitane  
Nous étions quatre-vingts rameurs.

Mars 1828.



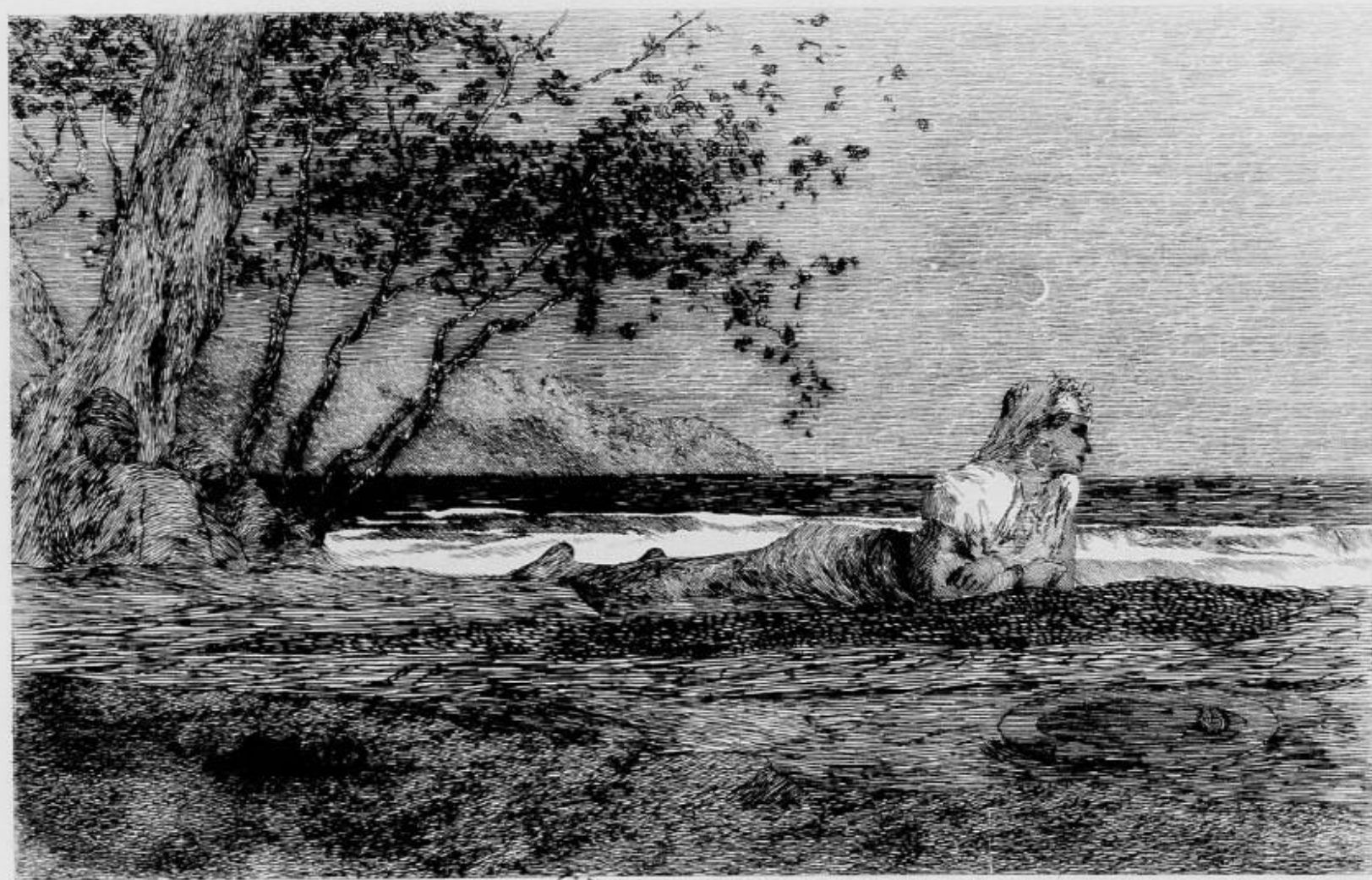


# LA CAPTIVE

On entendait le chant des oiseaux  
aussi harmonieux que la poésie.

SADI. *Gulistan.*

IX





## LA CAPTIVE

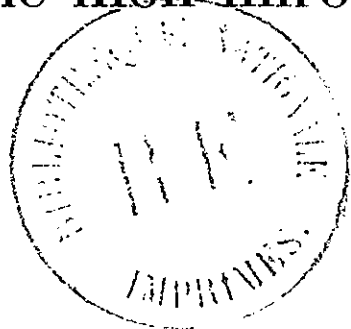
*Mais surtout, quand la brise  
Me touche en voltigeant,  
La nuit, j'aime être assise.*



## LA CAPTIVE

Si je n'étais captive,  
J'aimerais ce pays,  
Et cette mer plaintive,  
Et ces champs de maïs,  
Et ces astres sans nombre,  
Si le long du mur sombre  
N'étincelait dans l'ombre  
Le sabre des spahis.

Je ne suis point Tartare  
Pour qu'un eunuque noir  
M'accorde ma guitare,  
Me tienne mon miroir.



Bien loin de ces Sodomes,  
Au pays dont nous sommes,  
Avec les jeunes hommes  
On peut parler le soir.

Pourtant j'aime une rive  
Où jamais des hivers  
Le souffle froid n'arrive  
Par les vitraux ouverts.  
L'été, la pluie est chaude ;  
L'insecte vert qui rode,  
Luit, vivante émeraude,  
Sous les brins d'herbe verts.

Smyrne est une princesse  
Avec son beau chapel ;  
L'heureux printemps sans cesse  
Répond à son appel,  
Et, comme un riant groupe  
De fleurs dans une coupe,



Dans ses mers se découpe  
Plus d'un frais archipel.

J'aime ces tours vermeilles,  
Ces drapeaux triomphans,  
Ces maisons d'or, pareilles  
A des jouets d'enfans ;  
J'aime, pour mes pensées  
Plus mollement bercées,  
Ces tentes balancées  
Au dos des éléphants.

Dans ce palais de fées,  
Mon cœur, plein de concerts,  
Croit, aux voix étouffées  
Qui viennent des déserts,  
Entendre les génies  
Mêler les harmonies  
Des chansons infinies  
Qu'ils chantent dans les airs.

J'aime de ces contrées  
Les doux parfums brûlans ;  
Sur les vitres dorées  
Les feuillages tremblans ;  
L'eau que la source épanche  
Sous le palmier qui penche,  
Et la cigogne blanche  
Sur les minarets blancs.

J'aime en un lit de mousses  
Dire un air espagnol,  
Quand mes compagnes douces,  
Du pied rasant le sol,  
Légion vagabonde  
Où le sourire abonde,  
Font tournoyer leur ronde  
Sous un rond parasol.

Mais surtout, quand la brise  
Me touche en voltigeant,

La nuit, j'aime être assise,  
Être assise en songeant,  
L'œil sur la mer profonde,  
Tandis que, pâle et blonde,  
La lune ouvre dans l'onde  
Son éventail d'argent.

Juillet 1828.



# CLAIR DE LUNE

*Per amica silentia lunæ.*

VIRGILE.

X



## CLAIR DE LUNE

La lune était sereine et jouait sur les flots.  
La fenêtre enfin libre est ouverte à la brise ;  
La sultane regarde, et la mer qui se brise,  
Là-bas, d'un flot d'argent brode les noirs îlots.

De ses doigts en vibrant s'échappe la guitare.  
Elle écoute... un bruit sourd frappe les sourds échos.  
Est-ce un lourd vaisseau turc qui vient des eaux de Cos,  
Battant l'Archipel grec de sa rame tartare ?

Sont-ce des cormorans qui plongent tour-à-tour,  
Et coupent l'eau, qui roule en perles sur leur aile?  
Est-ce un djinn qui là-haut siffle d'une voix grêle,  
Et jette dans la mer les créneaux de la tour?

Qui trouble ainsi les flots près du sérail des femmes? —  
Ni le noir cormoran, sur la vague bercé;  
Ni les pierres du mur; ni le bruit cadencé  
D'un lourd vaisseau rampant sur l'onde avec des rames.

Ce sont des sacs pesans, d'où partent des sanglots.  
On verrait, en sondant la mer qui les promène,  
Se mouvoir dans leurs flancs comme une forme humaine...—  
La lune était sereine et jouait sur les flots.

Septembre 1828.



# LE VOILE

Avez-vous prié Dieu ce soir, Desdémona ?

SHAKESPEARE.

XI



# LE VOILE

LA SOEUR.

— Qu'avez-vous, qu'avez-vous, mes frères ?

Vous baissez des fronts soucieux.

Comme des lampes funéraires,

Vos regards brillent dans vos yeux.

Vos ceintures sont déchirées ;

Déjà trois fois, hors de l'étui,

Sous vos doigts, à demi tirées,

Les lames des poignards ont lui.

LE FRÈRE AÎNÉ.

N'avez-vous pas levé votre voile aujourd'hui ?

LA SŒUR.

Je revenais du bain, mes frères,  
Seigneurs, du bain je revenais,  
Cachée aux regards téméraires  
Des Giaours et des Albanais.  
En passant près de la mosquée  
Dans mon palanquin recouvert,  
L'air de midi m'a suffoquée :  
Mon voile un instant s'est ouvert.

LE SECOND FRÈRE.

Un homme alors passait? un homme en caftan vert?

LA SŒUR.

Oui..., peut-être..., mais son audace  
N'a point vu mes traits dévoilés... —  
Mais vous vous parlez à voix basse,  
A voix basse vous vous parlez.  
Vous faut-il du sang? sur votre âme,  
Mes frères, il n'a pu me voir.  
Grâce! tûrez-vous une femme,

Faible et nue en votre pouvoir?

LE TROISIÈME FRÈRE.

Le soleil était rouge à son coucher ce soir!

LA SOEUR.

Grâce! qu'ai-je fait? grâce! grâce!

Dieu! quatre poignards dans mon flanc!

Ah! par vos genoux que j'embrasse...

O mon voile! ô mon voile blanc!

Ne fuyez pas mes mains qui saignent,

Mes frères, soutenez mes pas!

Car sur mes regards qui s'éteignent

S'étend un voile de trépas.

LE QUATRIÈME FRÈRE.

C'en est un que du moins tu ne lèveras pas!

Septembre 1828.



LA  
SULTANE FAVORITE

Perfide comme l'onde.

SHAKESPEARE.

XII





# LA SULTANE FAVORITE

N'ai-je pas pour toi, belle juive,  
Assez dépeuplé mon sérail ?  
Souffre qu'enfin le reste vive :  
Faut-il qu'un coup de hache suive  
Chaque coup de ton éventail ?

Repose-toi, jeune maîtresse ;  
Fais grâce au troupeau qui me suit.  
Je te fais sultane et princesse :  
Laisse en paix tes compagnes, cesse  
D'implorer leur mort chaque nuit.

Quand à ce penser tu t'arrêtes,  
Tu viens plus tendre à mes genoux ;  
Toujours je comprends dans les fêtes  
Que tu vas demander des têtes  
Quand ton regard devient plus doux.

Ah ! jalouse entre les jalouses !  
Si belle avec ce cœur d'acier !  
Pardonne à mes autres épouses.  
Voit-on que les fleurs des pelouses  
Meurent à l'ombre du rosier ?

Ne suis-je pas à toi ? qu'importe,  
Quand sur toi mes bras sont fermés,  
Que cent femmes qu'un feu transporte  
Consument en vain à ma porte  
Leur souffle en soupirs enflammés !

Dans leur solitude profonde,

Laisse-les t'envier toujours ;  
Vois-les passer comme fuit l'onde ;  
Laisse-les vivre : à toi le monde,  
A toi mon trône, à toi mes jours !

A toi tout mon peuple qui tremble !  
A toi Stamboul qui, sur ce bord  
Dressant mille flèches ensemble,  
Se berce dans la mer et semble  
Une flotte à l'ancre qui dort !

A toi, jamais à tes rivales,  
Mes spahis aux rouges turbans,  
Qui, se suivant sans intervalles,  
Volent courbés sur leurs cavales  
Comme des rameurs sur leurs bancs !

A toi Bassora, Trébisonde,  
Chypre où de vieux noms sont gravés,

Fez où la poudre d'or abonde,  
Mosul où trafique le monde,  
Erzeroum aux chemins pavés !

A toi Smyrne et ses maisons neuves,  
Où vient blanchir le flot amer !  
Le Gange redouté des veuves !  
Le Danube qui par cinq fleuves  
Tombe échevelé dans la mer !

Dis ? crains-tu les filles de Grèce ?  
Les lis pâles de Damanhour ?  
Ou l'œil ardent de la négresse  
Qui, comme une jeune tigresse,  
Bondit rugissante d'amour ?

Que m'importe, juive adorée,  
Un sein d'ébène, un front vermeil ?  
Tu n'es point blanche ni cuivrée :

Mais il semble qu'on t'a dorée  
Avec un rayon du soleil.

N'appelle donc plus la tempête,  
Princesse, sur ces humbles fleurs;  
Jouis en paix de ta conquête,  
Et n'exige pas qu'une tête  
Tombe avec chacun de tes pleurs!

Ne songe plus qu'aux frais platanes,  
Au bain mêlé d'ambre et de nard,  
Au golfe où glissent les tartanes...  
Il faut au sultan des sultanes;  
Il faut des perles au poignard!

Octobre 1828.



# LE DERVICHE

Ὁ ταν ἦναι πεπρωμένος,  
Εἰς τὸν οὐρανὸν γραμμένος,  
Τοῦ ἀνθρώπου ὁ χαμός,  
Ὁ, τι κάμῃ, ἀποθνήσκει,  
Τὸν κρημνὸν παντοῦ εὕρισκει.  
Καὶ ὁ θάνατος αὐτός  
Στὸ κρεβάτι του τὸν φθάνει,  
Ὡσὰν βδέλλα τὸν βυζάνει,  
Καὶ τὸν θάπτει μοναχός.

PANAGO SOUTZO.

Quand la perte d'un mortel est écrite dans le livre fatal de la destinée, quoi qu'il fasse, il n'échappera jamais à son funeste avenir; la mort le poursuit partout; elle le surprend même dans son lit, suce de ses lèvres avides son sang et l'emporte sur ses épaules.

## XIII





## LE DERVICHE

Un jour Ali passait : les têtes les plus hautes  
Se courbaient au niveau des pieds de ses arnautes.

    Tout le peuple disait : Allah !

Un derviche soudain, cassé par l'âge aride,  
Fendit la foule, prit son cheval par la bride,  
    Et voici comme il lui parla :

« Ali-Tépéléni, lumière des lumières,  
« Qui sièges au divan sur les marches premières,  
    « Dont le grand nom toujours grandit,  
« Écoute-moi, visir de ces guerriers sans nombre,  
« Ombre du padischah qui de Dieu même est l'ombre,  
    « Tu n'es qu'un chien et qu'un maudit !

« Un flambeau du sépulcre à ton insu t'éclaire.

« Comme un vase trop plein tu répands ta colère

« Sur tout un peuple frémissant ;

« Tu brilles sur leurs fronts comme une faux dans l'herbe,

« Et tu fais un ciment à ton palais superbe

« De leurs os broyés dans leur sang.

« Mais ton jour vient. Il faut, dans Janina qui tombe,

« Que sous tes pas enfin croule et s'ouvre ta tombe !

« Dieu te garde un carcan de fer

« Sous l'arbre du segjin chargé d'âmes impies

« Qui sur ses rameaux noirs frissonnent accroupies,

« Dans la nuit du septième enfer !

« Ton âme fuira nue ! au livre de tes crimes

« Un démon te lira les noms de tes victimes ;

« Tu les verras autour de toi,

« Ces spectres, teints du sang qui n'est plus dans leurs veines,

« Se presser, plus nombreux que les paroles vaines

« Que balbutiera ton effroi !

« Ceci t'arrivera, sans que ta forteresse  
« Ou ta flotte te puisse aider, dans ta détresse,  
« De sa rame ou de son canon ;  
« Quand même Ali-Pacha, comme le juif immonde,  
« Pour tromper l'ange noir qui l'attend hors du monde,  
« En mourant changerait de nom ! »

Ali sous sa pelisse avait un cimenterre,  
Un tromblon tout chargé, s'ouvrant comme un cratère,  
Trois longs pistolets, un poignard :  
Il écouta le prêtre et lui laissa tout dire,  
Pencha son front rêveur, puis avec un sourire  
Donna sa pelisse au vieillard.

Novembre 1828.



# LE CHATEAU-FORT

Ἐρρώσο !

XIV



## LE CHATEAU-FORT

A quoi pensent ces flots qui baisent sans murmure  
Les flancs de ce rocher luisant comme une armure?  
Quoi donc! n'ont-ils pas vu, dans leur propre miroir,  
Que ce roc, dont le pied déchire leurs entrailles,  
A sur sa tête un fort, ceint de blanches murailles,  
Roulé comme un turban autour de son front noir?

Que font-ils? à qui donc gardent-ils leur colère?  
Allons! acharne-toi sur ce cap séculaire,  
O mer! trêve un moment aux pauvres matelots!  
Ronge, ronge ce roc! qu'il chancelle, qu'il penche,  
Et tombe enfin, avec sa forteresse blanche,  
La tête la première, enfoncé dans les flots!

Dis, combien te faut-il de temps, ô mer fidèle,  
Pour jeter bas ce roc avec sa citadelle!

Un jour? un an? un siècle...? au nid du criminel  
Précipite toujours ton eau jaune de sable!  
Que t'importe le temps, ô mer intarissable?  
Un siècle est comme un flot dans ton gouffre éternel.

Engloutis cet écueil! que ta vague l'efface  
Et sur son front perdu toujours passe et repasse!  
Que l'algue aux verts cheveux dégrade ses contours!  
Que, sur son flanc couché, dans ton lit sombre il dorme!  
Qu'on n'y distingue plus sa forteresse informe!  
Que chaque flot emporte une pierre à ses tours!

Afin que rien n'en reste au monde, et qu'on respire  
De ne plus voir la tour d'Ali, pacha d'Épire;  
Et qu'un jour, côtoyant les bords qu'Ali souilla,  
Si le marin de Cos dans la mer ténébreuse  
Voit un grand tourbillon dont le centre se creuse,  
Aux passagers muets il dise : c'était là!



# MARCHE TURQUE

Là — Allah — Ellallah !

KORAN.

Il n'y a d'autre dieu que Dieu.

XV



## MARCHE TURQUE

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,  
Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

J'aime le vrai soldat, effroi de Bélial :  
Son turban évasé rend son front plus sévère ;  
Il baise avec respect la barbe de son père,  
Il voue à son vieux sabre un amour filial,  
Et porte un doliman percé dans les mêlées  
De plus de coups que n'a de taches étoilées  
La peau du tigre impérial.

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,  
Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

Un bouclier de cuivre à son bras sonne et luit,  
Rouge comme la lune au milieu d'une brume ;  
Son cheval hennissant mâche un frein blanc d'écume ;  
Un long sillon de poudre en sa course le suit.  
Quand il passe au galop sur le pavé sonore,  
On fait silence, on dit : c'est un cavalier maure !  
Et chacun se retourne au bruit.

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,  
Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

Quand dix mille Giaours viennent au son du cor,  
Il leur répond ; il vole, et d'un souffle farouche  
Fait jaillir la terreur du clairon qu'il embouche,  
Tue, et parmi les morts sent croître son essor,  
Rafraîchit dans leur sang son caftan écarlate,  
Et pousse son coursier qui se lasse, et le flatte  
Pour en égorger plus encor !

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,  
Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

J'aime s'il est vainqueur, quand s'est tu le tambour,  
Qu'il ait sa belle esclave aux paupières arquées,  
Et, laissant les imams qui prêchent aux mosquées  
Boire du vin la nuit, qu'il en boive au grand jour !  
J'aime, après le combat, que sa voix enjouée  
Rie, et des cris de guerre encor tout enrouée,  
Chante les houris et l'amour !

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,  
Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

Qu'il soit grave, et rapide à venger un affront ;  
Qu'il aime mieux savoir le jeu du cimeterre  
Que tout ce qu'à vieillir on apprend sur la terre ;  
Qu'il ignore quel jour les soleils s'éteindront,  
Quand rouleront les mers sur les sables arides ;  
Mais qu'il soit brave et jeune, et préfère à des rides  
Des cicatrices sur son front.

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,  
Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

Tel est, comparadgis, spahis, timariots,  
Le vrai guerrier croyant ! mais celui qui se vante,  
Et qui tremble au moment de semer l'épouvante,  
Qui le dernier arrive aux camps impériaux,  
Qui, lorsque d'une ville on a forcé la porte,  
Ne fait pas, sous le poids du butin qu'il rapporte,  
Plier l'essieu des chariots ;

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,  
Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

Celui qui d'une femme aime les entretiens ;  
Celui qui ne sait pas dire dans une orgie  
Quelle est d'un beau cheval la généalogie ;  
Qui cherche ailleurs qu'en soi force, amis et soutiens,  
Sur de soyeux divans se couche avec mollesse,  
Craint le soleil, sait lire, et par scrupule laisse  
Tout le vin de Chypre aux chrétiens ;

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,  
Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

Celui-là, c'est un lâche, et non pas un guerrier.  
Ce n'est pas lui qu'on voit dans la bataille ardente  
Pousser un fier cheval, à la housse pendante,  
Le sabre en main, debout sur le large étrier;  
Il n'est bon qu'à presser des talons une mule,  
En murmurant tout bas quelque vaine formule,  
Comme un prêtre qui va prier!

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,  
Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

Mai 1828.



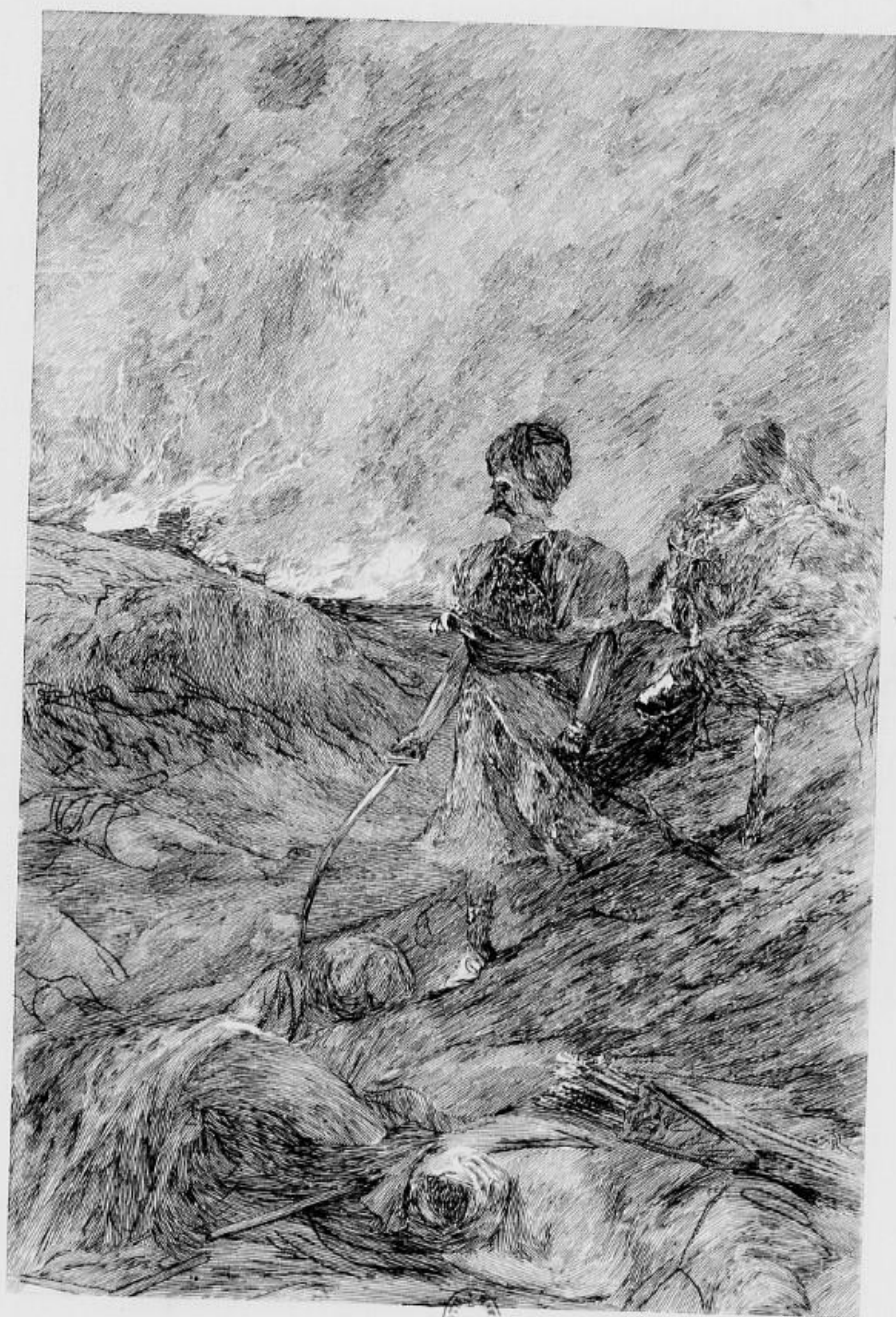


# LA BATAILLE PERDUE

Sur la plus haute colline  
Il monte, et sa javeline  
Soutenant ses membres lourds,  
Il voit son armée en fuite  
Et de sa tente détruite  
Pendre en lambeaux le velours.

EM. DESCHAMPS. *Rodrigue pendant la bataille.*

XVI









# LA BATAILLE PERDUE

- « Allah ! qui me rendra ma formidable armée,
- « Emirs, cavalerie au carnage animée,
- « Et ma tente, et mon camp, éblouissant à voir,
- « Qui la nuit allumait tant de feux qu'à leur nombre,
- « On eût dit que le ciel sur la colline sombre
  - « Laissait ses étoiles pleuvoir?
- « Qui me rendra mes beys aux flottantes pelisses?
- « Mes fiers timariots, turbulentes milices?
- « Mes khans bariolés? mes rapides spahis?
- « Et mes bédouins hâlés, venus des Pyramides,
- « Qui riaient d'effrayer les laboureurs timides,
- « Et poussaient leurs chevaux par les champs de maïs?

« Tous ces chevaux, à l'œil de flamme, aux jambes grêles,  
« Qui volaient dans les blés comme des sauterelles,  
« Quoi, je ne verrai plus, franchissant les sillons,  
« Leurs troupes, par la mort en vain diminuées,  
« Sur les carrés pesans s'abattant par nuées,  
« Couvrir d'éclairs les bataillons !

« Ils sont morts : dans le sang traînent leurs belles housses ;  
« Le sang souille et noircit leur croupe aux taches rousses ;  
« L'éperon s'userait sur leur flanc arrondi  
« Avant de réveiller leurs pas jadis rapides,  
« Et près d'eux sont couchés leurs maîtres intrépides  
« Qui dormaient à leur ombre aux haltes de midi !

« Allah ! qui me rendra ma redoutable armée ?  
« La voilà par les champs tout entière semée,  
« Comme l'or d'un prodigue épars sur le pavé.  
« Quoi ! chevaux, cavaliers, Arabes et Tartares,  
« Leurs turbans, leur galop, leurs drapeaux, leurs fanfares,  
« C'est comme si j'avais rêvé !

« O mes vaillans soldats et leurs coursiers fidèles !

« Leur voix n'a plus de bruit et leurs pieds n'ont plus d'ailes.

« Ils ont oublié tout, et le sabre et le mors.

« De leurs corps entassés cette vallée est pleine :

« Voilà pour bien long-temps une sinistre plaine !

« Ce soir, l'odeur du sang : demain, l'odeur des morts.

« Quoi ! c'était une armée, et ce n'est plus qu'une ombre !

« Ils se sont bien battus ! de l'aube à la nuit sombre,

« Dans le cercle fatal ardens à se presser.

« Les noirs linceuls des nuits sur l'horizon se posent.

« Les braves ont fini : maintenant ils reposent,

« Et les corbeaux vont commencer.

« Déjà, passant leur bec entre leurs plumes noires,

« Du fond des bois, du haut des chauves promontoires,

« Ils accourent : des morts ils rongent les lambeaux ;

« Et cette armée, hier formidable et suprême,

« Cette puissante armée, hélas ! ne peut plus même

« Effaroucher un aigle et chasser des corbeaux !

« Oh ! si j'avais encor cette armée immortelle,

« Je voudrais conquérir des mondes avec elle ;



« Je la ferais régner sur les rois ennemis ;  
« Elle serait ma sœur, ma dame et mon épouse.  
« Mais que fera la mort, inféconde et jalouse,  
« De tant de braves endormis ?

« Que n'ai-je été frappé ! que n'a sur la poussière  
« Roulé mon vert turban avec ma tête altière !  
« Hier j'étais puissant ; hier trois officiers,  
« Immobiles et fiers sur leur selle tigrée,  
« Portaient, devant le seuil de ma tente dorée,  
« Trois panaches ravis aux croupes des coursiers.

« Hier j'avais cent tambours tonnant à mon passage ;  
« J'avais quarante agas contemplant mon visage,  
« Et d'un sourcil froncé tremblant dans leurs palais.  
« Au lieu des lourds pierriers qui dorment sur les proues,  
« J'avais de beaux canons, roulant sur quatre roues,  
« Avec leurs canonniers anglais.

« Hier j'avais des châteaux ; j'avais de belles villes ;  
« Des Grecques par milliers à vendre aux juifs serviles ;  
« J'avais de grands harems et de grands arsenaux.

« Aujourd'hui, dépouillé, vaincu, proscrit, funeste,  
« Je fuis... De mon empire, hélas ! rien ne me reste ;  
« Allah ! je n'ai plus même une tour à créneaux !

« Il faut fuir, moi, pacha, moi, visir à trois queues !  
« Franchir l'horizon vaste et les collines bleues,  
« Furtif, baissant les yeux, presque tendant la main,  
« Comme un voleur qui fuit troublé dans les ténèbres,  
« Et croit voir des gibets dressant leurs bras funèbres  
« Dans tous les arbres du chemin ! »

Ainsi parlait Reschid, le soir de sa défaite.

Nous eûmes mille Grecs tués à cette fête.

Mais le visir fuyait, seul, ce champ meurtrier.

Rêveur, il essuyait son rouge cimenterre ;

Deux chevaux près de lui du pied battaient la terre,

Et vides, sur leurs flancs sonnaient les étriers.

Mai 1828.



# LE RAVIN

*...alte fosse  
che vallan quella terra sconsolata.*

DANTE.

## XVII



## LE RAVIN

Un ravin de ces monts coupe la noire crête ;  
Comme si, voyageant du Caucase au Cédar,  
Quelqu'un de ces Titans que nul rempart n'arrête  
    Avait fait passer sur leur tête  
    La roue immense de son char.

Hélas ! combien de fois dans nos temps de discorde,  
Des flots de sang chrétien et de sang mécréant,  
Baignant le cimeterre et la miséricorde,  
Ont changé tout-à-coup en torrent qui déborde  
    Cette ornière d'un char géant !

Avril 1828.



# L'ENFANT

*O horror ! horror ! horror !*

SHAKESPEARE, *Macbeth*.

XVIII





## L'ENFANT

Les Turcs ont passé là : tout est ruine et deuil.  
Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil,  
Chio, qu'ombrageaient les charmilles,  
Chio, qui dans les flots reflétait ses grands bois,  
Ses coteaux, ses palais, et le soir quelquefois  
Un chœur dansant de jeunes filles.

Tout est désert : mais non, seul près des murs noircis,  
Un enfant aux yeux bleus, un enfant grec, assis,  
Courbait sa tête humiliée.  
Il avait pour asile, il avait pour appui  
Une blanche aubépine, une fleur, comme lui  
Dans le grand ravage oubliée.

— Ah ! pauvre enfant, pieds nus sur les rocs anguleux !  
Hélas ! pour essuyer les pleurs de tes yeux bleus  
Comme le ciel et comme l'onde,  
Pour que dans leur azur, de larmes orageux,  
Passe le vif éclair de la joie et des jeux,  
Pour relever ta tête blonde,

Que veux-tu ? bel enfant, que te faut-il donner  
Pour rattacher gaîment et gaîment ramener  
En boucles sur ta blanche épaule  
Ces cheveux qui du fer n'ont pas subi l'affront,  
Et qui pleurent épars autour de ton beau front,  
Comme les feuilles sur le saule ?

Qui pourrait dissiper tes chagrins nébuleux ?  
Est-ce d'avoir ce lis, bleu comme tes yeux bleus,  
Qui d'Iran borde le puits sombre ?  
Ou le fruit du tuba, de cet arbre si grand  
Qu'un cheval au galop met toujours en courant  
Cent ans à sortir de son ombre ?

Veux-tu, pour me sourire, un bel oiseau des bois,  
Qui chante avec un chant plus doux que le haut-bois,  
Plus éclatant que les cymbales?  
Que veux-tu? fleur, beau fruit ou l'oiseau merveilleux?  
— Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,  
Je veux de la poudre et des balles.

Juin 1828.



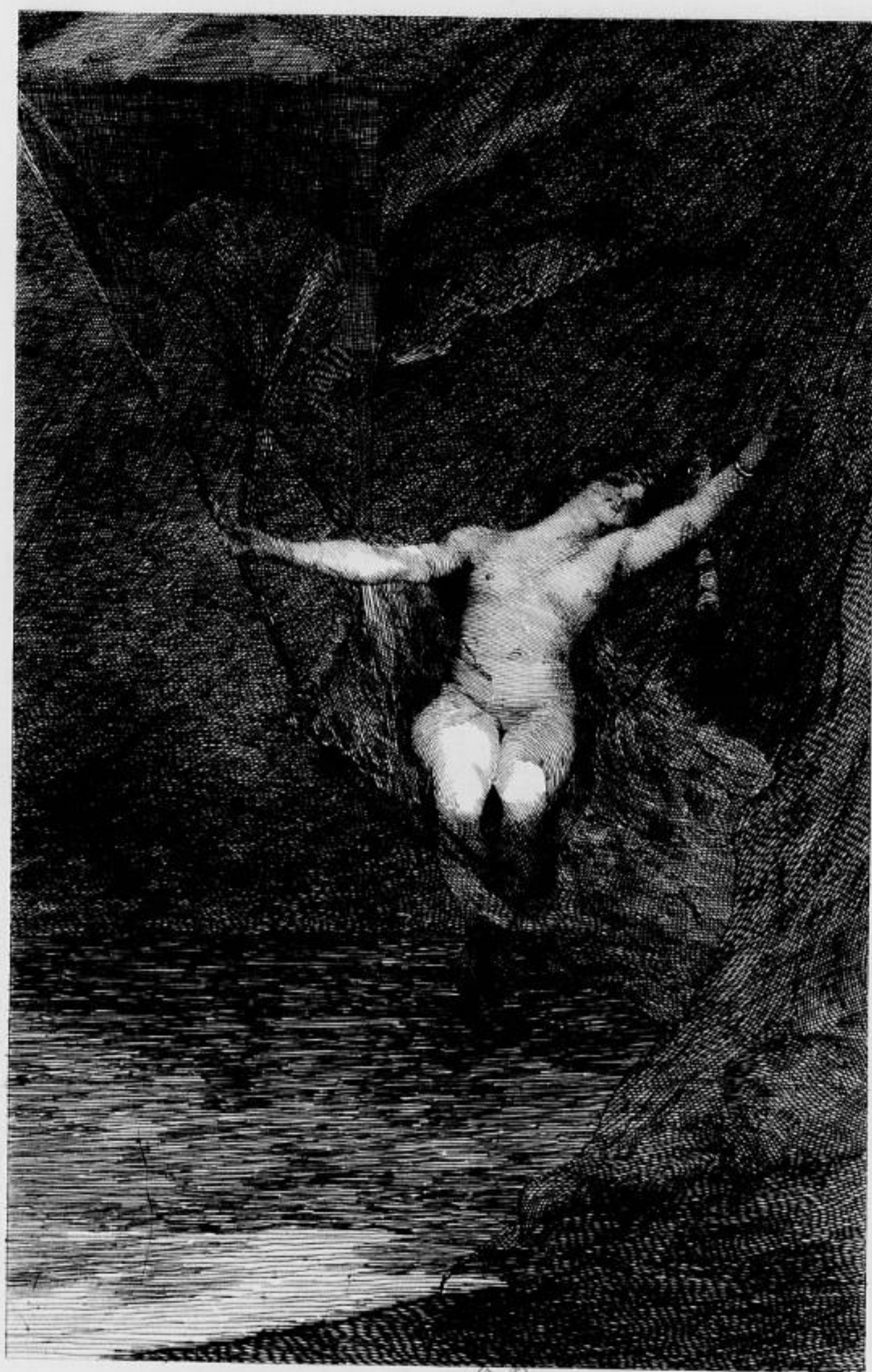
# SARA

## LA BAIGNEUSE

Le soleil et les vents, dans ces bocages sombres,  
Des feuilles sur son front faisaient flotter les ombres.

ALFRED DE VIGNY.

XIX







## SARA LA BAIGNEUSE

*Sara, belle d'indolence,*

*Se balance*

*Dans un hamac . . . . .*



# SARA LA BAIGNEUSE

Sara, belle d'indolence,

Se balance

Dans un hamac, au-dessus

Du bassin d'une fontaine

Toute pleine

D'eau puisée à l'Ilyssus ;

Et la frêle escarpolette

Se reflète

Dans le transparent miroir,

Avec la baigneuse blanche

Qui se penche,

Qui se penche pour se voir.

Chaque fois que la nacelle  
    Qui chancelle,  
Passe à fleur d'eau dans son vol,  
On voit sur l'eau qui s'agite  
    Sortir vite  
Son beau pied et son beau col.

Elle bat d'un pied timide  
    L'onde humide  
Qui ride son clair tableau ;  
Du beau pied rougit l'albâtre ;  
    La folâtre  
Rit de la fraîcheur de l'eau.

Reste ici caché : demeure !  
    Dans une heure,  
D'un œil ardent tu verras  
Sortir du bain l'ingénue,  
    Toute nue,  
Croisant ses mains sur ses bras !

Car c'est un astre qui brille  
    Qu'une fille  
Qui sort d'un bain au flot clair,  
Cherche s'il ne vient personne,  
    Et frissonne,  
Toute mouillée au grand air !

Elle est là, sous la feuillée,  
    Éveillée  
Au moindre bruit de malheur ;  
Et rouge, pour une mouche  
    Qui la touche,  
Comme une grenade en fleur.

On voit tout ce que dérobe  
    Voile ou robe ;  
Dans ses yeux d'azur en feu,  
Son regard que rien ne voile  
    Est l'étoile  
Qui brille au fond d'un ciel bleu.

L'eau sur son corps qu'elle essuie  
Roule en pluie,  
Comme sur un peuplier;  
Comme si, gouttes à gouttes,  
Tombaient toutes  
Les perles de son collier.

Mais Sara la nonchalante  
Est bien lente  
A finir ses doux ébats;  
Toujours elle se balance  
En silence,  
Et va murmurant tout bas :

« Oh ! si j'étais capitane,  
« Ou sultane,  
« Je prendrais des bains ambrés,  
« Dans un bain de marbre jaune,  
« Près d'un trône,  
« Entre deux griffons dorés !

« J'aurais le hamac de soie

« Qui se ploie

« Sous le corps prêt à pâmer ;

« J'aurais la molle ottomane

« Dont émane

« Un parfum qui fait aimer.

« Je pourrais folâtrer nue,

« Sous la nue,

« Dans le ruisseau du jardin,

« Sans craindre de voir dans l'ombre

« Du bois sombre

« Deux yeux s'allumer soudain.

« Il faudrait risquer sa tête

« Inquiète,

« Et tout braver pour me voir,

« Le sabre nu de l'heyduque,

« Et l'eunuque

« Aux dents blanches, au front noir !

« Puis, je pourrais sans qu'on presse

« Ma paresse,

« Laisser avec mes habits

« Traîner sur les larges dalles

« Mes sandales

« De drap brodé de rubis. »

Ainsi se parle en princesse,

Et sans cesse

Se balance avec amour

La jeune fille rieuse,

Oublieuse

Des promptes ailes du jour.

L'eau, du pied de la baigneuse

Peu soigneuse,

Rejaillit sur le gazon,

Sur sa chemise plissée,

Balancée

Aux branches d'un vert buisson.



Et cependant des campagnes

Ses compagnes

Prennent toutes le chemin.

Voici leur troupe frivole

Qui s'envole

En se tenant par la main.

Chacune, en chantant comme elle,

Passe et mêle

Ce reproche à sa chanson :

— Oh ! la paresseuse fille

Qui s'habille

Si tard un jour de moisson !

Juillet 1828.



ATTENTE

*Esperaba, desesperada.*

XX



## ATTENTE

Monte, écureuil, monte au grand chêne,  
Sur la branche des cieux prochaine,  
Qui plie et tremble comme un jonc.  
Cigogne, aux vieilles tours fidèle,  
Oh ! vole ! et monte à tire d'aile  
De l'église à la citadelle,  
Du haut clocher au grand donjon.

Vieux aigle, monte de ton aire  
A la montagne centenaire  
Que blanchit l'hiver éternel ;

Et toi qu'en ta couche inquiète  
Jamais l'aube ne vit muette,  
Monte, monte, vive alouette,  
Vive alouette, monte au ciel !

Et maintenant, du haut de l'arbre,  
Des flèches de la tour de marbre,  
Du grand mont, du ciel enflammé,  
A l'horizon, parmi la brume,  
Voyez-vous flotter une plume,  
Et courir un cheval qui fume,  
Et revenir mon bien-aimé ?

Juin 1828.

# LAZZARA

Et cette femme était fort belle.

Rois, chap. xi, v. 2.

XXI







## LAZZARA

*Comme elle court! voyez : — Par les poudreux sentiers,  
Par les gazons tout pleins de touffes d'égantiers,  
Par les blés où le pavot brille,*

.....

*Comme elle court, la jeune fille!*



## LAZZARA

Comme elle court ! voyez : — par les poudreux sentiers,  
Par les gazons tout pleins de touffes d'égliers,  
Par les blés où le pavot brille,  
Par les chemins perdus, par les chemins frayés,  
Par les monts, par les bois, par les plaines, voyez  
Comme elle court, la jeune fille !

Elle est grande, elle est svelte, et quand, d'un pas joyeux,  
Sa corbeille de fleurs sur la tête, à nos yeux  
Elle apparaît vive et folâtre,  
A voir sur son beau front s'arrondir ses bras blancs,  
On croirait voir de loin, dans nos temples croulans,  
Une amphore aux anses d'albâtre.

Elle est jeune et rieuse, et chante sa chanson.  
Et, pieds nus, près du lac, de buisson en buisson,  
Poursuit les vertes demoiselles.  
Elle lève sa robe et passe les ruisseaux.  
Elle va, court, s'arrête, et vole, et les oiseaux  
Pour ses pieds donneraient leurs ailes.

Quand, le soir, pour la danse on va se réunir,  
A l'heure où l'on entend lentement revenir  
Les grelots du troupeau qui bêle,  
Sans chercher quels atours à ses traits conviendront,  
Elle arrive, et la fleur qu'elle attache à son front  
Nous semble toujours la plus belle.

Certes, le vieux Omer, pacha de Négrepont,  
Pour elle eût tout donné, vaisseaux à triple pont,  
Foudroyantes artilleries,  
Harnois de ses chevaux, toisons de ses brebis,  
Et son rouge turban de soie, et ses habits  
Tout ruisselans de pierreries;

Et ses lourds pistolets, ses tromblons évasés,  
Et leurs pommeaux d'argent par sa main rude usés,  
Et ses sonores espingoles,  
Et son courbe damas, et, don plus riche encor,  
La grande peau de tigre où pend son carquois d'or,  
Hérissé de flèches mogoles.

Il eût donné sa housse et son large étrier ;  
Donné tous ses trésors avec le trésorier ;  
Donné ses trois cents concubines ;  
Donné ses chiens de chasse aux colliers de vermeil ;  
Donné ses Albanais, brûlés par le soleil,  
Avec leurs longues carabines.

Il eût donné les Francs, les Juifs et leur rabbin ;  
Son kiosque rouge et vert, et ses salles de bain  
Aux grands pavés de mosaïque ;  
Sa haute citadelle aux créneaux anguleux ;  
Et sa maison d'été qui se mire aux flots bleus  
D'un golfe de Cyrénaïque.

Tout ! jusqu'au cheval blanc, qu'il élève au sérail,  
Dont la sueur à flots argente le poitrail ;  
Jusqu'au frein que l'or damasquine ;  
Jusqu'à cette Espagnole, envoi du dey d'Alger,  
Qui soulève, en dansant son fandango léger,  
Les plis brodés de sa basquine !

Ce n'est point un pacha, c'est un klephte à l'œil noir  
Qui l'a prise, et qui n'a rien donné pour l'avoir ;  
Car la pauvreté l'accompagne ;  
Un klephte a pour tous biens l'air du ciel, l'eau des puits,  
Un bon fusil bronzé par la fumée, et puis  
La liberté sur la montagne.

# VŒU

Ainsi qu'on choisit une rose  
Dans les guirlandes de Sârons,  
Choisissez une vierge éclos  
Parmi les lis de vos vallons.

LAMARTINE.

## XXII





## V Œ U

Si j'étais la feuille que roule  
L'aile tournoyante du vent,  
Qui flotte sur l'eau qui s'écoule,  
Et qu'on suit de l'œil en rêvant;

Je me livrerais, fraîche encore,  
De la branche me détachant,  
Au zéphir qui souffle à l'aurore,  
Au ruisseau qui vient du couchant.

Plus loin que le fleuve qui gronde,  
Plus loin que les vastes forêts,  
Plus loin que la gorge profonde,  
Je fuirais, je courrais, j'irais !

Plus loin que l'ancre de la louve,  
Plus loin que le bois des ramiers,  
Plus loin que la plaine où l'on trouve  
Une fontaine et trois palmiers ;

Par-delà ces rocs qui répandent  
L'orage en torrent dans les blés ;  
Par-delà ce lac morne où pendent  
Tant de buissons échevelés ;

Plus loin que les terres arides  
Du chef maure au large ataghan,  
Dont le front pâle a plus de rides  
Que la mer un jour d'ouragan.

Je franchirais comme la flèche  
L'étang d'Arta, mouvant miroir,  
Et le mont dont la cime empêche  
Corynthe et Mykos de se voir.

Comme par un charme attirée,  
Je m'arrêterais au matin  
Sur Mykos, la ville carrée,  
La ville aux coupoles d'étain.

J'irais chez la fille du prêtre,  
Chez la blanche fille à l'œil noir,  
Qui le jour chante à sa fenêtre,  
Et joue à sa porte le soir.

Enfin, pauvre feuille envolée,  
Je viendrais, au gré de mes vœux,  
Me poser sur son front, mêlée  
Aux boucles de ses blonds cheveux ;

Comme une perruche au pied leste  
Dans le blé jaune, ou bien encor  
Comme dans un jardin céleste  
Un fruit vert sur un arbre d'or.

Et là, sur sa tête qui penche,  
Je serais, fût-ce peu d'instans,  
Plus fière que l'aigrette blanche  
Au front étoilé des sultans.

Septembre 1828.

# LA VILLE PRISE

Feu, feu, sang, sang et ruine !

CORTE REAL. *Le Siège de Diu.*

XXIII



## LA VILLE PRISE

La flamme par ton ordre, ô Roi, luit et dévore.  
De ton peuple en grondant elle étouffe les cris ;  
Et, rougissant les toits comme une sombre aurore,  
Semble en son vol joyeux danser sur leurs débris.

Le meurtre aux mille bras comme un géant se lève ;  
Les palais embrasés se changent en tombeaux ;  
Pères, femmes, époux, tout tombe sous le glaive ;  
Autour de la cité s'appellent les corbeaux.



Les mères ont frémi ! les vierges palpitantes,  
O calife ! ont pleuré leurs jeunes ans flétris ;  
Et les coursiers fougueux ont traîné hors des tentes  
Leurs corps vivans, de coups et de baisers meurtris !

Vois d'un vaste linceul la ville enveloppée ;  
Vois ! quand ton bras puissant passe, il fait tout plier.  
Les prêtres qui priaient ont péri par l'épée,  
Jetant leur livre saint comme un vain bouclier !

Les tout petits enfans, écrasés sous les dalles,  
Ont vécu : de leur sang le fer s'abreuve encor... —  
Ton peuple baise, ô Roi, la poudre des sandales  
Qu'à ton pied glorieux attache un cercle d'or !

Avril 1825.

# ADIEUX

## DE L'HOTESSE ARABE

10. Habitez avec nous : la terre est en  
votre puissance ; cultivez-la, trafiquez-y,  
et la possédez.

GENÈSE, chap. XXIV.

XXIV



## ADIEUX DE L'HOTESSE ARABE

Puisque rien ne t'arrête en cet heureux pays,  
Ni l'ombre du palmier, ni le jaune maïs,  
    Ni le repos, ni l'abondance ;  
Ni de voir à ta voix battre le jeune sein  
De nos sœurs, dont, les soirs, le tournoyant essaim  
    Couronne un coteau de sa danse ;

Adieu, voyageur blanc ! J'ai sellé de ma main,  
De peur qu'il ne te jette aux pierres du chemin,  
    Ton cheval à l'œil intrépide ;  
Ses pieds fouillent le sol, sa croupe est belle à voir,  
Ferme, ronde et luisante, ainsi qu'un rocher noir  
    Que polit une onde rapide.

Tu marches donc sans cesse ! oh ! que n'es-tu de ceux  
Qui donnent pour limite à leurs pieds paresseux

Leur toit de branches ou de toiles !  
Qui, rêveurs, sans en faire, écoutent les récits,  
Et souhaitent, le soir, devant leur porte assis,  
De s'en aller dans les étoiles !

Si tu l'avais voulu, peut-être une de nous,  
O jeune homme, eût aimé te servir à genoux  
Dans nos huttes toujours ouvertes ;  
Elle eût fait, en berçant ton sommeil de ses chants,  
Pour chasser de ton front les moucheron méchants,  
Un éventail de feuilles vertes.

Mais tu pars ! — Nuit et jour tu vas seul et jaloux.  
Le fer de ton cheval arrache aux durs cailloux  
Une poussière d'étincelles ;  
A ta lance qui passe et dans l'ombre reluit,  
Les aveugles démons qui volent dans la nuit  
Souvent ont déchiré leurs ailes.

Si tu reviens, gravis, pour trouver ce hameau,  
Ce mont noir qui de loin semble un dos de chameau ;  
Pour trouver ma hutte fidèle,

Songe à son toit aigu comme une ruche à miel,  
 Qu'elle n'a qu'une porte et qu'elle s'ouvre au ciel  
 Du côté d'où vient l'hirondelle.

Si tu ne reviens pas, songe un peu quelquefois  
 Aux filles du désert, sœurs à la douce voix,  
 Qui dansent pieds nus sur la dune ;  
 O beau jeune homme blanc, bel oiseau passager,  
 Souviens-toi ; car, peut-être, ô rapide étranger,  
 Ton souvenir reste à plus d'une !

Adieu donc ! — Va tout droit. Garde-toi du soleil,  
 Qui dore nos fronts bruns, mais brûle un teint vermeil ;  
 De l'Arabie infranchissable ;  
 De la vieille qui va seule et d'un pas tremblant ;  
 Et de ceux qui le soir, avec un bâton blanc,  
 Tracent des cercles sur le sable !



# MALÉDICTION

*Ed altro disse : ma non l'ho a mente.*

DANTE.

Et d'autres choses encore ; mais je ne  
les ai plus dans l'esprit.

XXV





# MALÉDICTION

Qu'il erre sans repos, courbé dès sa jeunesse,  
En des sables sans borne où le soleil renaisse

Sitôt qu'il aura lui !

Comme un noir meurtrier qui fuit, dans la nuit sombre  
S'il marche, que sans cesse il entende dans l'ombre  
Un pas derrière lui !

En des glaciers polis comme un tranchant de hache,  
Qu'il glisse, et roule, et tombe, et tombe, et se rattache  
De l'ongle à leurs parois !

Qu'il soit pris pour un autre, et, râlant sur la roue,  
Dise : je n'ai rien fait ! et qu'alors on le cloue  
Sur un gibet en croix.

Qu'il pende échevelé, la bouche violette !

Que, visible à lui seul, la mort, chauve squelette,

Rie en le regardant !

Que son cadavre souffre, et vive assez encore

Pour sentir, quand la mort le ronge et le dévore,

Chaque coup de sa dent !

Qu'il ne soit plus vivant, et ne soit pas une âme !

Que sur ses membres nus tombe un soleil de flamme

Ou la pluie à ruisseaux !

Qu'il s'éveille en sursaut chaque nuit dans la brume,

La lutte, et se secoue, et vainement écume

Sous des griffes d'oiseaux !

Août 1828.

# LES TRONÇONS DU SERPENT

D'ailleurs les sages ont dit : il ne faut point  
attacher son cœur aux choses passagères.

SADI, *Gulistan*.

XXVI



LES  
TRONÇONS DU SERPENT

Je veille, et nuit et jour mon front rêve enflammé,  
Ma joue en pleurs ruisselle  
Depuis qu'Albaydé dans la tombe a fermé  
Ses beaux yeux de gazelle.

Car elle avait quinze ans, un sourire ingénu,  
Et m'aimait sans mélange,  
Et quand elle croisait ses bras sur son sein nu,  
On croyait voir un ange !

Un jour, pensif, j'errais au bord d'un golfe ouvert  
Entre deux promontoires,  
Et je vis sur le sable un serpent jaune et vert,  
Jaspé de taches noires.

La hache en vingt tronçons avait coupé vivant  
Son corps que l'onde arrose,  
Et l'écume des mers que lui jetait le vent  
Sur son sang flottait rose.

Tous ses anneaux vermeils rampaient en se tordant  
Sur la grève isolée,  
Et le sang empourpait d'un rouge plus ardent  
Sa crête dentelée.

Ces tronçons déchirés, épars, près d'épuiser  
Leurs forces languissantes,  
Se cherchaient, se cherchaient, comme pour un baiser  
Deux bouches frémissantes !

Et comme je rêvais, triste et suppliant Dieu  
    Dans ma pitié muette,  
La tête aux mille dents rouvrit son œil de feu,  
    Et me dit : « O poète !

« Ne plains que toi ! ton mal est plus envenimé,  
    « Ta plaie est plus cruelle ;  
« Car ton Albaydé dans la tombe a fermé  
    « Ses beaux yeux de gazelle.

« Ce coup de hache aussi brise ton jeune essor.  
    « Ta vie et tes pensées  
« Autour d'un souvenir, chaste et dernier trésor,  
    « Se traînent dispersées.

« Ton génie, au vol large, éclatant, gracieux,  
    « Qui, mieux que l'hirondelle,  
« Tantôt rasait la terre et tantôt dans les cieux  
    « Donnait de grands coups d'aile,



« Comme moi maintenant, meurt près des flots troublés ;  
« Et ses forces s'éteignent,  
« Sans pouvoir réunir ses tronçons mutilés  
« Qui rampent et qui saignent. »

Novembre 1828.

# NOURMAHAL-LA-ROUSSE

*No es bestia que non fus hy trobada.*

JOAN LORENZO SEGURA DE ASTORGA.

Pas de bête fauve qui ne s'y trouvât.

XXVII



# NOURMAHAL-LA-ROUSSE

Entre deux rocs d'un noir d'ébène  
Voyez-vous ce sombre hallier  
Qui se hérissé dans la plaine,  
Ainsi qu'une touffe de laine  
Entre les cornes du bélier?

Là, dans une ombre non frayée,  
Grondent le tigre ensanglanté,  
La lionne, mère effrayée,  
Le chacal, l'hyène rayée  
Et le léopard tacheté.

Là, des monstres de toute forme  
Rampent : — le basilic rêvant,  
L'hippopotame au ventre énorme,

Et le boa, vaste et difforme,  
Qui semble un tronc d'arbre vivant.

L'orfraie aux paupières vermeilles,  
Le serpent, le singe méchant,  
Sifflent comme un essaim d'abeilles ;  
L'éléphant aux larges oreilles,  
Casse les bambous en marchant.

Là, vit la sauvage famille  
Qui glapit, bourdonne et mugit.  
Le bois entier hurle et fourmille.  
Sous chaque buisson un œil brille,  
Dans chaque antre une voix rugit.

Eh bien ! seul et nu sur la mousse,  
Dans ce bois-là je serais mieux  
Que devant Nourmahal-la-Rousse,  
Qui parle avec une voix douce  
Et regarde avec de doux yeux !

Novembre 1828.

# LES DJINNS

*E come i gru van cantando lor lai,  
Facendo in aer di se lunga riga;  
Cosi vid' io venir traendo guai  
Ombre portate d'alla detta briga.*

DANTE.

Et comme les grues qui font dans l'air de longues  
files vont chantant leur plainte, ainsi je vis venir  
trainant des gémissemens les ombres emportées par  
cette tempête.

## XXVIII



# LES DJINNS

Murs, ville,  
Et port,  
Asile  
De mort,  
Mer grise  
Où brise  
La brise ;  
Tout dort.

Dans la plaine  
Naît un bruit.  
C'est l'haleine  
De la nuit.



Elle brame  
Comme une âme  
Qu'une flamme  
Toujours suit.

La voix plus haute  
Semble un grelot. —  
D'un nain qui saute  
C'est le galop :  
Il fuit, s'élance,  
Puis en cadence  
Sur un pied danse  
Au bout d'un flot.

La rumeur approche ;  
L'écho la redit.  
C'est comme la cloche  
D'un couvent maudit ; —  
Comme un bruit de foule,  
Qui tonne et qui roule,  
Et tantôt s'écroule  
Et tantôt grandit.

Dieu ! la voix sépulcrale  
Des Djinns...! — Quel bruit ils font !  
Fuyons sous la spirale  
De l'escalier profond !  
Déjà s'éteint ma lampe ;  
Et l'ombre de la rampe,  
Qui le long du mur rampe,  
Monte jusqu'au plafond.

C'est l'essaim des Djinns qui passe,  
Et tourbillonne en sifflant.  
Les ifs, que leur vol fracasse,  
Craquent comme un pin brûlant.  
Leur troupeau lourd et rapide,  
Volant dans l'espace vide,  
Semble un nuage livide  
Qui porte un éclair au flanc.

Ils sont tout près ! — Tenons fermée  
Cette salle où nous les narguons.  
Quel bruit dehors ! hideuse armée  
De vampires et de dragons !

La poutre du toit descellée  
Ploie ainsi qu'une herbe mouillée,  
Et la vieille porte rouillée  
Tremble, à déraciner ses gonds !

Cris de l'enfer ! voix qui hurle et qui pleure !  
L'horrible essaim, poussé par l'aquilon,  
Sans doute, ô ciel ! s'abat sur ma demeure.  
Le mur fléchit sous le noir bataillon.  
La maison crie et chancelle penchée,  
Et l'on dirait que, du sol arrachée,  
Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,  
Le vent la roule avec leur tourbillon !

Prophète ! si ta main me sauve  
De ces impurs démons des soirs,  
J'irai prosterner mon front chauve  
Devant tes sacrés encensoirs !  
Fais que sur ces portes fidèles  
Meure leur souffle d'étincelles,  
Et qu'en vain l'ongle de leurs ailes  
Grince et crie à ces vitraux noirs !

Ils sont passés ! — Leur cohorte  
S'envole et fuit, et leurs pieds  
Cessent de battre ma porte  
De leurs coups multipliés.  
L'air est plein d'un bruit de chaînes,  
Et dans les forêts prochaines,  
Frissonnent tous les grands chênes,  
Sous leur vol de feu pliés !

De leurs ailes lointaines  
Le battement décroît,  
Si confus dans les plaines,  
Si faible que l'on croit  
Ouïr la sauterelle  
Crier d'une voix grêle,  
Ou pétiller la grêle  
Sur le plomb d'un vieux toit.

D'étranges syllabes  
Nous viennent encor ; —  
Ainsi, des Arabes  
Quand sonne le cor,

Un chant sur la grève,  
Par instans s'élève,  
Et l'enfant qui rêve  
Fait des rêves d'or !

Les Djinns funèbres,  
Fils du trépas,  
Dans les ténèbres  
Pressent leurs pas ;  
Leur essaim gronde :  
Ainsi, profonde,  
Murmure une onde  
Qu'on ne voit pas.

Ce bruit vague  
Qui s'endort,  
C'est la vague  
Sur le bord ;  
C'est la plainte  
Presque éteinte  
D'une sainte  
Pour un mort.

On doute

La nuit...

J'écoute : —

Tout fuit,

Tout passe;

L'espace

Efface

Le bruit.

Août 1828.



# SULTAN ACHMET

Oh ! permets, charmante fille, que  
j'enveloppe mon cou avec tes bras.

HAFIZ.

XXIX





# SULTAN ACHMET

A Juana la Grenadine,  
Qui toujours chante et badine,  
Sultan Achmet dit un jour :  
— Je donnerais sans retour  
Mon royaume pour Médine,  
Médine pour ton amour.

— Fais-toi chrétien, roi sublime !  
Car il est illégitime,  
Le plaisir qu'on a cherché

Aux bras d'un Turc débauché.  
J'aurais peur de faire un crime :  
C'est bien assez du péché.

— Par ces perles dont la chaîne  
Rehausse, ô ma souveraine,  
Ton cou blanc comme le lait,  
Je ferai ce qui te plaît,  
Si tu veux bien que je prenne  
Ton collier pour chapelet.

Octobre 1828.

# ROMANCE MAURESQUE

*Dixó le : — dime, buen hombre,  
Lo que preguntarte queria.*

ROMANCERO GENERAL.

XXX



# ROMANCE MAURESQUE

Don Rodrigue est à la chasse.  
Sans épée et sans cuirasse,  
Un jour d'été, vers midi,  
Sous la feuillée et sur l'herbe  
Il s'assied, l'homme superbe,  
Don Rodrigue le hardi.

La haine en feu le dévore  
Sombre, il pense au bâtard maure,  
A son neveu Mudarra,  
Dont ses complots sanguinaires  
Jadis ont tué les frères,  
Les sept infans de Lara.

Pour le trouver en campagne,  
Il traverserait l'Espagne  
De Figuère à Setuval.  
L'un des deux mourrait sans doute.  
En ce moment sur la route  
Il passe un homme à cheval.

— Chevalier, chrétien ou maure,  
Qui dors sous le sycomore,  
Dieu te guide par la main !  
— Que Dieu répande ses grâces  
Sur toi, l'écuyer qui passes,  
Qui passes par le chemin !

— Chevalier, chrétien ou maure,  
Qui dors sous le sycomore,  
Parmi l'herbe du vallon,  
Dis ton nom, afin qu'on sache  
Si tu portes le panache  
D'un vaillant ou d'un félon.

— Si c'est là ce qui t'intrigue,  
On m'appelle don Rodrigue,  
Don Rodrigue de Lara;  
Doña Sanche est ma sœur même.  
Du moins, c'est à mon baptême  
Ce qu'un prêtre déclara.

J'attends sous ce sycomore :  
J'ai cherché d'Albe à Zamore  
Ce Mudarra le bâtard,  
Le fils de la renégate,  
Qui commande une frégate  
Du roi maure Aliatar.

Certe, à moins qu'il ne m'évite,  
Je le reconnâtrai vite :  
Toujours il porte avec lui  
Notre dague de famille;  
Une agate au pommeau brille,  
Et la lame est sans étui.



Oui, par mon âme chrétienne,  
D'une autre main que la mienne  
Ce mécréant ne mourra.  
C'est le bonheur que je brigue...  
— On t'appelle don Rodrigue,  
Don Rodrigue de Lara?

Eh bien ! seigneur, le jeune homme  
Qui te parle et qui te nomme,  
C'est Mudarra le bâtard.  
C'est le vengeur et le juge.  
Cherche à présent un refuge ! —  
L'autre dit : tu viens bien tard !

— Moi, fils de la renégate,  
Qui commande une frégate  
Du roi maure Aliatar,  
Moi, ma dague et ma vengeance,  
Tous les trois d'intelligence,  
Nous voici ! — Tu viens bien tard !

— Trop tôt pour toi, don Rodrigue,  
A moins qu'il ne te fatigue  
De vivre... Ah ! la peur t'émeut,  
Ton front pâlit ; rends, infâme,  
A moi ta vie, et ton âme  
A ton ange, s'il en veut !

Si mon poignard de Tolède  
Et mon Dieu me sont en aide,  
Regarde mes yeux ardents,  
Je suis ton seigneur, ton maître,  
Et je t'arracherai, traître,  
Le souffle d'entre les dents !

Le neveu de doña Sanche  
Dans ton sang enfin étanche  
La soif qui le dévora.  
Mon oncle, il faut que tu meures.  
Pour toi plus de jours ni d'heures... !  
— Mon bon neveu Mudarra,

Un moment ! attends que j'aie  
Chercher mon fer de bataille.  
— Tu n'auras d'autre délais  
Que celui qu'ont eu mes frères :  
Dans les caveaux funéraires  
Où tu les as mis, suis-les !

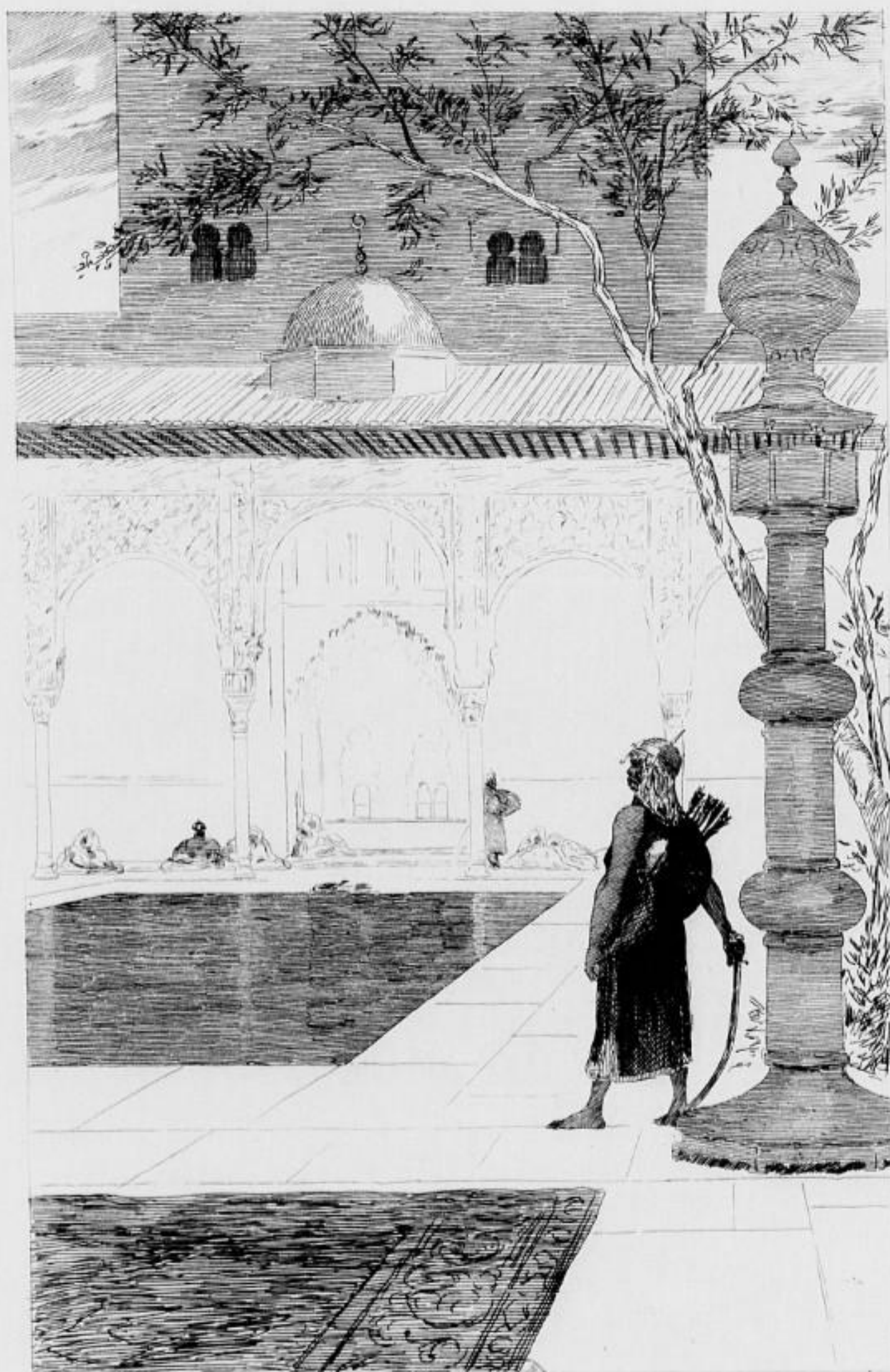
Si, jusqu'à l'heure venue,  
J'ai gardé ma lame nue,  
C'est que je voulais, bourreau,  
Que, vengeant la renégate,  
Ma dague au pommeau d'agate  
Eût ta gorge pour fourreau.

Mai 1828.

# GRENADA

*Quien no ha visto á Sevilla  
No ha visto á maravilla.*

XXXI





## GRENADE

*L'Alhambra! l'Alhambra! palais que les Génies  
Ont doré comme un rêve et rempli d'harmonies.*





## GRENADE

Soit lointaine, soit voisine,  
Espagnole ou sarrasine,  
Il n'est pas une cité  
Qui dispute, sans folie,  
A Grenade la jolie  
La pomme de la beauté,  
Et qui, gracieuse, étale  
Plus de pompe orientale  
Sous un ciel plus enchanté.

Cadix a les palmiers; Murcie a les oranges;  
Jaën son palais goth aux tourelles étranges;  
Agreda son couvent bâti par saint Edmond;

Ségovie a l'autel dont on baise les marches,  
Et l'aqueduc aux trois rangs d'arches  
Qui lui porte un torrent pris au sommet d'un mont.

Llers a des tours; Barcelonne  
Au faite d'une colonne  
Lève un phare sur la mer;  
Aux rois d'Aragon fidèle,  
Dans leurs vieux tombeaux, Tudèle  
Garde leur sceptre de fer;  
Tolose a des forges sombres  
Qui semblent, au sein des ombres,  
Des soupiraux de l'enfer.

Le poisson qui rouvrit l'œil mort du vieux Tobie  
Se joue au fond du golfe où dort Fontarabie;  
Alicante aux clochers mêle les minarets;  
Compostelle a son saint; Cordoue aux maisons vieilles  
A sa mosquée où l'œil se perd dans les merveilles;  
Madrid a le Manzanarès.

Bilbao, des flots couverte,  
Jette une pelouse verte,  
Sur ses murs noirs et caducs;  
Medina la chevalière,  
Cachant sa pauvreté fière  
Sous le manteau de ses ducs,  
N'a rien que ses sycomores,  
Car ses beaux ponts sont aux Maures,  
Aux Romains, ses aqueducs.

Valence a les clochers de ses trois cents églises;  
L'austère Alcantara livre au souffle des brises  
Les drapeaux turcs, pendus en foule à ses piliers;  
Salamanque en riant s'assied sur trois collines,  
S'endort au son des mandolines,  
Et s'éveille en sursaut aux cris des écoliers.

Tortose est chère à saint Pierre;  
Le marbre est comme la pierre  
Dans la riche Puycerda;

De sa bastille octogone  
Tuy se vante, et Tarragone  
De ses murs qu'un roi fonda ;  
Le Douro coule à Zamore ;  
Tolède a l'alcazar maure,  
Séville a la giralda.

Burgos de son chapitre étale la richesse ;  
Peñaflor est marquise, et Girone est duchesse ;  
Bivar est une nonne aux sévères atours ;  
Toujours prête au combat, la sombre Pampelune,  
Avant de s'endormir aux rayons de la lune,  
Ferme sa ceinture de tours.

Toutes ces villes d'Espagne  
S'épandent dans la campagne  
Ou hérissent la Sierra ;  
Toutes ont des citadelles  
Dont sous des mains infidèles  
Aucun beffroi ne vibra ;

Toutes sur leurs cathédrales  
Ont des clochers en spirales ;  
Mais Grenade a l'Alhambra.

L'Alhambra ! l'Alhambra ! palais que les Génies  
Ont doré comme un rêve et rempli d'harmonies ;  
Forteresse aux créneaux festonnés et croulans,  
Où l'on entend la nuit de magiques syllabes,  
Quand la lune, à travers les mille arceaux arabes,  
Sème les murs de trèfles blancs !

Grenade a plus de merveilles  
Que n'a de graines vermeilles  
Le beau fruit de ses vallons ;  
Grenade, la bien nommée,  
Lorsque la guerre enflammée  
Déroule ses pavillons,  
Cent fois plus terrible éclate  
Que la grenade écarlate  
Sur le front des bataillons.

Il n'est rien de plus beau ni de plus grand au monde ;  
Soit qu'à Vivataubin Vivaconlud réponde,  
Avec son clair tambour de clochettes orné ;  
Soit que, se couronnant de feux comme un calife,  
L'éblouissant Généralife  
Élève dans la nuit son faite illuminé.

Les clairons des Tours-Vermeilles  
Sonnent comme des abeilles  
Dont le vent chasse l'essaim ;  
Alcacava pour les fêtes  
A des cloches toujours prêtes  
A bourdonner dans son sein,  
Qui dans leurs tours africaines  
Vont éveiller les dulcaynes  
Du sonore Albaycin.

Grenade efface en tout ses rivales : Grenade  
Chante plus mollement la molle sérénade ;  
Elle peint ses maisons de plus riches couleurs ;

Et l'on dit que les vents suspendent leurs haleines  
Quand par un soir d'été Grenade dans ses plaines  
Répand ses femmes et ses fleurs.

L'Arabie est son aïeule.  
Les Maures, pour elle seule,  
Aventuriers hasardeux,  
Joueraient l'Asie et l'Afrique;  
Mais Grenade est catholique,  
Grenade se raille d'eux;  
Grenade, la belle ville,  
Serait une autre Séville  
S'il en pouvait être deux.

Avril 1828.





# LES BLEUETS

*Si es verdad ó non, yo no lo he hy de ver,  
Pero non lo quiero en olvido poner.*

JOAN LORENZO SEGURA DE ASTORGA.

Si cela est vrai ou non, je n'ai pas à le  
voir ici, mais je ne le veux pas mettre en  
oubli.

XXXII



## LES BLEUETS

Tandis que l'étoile inodore  
Que l'été mêle aux blonds épis,  
Émaille de son bleu lapis  
Les sillons que la moisson dore,  
Avant que, de fleurs dépeuplés,  
Les champs n'aient subi les faucilles,  
Allez, allez, ô jeunes filles,  
Cueillir des bleuets dans les blés !

Entre les villes andalouses,  
Il n'en est pas qui sous le ciel  
S'étende mieux que Peñafiel  
Sur les gerbes et les pelouses ;

Pas qui dans ses murs crénelés  
Lève de plus fières bastilles...  
Allez, allez, ô jeunes filles,  
Cueillir des bleuets dans les blés !

Il n'est pas de cité chrétienne,  
Pas de monastère à beffroi,  
Chez le Saint-Père et chez le Roi,  
Où, vers la Saint-Ambroise, il vienne  
Plus de bons pèlerins hâlés,  
Portant bourdon, gourde et coquilles...  
Allez, allez, ô jeunes filles,  
Cueillir des bleuets dans les blés !

Dans nul pays, les jeunes femmes,  
Les soirs, lorsque l'on danse en rond,  
N'ont plus de roses sur le front,  
Et n'ont dans le cœur plus de flammes ;  
Jamais plus vifs et plus voilés  
Regards n'ont lui sous les mantilles...  
Allez, allez, ô jeunes filles,  
Cueillir des bleuets dans les blés !

La perle de l'Andalousie,  
Alice, était de Peñafiel,  
Alice qu'en faisant son miel,  
Pour fleur une abeille eût choisie.  
Ces jours, hélas ! sont envolés !  
On la citait dans les familles...  
Allez, allez, ô jeunes filles,  
Cueillir des bleuets dans les blés !

Un étranger vint dans la ville,  
Jeune, et parlant avec dédain.  
Était-ce un Maure grenadin ?  
Un de Murcie ou de Séville ?  
Venait-il des bords désolés  
Où Tunis a ses escadrilles... ?  
Allez, allez, ô jeunes filles,  
Cueillir des bleuets dans les blés !

On ne savait. — La pauvre Alice  
En fut aimée, et puis l'aima.  
Le doux vallon du Xarama  
De leur doux péché fut complice.

Le soir, sous les cieux étoilés,  
Tous deux erraient par les charmilles...  
Allez, allez, ô jeunes filles,  
Cueillir des bleuets dans les blés!

La ville était lointaine et sombre;  
Et la lune, douce aux amours,  
Se levant derrière les tours  
Et les clochers perdus dans l'ombre,  
Des édifices dentelés  
Découpait en noir les aiguilles...  
Allez, allez, ô jeunes filles,  
Cueillir des bleuets dans les blés!

Cependant, d'Alice jalouses,  
En rêvant au bel étranger,  
Sous l'arbre à soie et l'oranger  
Dansaient les brunes Andalouses;  
Les cors, aux guitares mêlés,  
Animaient les joyeux quadrilles...  
Allez, allez, ô jeunes filles,  
Cueillir des bleuets dans les blés!

L'oiseau dort dans le lit de mousse  
Que déjà menace l'autour ;  
Ainsi dormait dans son amour  
Alice confiante et douce.  
Le jeune homme aux cheveux bouclés,  
C'était don Juan, roi des Castilles...  
Allez, allez, ô jeunes filles,  
Cueillir des bleuets dans les blés !

Or c'est péril qu'aimer un prince.  
Un jour, sur un noir palefroi  
On la jeta de par le Roi ;  
On l'arracha de la province ;  
Un cloître sur ses jours troublés  
De par le Roi ferma ses grilles...  
Allez, allez, ô jeunes filles,  
Cueillir des bleuets dans les blés !





# FANTOMES

*Luenga es su noche, y cerrados*

*Estan sus ojos pesados.*

*¡Idos, idos en paz, vientos alados!*

Longue est sa nuit, et fermés sont ses yeux  
lourds. Allez, allez en paix, vents ailés !

XXXIII



# FANTOMES

## I

Hélas ! que j'en ai vu mourir de jeunes filles !  
C'est le destin. Il faut une proie au trépas.  
Il faut que l'herbe tombe au tranchant des faucilles ;  
Il faut que dans le bal les folâtres quadrilles  
Foulent des roses sous leurs pas.

Il faut que l'eau s'épuise à courir les vallées ;  
Il faut que l'éclair brille, et brille peu d'instans ;  
Il faut qu'Avril jaloux brûle de ses gelées  
Le beau pommier, trop fier de ses fleurs étoilées,  
Neige odorante du printemps.

Oui, c'est la vie. Après le jour, la nuit livide.  
Après tout, le réveil, infernal ou divin.  
Autour du grand banquet siège une foule avide ;  
Mais bien des conviés laissent leur place vide,  
Et se lèvent avant la fin.

## II

Que j'en ai vu mourir! — l'une était rose et blanche;  
L'autre semblait ouïr de célestes accords;  
L'autre, faible, appuyait d'un bras son front qui penche,  
Et, comme en s'envolant l'oiseau courbe la branche,  
Son âme avait brisé son corps.

Une, pâle, égarée, en proie au noir délire,  
Disait tout bas un nom dont nul ne se souvient;  
Une s'évanouit, comme un chant sur la lyre;  
Une autre en expirant avait le doux sourire  
D'un jeune ange qui s'en revient.

Toutes fragiles fleurs, sitôt mortes que nées!  
Alcyons engloutis avec leurs nids flottans!  
Colombes, que le ciel au monde avait données!

Qui, de grâce, et d'enfance, et d'amour couronnées,  
Comptaient leurs ans par les printemps!

Quoi, mortes! quoi, déjà, sous la pierre couchées!  
Quoi! tant d'êtres charmans sans regard et sans voix!  
Tant de flambeaux éteints! tant de fleurs arrachées...! —  
Oh! laissez-moi fouler les feuilles desséchées,  
Et m'égarer au fond des bois!

Doux fantômes! c'est là, quand je rêve dans l'ombre,  
Qu'ils viennent tour-à-tour m'entendre et me parler.  
Un jour douteux me montre et me cache leur nombre;  
A travers les rameaux et le feuillage sombre,  
Je vois leurs yeux étinceler.

Mon âme est une sœur pour ces ombres si belles.  
La vie et le tombeau pour nous n'ont plus de loi.  
Tantôt j'aide leurs pas, tantôt je prends leurs ailes.  
Vision ineffable où je suis mort comme elles,  
Elles, vivantes comme moi!

Elles prêtent leur forme à toutes mes pensées.

Je les vois ! je les vois ! Elles me disent : viens !  
Puis autour d'un tombeau dansent entrelacées ;  
Puis s'en vont lentement, par degrés éclipsées ;  
Alors je songe et me souviens...

## III

Une surtout : — un ange, une jeune Espagnole ! —  
Blanches mains, sein gonflé de soupirs innocens,  
Un œil noir, où luisaient des regards de créole,  
Et ce charme inconnu, cette fraîche auréole  
    Qui couronne un front de quinze ans !

Non, ce n'est point d'amour qu'elle est morte : pour elle,  
L'amour n'avait encor ni plaisirs ni combats ;  
Rien ne faisait encor battre son cœur rebelle ;  
Quand tous en la voyant s'écriaient : qu'elle est belle !  
    Nul ne le lui disait tout bas.

Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a tuée.  
Le bal éblouissant ! le bal délicieux !  
Sa cendre encor frémit, doucement remuée,



Quand dans la nuit sereine, une blanche nuée  
Danse autour du croissant des cieux.

Elle aimait trop le bal. — Quand venait une fête,  
Elle y pensait trois jours, trois nuits elle en rêvait;  
Et femmes, musiciens, danseurs que rien n'arrête,  
Venaient, dans son sommeil, troublant sa jeune tête,  
Rire et bruire à son chevet.

Puis c'était des bijoux, des colliers, des merveilles!  
Des ceintures de moire aux ondoyans reflets;  
Des tissus plus légers que des ailes d'abeilles;  
Des festons; des rubans, à remplir des corbeilles;  
Des fleurs, à payer un palais!

La fête commencée, avec ses sœurs rieuses  
Elle accourait, froissant l'éventail sous ses doigts;  
Puis s'asseyait parmi les écharpes soyeuses,  
Et son cœur éclatait en fanfares joyeuses,  
Avec l'orchestre aux mille voix.

C'était plaisir de voir danser la jeune fille!

Sa basquine agitait ses paillettes d'azur ;  
Ses grands yeux noirs brillaient sous la noire mantille :  
Telle une double étoile au front des nuits scintille  
Sous les plis d'un nuage obscur.

Tout en elle était danse, et rire, et folle joie.  
Enfant ! — Nous l'admirions dans nos tristes loisirs ;  
Car ce n'est point au bal que le cœur se déploie :  
La cendre y vole autour des tuniques de soie,  
L'ennui sombre autour des plaisirs.

Mais elle, par la valse ou la ronde emportée,  
Volait, et revenait, et ne respirait pas,  
Et s'enivrait des sons de la flûte vantée,  
Des fleurs, des lustres d'or, de la fête enchantée,  
Du bruit des voix, du bruit des pas.

Quel bonheur de bondir, éperdue, en la foule,  
De sentir par le bal ses sens multipliés,  
Et de ne pas savoir si dans la nue on roule,  
Si l'on chasse en fuyant la terre, ou si l'on foule  
Un flot tournoyant sous ses pieds !

Mais hélas ! il fallait, quand l'aube était venue,  
Partir, attendre au seuil le manteau de satin.  
C'est alors que souvent la danseuse ingénue  
Sentit en frissonnant sur son épaule nue  
Glisser le souffle du matin.

Quels tristes lendemains laisse le bal folâtre !  
Adieu, parure, et danse, et rires enfantins !  
Aux chansons succédait la toux opiniâtre,  
Au plaisir rose et frais la fièvre au teint bleuâtre,  
Aux yeux brillans les yeux éteints.

## IV

Elle est morte. — A quinze ans, belle, heureuse, adorée !  
Morte au sortir d'un bal qui nous mit tous en deuil,  
Morte, hélas ! et des bras d'une mère égarée  
La mort aux froides mains la prit toute parée,  
Pour l'endormir dans le cercueil.

Pour danser d'autres bals elle était encor prête,  
Tant la mort fut pressée à prendre un corps si beau !  
Et ces roses d'un jour qui couronnaient sa tête,  
Qui s'épanouissaient la veille en une fête,  
Se fanèrent dans un tombeau.

## V

Sa pauvre mère ! — hélas ! de son sort ignorante,  
Avoir mis tant d'amour sur ce frêle roseau,  
Et si long-temps veillé son enfance souffrante,  
Et passé tant de nuits à l'endormir pleurante  
Toute petite en son berceau !

A quoi bon ? — Maintenant la jeune trépassée,  
Sous le plomb du cercueil, livide, en proie au ver,  
Dort ; et si, dans la tombe où nous l'avons laissée,  
Quelque fête des morts la réveille glacée,  
Par une belle nuit d'hiver,

Un spectre, au rire affreux, à sa morne toilette  
Préside au lieu de mère, et lui dit : Il est temps !  
Et, glaçant d'un baiser sa lèvre violette,

Passe les doigts noueux de sa main de squelette  
Sous ses cheveux longs et flottans.

Puis, tremblante, il la mène à la danse fatale,  
Au chœur aérien dans l'ombre voltigeant ;  
Et sur l'horizon gris la lune est large et pâle,  
Et l'arc-en-ciel des nuits teint d'un reflet d'opale  
Le nuage aux franges d'argent.

## VI

Vous toutes qu'à ses jeux le bal riant convie,  
Pensez à l'Espagnole éteinte sans retour,  
Jeunes filles ! joyeuse et d'une main ravie,  
Elle allait moissonnant les roses de la vie,  
Beauté, plaisir, jeunesse, amour !

La pauvre enfant, de fête en fête promenée,  
De ce bouquet charmant arrangeait les couleurs ;  
Mais qu'elle a passé vite, hélas ! l'infortunée !  
Ainsi qu'Ophelia par le fleuve entraînée,  
Elle est morte en cueillant des fleurs !

Avril 1828.





A M. LOUIS BOULANGER

# MAZEPPA

*Away! — Away! —*

BYRON, *Mazeppa*.

En avant ! En avant !

XXXIV



# MAZEPPA

## I

Ainsi, quand Mazeppa, qui rugit et qui pleure,  
A vu ses bras, ses pieds, ses flancs qu'un sabre effleure,  
Tous ses membres liés  
Sur un fougueux cheval, nourri d'herbes marines,  
Qui fume, et fait jaillir le feu de ses narines  
Et le feu de ses pieds ;

Quand il s'est dans ses nœuds roulé comme un reptile,  
Qu'il a bien réjoui de sa rage inutile

Ses bourreaux tout joyeux,  
Et qu'il retombe enfin sur la croupe farouche,  
La sueur sur le front, l'écume dans la bouche,  
Et du sang dans les yeux,

Un cri part, et soudain voilà que par la plaine  
Et l'homme et le cheval, emportés, hors d'haleine,

Sur les sables mouvans,  
Seuls, emplissant de bruit un tourbillon de poudre  
Pareil au noir nuage où serpente la foudre,  
Volent avec les vents !

Ils vont. Dans les vallons comme un orage ils passent,  
Comme ces ouragans qui dans les monts s'entassent,

Comme un globe de feu ;  
Puis déjà ne sont plus qu'un point noir dans la brume,  
Puis s'effacent dans l'air comme un flocon d'écume  
Au vaste océan bleu.

Ils vont. L'espace est grand. Dans le désert immense,  
Dans l'horizon sans fin qui toujours recommence,

Ils se plongent tous deux.

Leur course comme un vol les emporte, et grands chênes,  
Villes et tours, monts noirs liés en longues chaînes,

Tout chancelle autour d'eux.

Et si l'infortuné, dont la tête se brise,  
Se débat, le cheval, qui devance la brise,

D'un bond plus effrayé,

S'enfonce au désert vaste, aride, infranchissable,  
Qui devant eux s'étend, avec ses plis de sable,

Comme un manteau rayé.

Tout vacille et se peint de couleurs inconnues :

Il voit courir les bois, courir les larges nues,

Le vieux donjon détruit,

Les monts dont un rayon baigne les intervalles ;

Il voit ; et des troupes de fumantes cavales

Le suivent à grand bruit !

Et le ciel, où déjà les pas du soir s'allongent,  
Avec ses océans de nuages où plongent  
Des nuages encor,  
Et son soleil qui fend leurs vagues de sa proue,  
Sur son front ébloui tourne comme une roue  
De marbre aux veines d'or!

Son œil s'égare et luit, sa chevelure traîne,  
Sa tête pend; son sang rougit la jaune arène,  
Les buissons épineux;  
Sur ses membres gonflés la corde se replie,  
Et comme un long serpent resserre et multiplie  
Sa morsure et ses nœuds.

Le cheval, qui ne sent ni le mors ni la selle,  
Toujours fuit, et toujours son sang coule et ruisselle,  
Sa chair tombe en lambeaux;  
Hélas! voici déjà qu'aux cavales ardentes  
Qui le suivaient, dressant leurs crinières pendantes,  
Succèdent les corbeaux!

Les corbeaux, le grand-duc à l'œil rond, qui s'effraie,

L'aigle effaré des champs de bataille, et l'orfraie,

Monstre au jour inconnu,

Les obliques hiboux, et le grand vautour fauve

Qui fouille au flanc des morts où son col rouge et chauve

Plonge comme un bras nu!

Tous viennent élargir la funèbre volée;

Tous quittent pour le suivre et l'yeuse isolée,

Et les nids du manoir.

Lui, sanglant, éperdu, sourd à leurs cris de joie,

Demande en les voyant qui donc là-haut déploie

Ce grand éventail noir.

La nuit descend lugubre, et sans robe étoilée.

L'essaim s'acharne, et suit, tel qu'une meute ailée,

Le voyageur fumant.

Entre le ciel et lui, comme un tourbillon sombre

Il les voit, puis les perd, et les entend dans l'ombre

Voler confusément.

Enfin, après trois jours d'une course insensée,  
Après avoir franchi fleuves à l'eau glacée,  
Steppes, forêts, déserts,  
Le cheval tombe aux cris des mille oiseaux de proie,  
Et son ongle de fer sur la pierre qu'il broie  
Éteint ses quatre éclairs.

Voilà l'infortuné, gisant, nu, misérable,  
Tout tacheté de sang, plus rouge que l'érable  
Dans la saison des fleurs.  
Le nuage d'oiseaux sur lui tourne et s'arrête;  
Maint bec ardent aspire à ronger dans sa tête  
Ses yeux brûlés de pleurs.

Eh bien ! ce condamné qui hurle et qui se traîne,  
Ce cadavre vivant, les tribus de l'Ukraine  
Le feront prince un jour.  
Un jour, semant les champs de morts sans sépultures,  
Il dédommagera par de larges pâtures  
L'orfraie et le vautour.



Sa sauvage grandeur naîtra de son supplice.  
Un jour, des vieux hetmans il ceindra la pelisse,  
Grand à l'œil ébloui;  
Et quand il passera, ces peuples de la tente,  
Prosternés, enverront la fanfare éclatante  
Bondir autour de lui!

## II

Ainsi, lorsqu'un mortel, sur qui son dieu s'étale,  
S'est vu lier vivant sur ta croupe fatale,  
Génie, ardent coursier,  
En vain il lutte, hélas ! tu bondis, tu l'emportes  
Hors du monde réel dont tu brises les portes  
Avec tes pieds d'acier !

Tu franchis avec lui déserts, cimes chenues  
Des vieux monts, et les mers, et, par-delà les nues,  
De sombres régions ;  
Et mille impurs esprits que ta course réveille  
Autour du voyageur, insolente merveille,  
Pressent leurs légions !

Il traverse d'un vol, sur tes ailes de flamme,  
Tous les champs du possible, et les mondes de l'âme;  
Boit au fleuve éternel;  
Dans la nuit orageuse ou la nuit étoilée,  
Sa chevelure, aux crins des comètes mêlée,  
Flamboie au front du ciel.

Les six lunes d'Herschel, l'anneau du vieux Saturne,  
Le pôle, arrondissant une aurore nocturne  
Sur son front boréal,  
Il voit tout; et pour lui ton vol, que rien ne lasse,  
De ce monde sans borne à chaque instant déplace  
L'horizon idéal.

Qui peut savoir, hormis les démons et les anges,  
Ce qu'il souffre à te suivre, et quels éclairs étranges  
A ses yeux reluiront,  
Comme il sera brûlé d'ardentes étincelles,  
Hélas! et dans la nuit combien de froides ailes  
Viendront battre son front?

Il crie épouvanté, tu poursuis implacable.  
Pâle, épuisé, béant, sous ton vol qui l'accable  
Il ploie avec effroi;  
Chaque pas que tu fais semble creuser sa tombe.  
Enfin le terme arrive... il court, il vole, il tombe,  
Et se relève roi !

Mai 1828.

# LE DANUBE EN COLÈRE

*Admonet, et magna testatur voce per umbras.*

VIRGILE.

XXXV



# LE DANUBE EN COLÈRE

Belgrade et Semlin sont en guerre.

Dans son lit, paisible naguère,

Le vieillard Danube leur père

S'éveille au bruit de leur canon.

Il doute s'il rêve, il tressaille,

Puis entend gronder la bataille,

Et frappe dans ses mains d'écaille,

Et les appelle par leur nom.

« Allons ! la turque et la chrétienne !

« Semlin ! Belgrade ! qu'avez-vous ?

« On ne peut, le ciel me soutienne !

« Dormir un siècle, sans que vienne

« Vous éveiller d'un bruit jaloux

« Belgrade ou Semlin en courroux !

« Hiver, été, printemps, automne,  
« Toujours votre canon qui tonne !  
« Bercé du courant monotone,  
« Je sommeillais dans mes roseaux ;  
« Et, comme des louves marines  
« Jettent l'onde de leurs narines,  
« Voilà vos longues coulevrines  
« Qui soufflent du feu sur mes eaux !

« Ce sont des sorcières oisives  
« Qui vous mirent, pour rire un jour,  
« Face à face sur mes deux rives,  
« Comme au même plat deux convives,  
« Comme au front de la même tour  
« Une aire d'aigle, un nid d'autour.

« Quoi ! ne pouvez-vous vivre ensemble,  
« Mes filles ? faut-il que je tremble  
« Du destin qui ne vous rassemble  
« Que pour vous haïr de plus près,  
« Quand vous pourriez, sœurs pacifiques,  
« Mirer dans mes eaux magnifiques,



« Semlin, tes noirs clochers gothiques,  
« Belgrade, tes blancs minarets !

« Mon flot, qui dans l'Océan tombe,  
« Vous sépare en vain, large et clair ;  
« Du haut du château qui surplombe  
« Vous vous unissez, et la bombe,  
« Entre vous courbant son éclair,  
« Vous trace un pont de feu dans l'air.

« Trêve ! taisez-vous, les deux villes !  
« Je m'ennuie aux guerres civiles.  
« Nous sommes vieux, soyons tranquilles.  
« Dormons à l'ombre des bouleaux.  
« Trêve à ces débats de familles !  
« Hé ! sans le bruit de vos bastilles,  
« N'ai-je donc point assez, mes filles,  
« De l'assourdissement des flots ?

« Une croix, un croissant fragile  
« Changent en enfer ce beau lieu.  
« Vous échangez la bombe agile

« Pour le koran et l'évangile?

« C'est perdre le bruit et le feu :

« Je le sais, moi qui fus un dieu !

« Vos dieux m'ont chassé de leur sphère

« Et dégradé, c'est leur affaire !

« L'ombre est le bien que je préfère,

« Pourvu qu'ils gardent leurs palais,

« Et ne viennent pas sur mes plages

« Déraciner mes verts feuillages,

« Et m'écraser mes coquillages

« Sous leurs bombes et leurs boulets !

« De leurs abominables cultes

« Ces inventions sont le fruit.

« De mon temps point de ces tumultes.

« Si la pierre des catapultes

« Battait les cités jour et nuit,

« C'était sans fumée et sans bruit.

« Voyez Ulm, votre sœur jumelle :

« Tenez-vous en repos comme elle.

« Que le fil des rois se démêle,  
« Tournez vos fuseaux, et riez.  
« Voyez Bude, votre voisine ;  
« Voyez Dristra la sarrasine !  
« Que dirait l'Etna si Messine  
« Faisait tout ce bruit à ses pieds ?

« Semlin est la plus querelleuse :  
« Elle a toujours les premiers torts.  
« Croyez-vous que mon eau houleuse,  
« Suivant sa pente rocailleuse,  
« N'ait rien à faire entre ses bords  
« Qu'à porter à l'Euxin vos morts ?

« Vos mortiers ont tant de fumée  
« Qu'il fait nuit dans ma grotte aimée,  
« D'éclats d'obus toujours semée !  
« Du jour j'ai perdu le tableau ;  
« Le soir, la vapeur de leur bouche  
« Me couvre d'une ombre farouche,  
« Quand je cherche à voir de ma couche  
« Les étoiles à travers l'eau.

« Sœurs, à vous cribler de blessures  
« Espérez-vous un grand renom ?  
« Vos palais deviendront masures.  
« Ah ! qu'en vos noires embrasures  
« La guerre se taise, ou sinon  
« J'éteindrai, moi, votre canon.

« Car je suis le Danube immense.  
« Malheur à vous, si je commence !  
« Je vous souffre ici par clémence.  
« Si je voulais, de leur prison,  
« Mes flots lâchés dans les campagnes,  
« Emportant vous et vos compagnes,  
« Comme une chaîne de montagnes  
« Se lèveraient à l'horizon ! »

Certe, on peut parler de la sorte  
Quand c'est au canon qu'on répond ;  
Quand des rois on baigne la porte,  
Lorsqu'on est Danube, et qu'on porte,  
Comme l'Euxin et l'Hellespont,  
De grands vaisseaux au triple pont ;

Lorsqu'on ronge cent ponts de pierres,  
Qu'on traverse les huit Bavières,  
Qu'on reçoit soixante rivières  
Et qu'on les dévore en fuyant;  
Qu'on a, comme une mer, sa houle;  
Quand sur le globe on se déroule  
Comme un serpent, et quand on coule  
De l'occident à l'orient!

Juin 1828.



# RÊVERIE

*Lo giorno se n' andava, e l' aer bruno  
Toglieva gli animai che sono 'n terra  
Dalle fatiche loro.*

DANTE.

XXXVI





## RÊVERIE

Oh ! laissez-moi ! c'est l'heure où l'horizon qui fume  
Cache un front inégal sous un cercle de brume ;  
L'heure où l'astre géant rougit et disparaît.  
Le grand bois jaunissant dore seul la colline :  
On dirait qu'en ces jours où l'automne décline,  
Le soleil et la pluie ont rouillé la forêt.

Oh ! qui fera surgir soudain, qui fera naître,  
Là-bas, — tandis que seul je rêve à la fenêtre  
Et que l'ombre s'amasse au fond du corridor, —

Quelque ville mauresque, éclatante, inouïe,  
Qui, comme la fusée en gerbe épanouie,  
Déchire ce brouillard avec ses flèches d'or!

Qu'elle vienne inspirer, ranimer, ô génies!  
Mes chansons, comme un ciel d'automne rembrunies,  
Et jeter dans mes yeux son magique reflet,  
Et long-temps, s'éteignant en rumeurs étouffées,  
Avec les mille tours de ses palais de fées,  
Brumeuse, denteler l'horizon violet!

Septembre 1828.

# EXTASE

Et j'entendis une grande voix.

*Apocalypse.*

XXXVII



# EXTASE

J'étais seul près des flots, par une nuit d'étoiles.  
Pas un nuage aux cieux, sur les mers pas de voiles.  
Mes yeux plongeaient plus loin que le monde réel.  
Et les bois, et les monts, et toute la nature,  
Semblaient interroger dans un confus murmure  
Les flots des mers, les feux du ciel.

Et les étoiles d'or, légions infinies,  
A voix haute, à voix basse, avec mille harmonies,  
Disaient, en inclinant leurs couronnes de feu ;  
Et les flots bleus, que rien ne gouverne et n'arrête,  
Disaient en recourbant l'écume de leur crête :  
— C'est le seigneur, le seigneur Dieu !

Novembre 1828.



# LE POÈTE AU CALIFE

Tous les habitans de la terre sont devant  
lui comme un néant ; il fait tout ce qui lui  
plaît ; et nul ne peut résister à sa main  
puissante , ni lui dire : Pourquoi avez-vous  
fait ainsi ?

DANIEL.

XXXVIII





# LE POÈTE AU CALIFE

Tous les habitans de la terre sont devant  
lui comme un néant ; il fait tout ce qui lui  
plaît ; et nul ne peut résister à sa main  
puissante , ni lui dire : Pourquoi avez-vous  
fait ainsi ?

DANIEL.

XXXVIII



## LE POÈTE AU CALIFE

O sultan Nouredin, calife aimé de Dieu !  
Tu gouvernes, seigneur, l'empire du milieu,  
De la mer Rouge au fleuve jaune.  
Les rois des nations, vers ta face tournés,  
Pavent, silencieux, de leurs fronts prosternés  
Le chemin qui mène à ton trône.

Ton sérail est très grand, tes jardins sont très beaux.  
Tes femmes ont des yeux vifs comme des flambeaux,  
Qui pour toi seul percent leurs voiles.  
Lorsque, astre impérial, aux peuples pleins d'effroi  
Tu luis, tes trois cents fils brillent autour de toi  
Comme ton cortège d'étoiles.

Ton front porte une aigrette et ceint le turban vert.  
Tu peux voir folâtrer dans leur bain, entr'ouvert  
Sous la fenêtre où tu te penches,  
Les femmes de Madras plus douces qu'un parfum,  
Et les filles d'Alep qui sur leur beau sein brun  
Ont des colliers de perles blanches.

Ton sabre large et nu semble en ta main grandir.  
Toujours dans la bataille on le voit resplendir,  
Sans trouver turban qui le rompe,  
Au point où la mêlée a de plus noirs détours,  
Où les grands éléphants, entre-choquant leurs tours,  
Prennent des chevaux dans leur trompe.

Une fée est cachée en tout ce que tu vois.  
Quand tu parles, calife, on dirait que ta voix  
Descend d'un autre monde au nôtre ;  
Dieu lui-même t'admire, et de félicités  
Emplit la coupe d'or que tes jours enchantés,  
Joyeux, se passent l'un à l'autre.

Mais souvent dans ton cœur, radieux Noureddin,

Une triste pensée apparaît, et soudain

Glace ta grandeur taciturne :

Telle en plein jour, parfois, sous un soleil de feu,

La lune, astre des morts, blanche au fond d'un ciel bleu,

Montre à demi son front nocturne.

Octobre 1828.



# BOUNABERDI

Grand comme le monde.

XXXIX





# BOUNABERDI

Souvent Bounaberdi, sultan des Francs d'Europe,  
Que, comme un noir manteau, le semoun enveloppe,  
Monte, géant lui-même, au front d'un mont géant,  
D'où son regard, errant sur le sable et sur l'onde,  
Embrasse d'un coup-d'œil les deux moitiés du monde,  
Gisantes à ses pieds dans l'abîme béant.

Il est seul et debout sur ce sublime faite.  
A sa droite couché, le désert qui le fête  
D'un nuage de poudre importune ses yeux;  
A sa gauche, la mer, dont jadis il fut l'hôte,  
Élève jusqu'à lui sa voix profonde et haute,  
Comme aux pieds de son maître aboie un chien joyeux.

Et le vieil Empereur, que tour-à-tour réveille  
Ce nuage à ses yeux, ce bruit à son oreille,  
Rêve, et, comme à l'amante on voit songer l'amant,  
Croit que c'est une armée, invisible et sans nombre,  
Qui fait cette poussière et ce bruit pour son ombre,  
Et sous l'horizon gris passe éternellement !

## PRIÈRE.

Oh ! quand tu reviendras rêver sur la montagne,  
Bounaberdi ! regarde un peu dans la campagne  
Ma tente qui blanchit dans les sables grondans,  
Car je suis libre et pauvre, un Arabe du Caire,  
Et quand j'ai dit : Allah ! mon bon cheval de guerre  
Vole, et sous sa paupière a deux charbons ardents !

Novembre 1828.

LUI

J'étais géant alors, et haut de cent coudées.

BUONAPARTE.

XL



# LUI

## I

Toujours lui ! lui partout ! — ou brûlante ou glacée,  
Son image sans cesse ébranle ma pensée.  
Il verse à mon esprit le souffle créateur.  
Je tremble, et dans ma bouche abondent les paroles  
Quand son nom gigantesque, entouré d'auréoles,  
Se dresse dans mon vers de toute sa hauteur.

Là, je le vois, guidant l'obus aux bonds rapides ;  
Là, massacrant le peuple au nom des régicides ;  
Là, soldat, aux tribuns arrachant leurs pouvoirs ;

Là, consul jeune et fier, amaigri par des veilles  
Que des rêves d'empire emplissaient de merveilles,  
Pâle sous ses longs cheveux noirs.

Puis, empereur puissant, dont la tête s'incline,  
Gouvernant un combat du haut de la colline,  
Promettant une étoile à ses soldats joyeux,  
Faisant signe aux canons qui vomissent les flammes,  
De son âme à la guerre armant six cent mille âmes,  
Grave et serein, avec un éclair dans les yeux.

Puis, pauvre prisonnier, qu'on raille et qu'on tourmente,  
Croisant ses bras oisifs sur son sein qui fermente,  
En proie aux geôliers vils comme un vil criminel,  
Vaincu, chauve, courbant son front noir de nuages,  
Promenant sur un roc où passent les orages  
Sa pensée, orage éternel.

Qu'il est grand, là surtout ! quand, puissance brisée,  
Des porte-clefs anglais misérable risée,  
Au sacre du malheur il retrempe ses droits ;  
Tient au bruit de ses pas deux mondes en haleine,

Et mourant de l'exil, gêné dans Sainte-Hélène,  
Manque d'air dans la cage où l'exposent les rois !

Qu'il est grand à cette heure où, prêt à voir Dieu même,  
Son œil qui s'éteint roule une larme suprême !  
Il évoque à sa mort sa vieille armée en deuil,  
Se plaint à ses guerriers d'expirer solitaire,  
Et, prenant pour linceul son manteau militaire,  
Du lit de camp passe au cercueil !

## II

A Rome, où du sénat hérite le conclave,  
A l'Elbe, aux monts blanchis de neige ou noirs de lave,  
Au menaçant Kremlin, à l'Alhambra riant,  
Il est partout ! — Au Nil je le retrouve encore.  
L'Égypte resplendit des feux de son aurore ;  
Son astre impérial se lève à l'orient.

Vainqueur, enthousiaste, éclatant de prestiges,  
Prodige, il étonna la terre des prodiges.  
Les vieux scheiks vénéraient l'émir jeune et prudent ;  
Le peuple redoutait ses armes inouïes ;  
Sublime, il apparut aux tribus éblouies  
Comme un Mahomet d'occident.

Leur féerie a déjà réclamé son histoire.



La tente de l'Arabe est pleine de sa gloire.  
Tout Bédouin libre était son hardi compagnon ;  
Les petits enfans, l'œil tourné vers nos rivages,  
Sur un tambour français règlent leurs pas sauvages,  
Et les ardens chevaux hennissent à son nom.

Parfois il vient, porté sur l'ouragan numide,  
Prenant pour piédestal la grande pyramide,  
Contempler les déserts, sablonneux océans ;  
Là, son ombre, éveillant le sépulcre sonore,  
Comme pour la bataille y ressuscite encore  
Les quarante siècles géans.

Il dit : debout ! soudain chaque siècle se lève,  
Ceux-ci portant le sceptre et ceux-là ceints du glaive,  
Satrapes, pharaons, mages, peuple glacé.  
Immobiles, poudreux, muets, sa voix les compte ;  
Tous semblent, adorant son front qui les surmonte,  
Faire à ce roi des temps une cour du passé.

Ainsi tout, sous les pas de l'homme ineffaçable,  
Tout devient monument ; il passe sur le sable ?

Mais qu'importe qu'Assur de ses flots soit couvert,  
Que l'Aquilon sans cesse y fatigue son aile,  
Son pied colossal laisse une trace éternelle  
Sur le front mouvant du désert.

## III

Histoire, poésie, il joint du pied vos cimes.  
Éperdu, je ne puis dans ces mondes sublimes  
Remuer rien de grand sans toucher à son nom ;  
Oui, quand tu m'apparais, pour le culte ou le blâme,  
Les chants volent pressés sur mes lèvres de flamme,  
Napoléon ! soleil dont je suis le Memnon !

Tu domines notre âge ; ange ou démon, qu'importe !  
Ton aigle dans son vol, haletans, nous emporte.  
L'œil même qui te fuit te retrouve partout.  
Toujours dans nos tableaux tu jettes ta grande ombre ;  
Toujours Napoléon, éblouissant et sombre,  
Sur le seuil du siècle est debout.

Ainsi, quand du Vésuve explorant le domaine,

De Naples à Portici l'étranger se promène,  
Lorsqu'il trouble, rêveur, de ses pas importuns,  
Ischia, de ses fleurs embaumant l'onde heureuse  
Dont le bruit, comme un chant de sultane amoureuse,  
Semble une voix qui vole au milieu des parfums ;

Qu'il hante de Pœstum l'auguste colonnade ;  
Qu'il écoute à Pouzzol la vive sérénade  
Chantant la tarentelle au pied d'un mur toscan ;  
Qu'il éveille en passant cette cité momie,  
Pompéi, corps gisant d'une ville endormie,  
Saisie un jour par le volcan ;

Qu'il erre au Pausilippe avec la barque agile  
D'où le brun marinier chante Tasse à Virgile ;  
Toujours, sous l'arbre vert, sur les lits de gazon,  
Toujours il voit, du sein des mers ou des prairies,  
Du haut des caps, du bord des presque-îles fleuries,  
Toujours le noir géant qui fume à l'horizon !

# NOVEMBRE

Je lui dis : la rose du jardin, comme tu  
sais, dure peu ; et la saison des roses est  
bien vite écoulée.

SADI.

XLI



# NOVEMBRE

Quand l'Automne, abrégant les jours qu'elle dévore,  
Éteint leurs soirs de flamme et glace leur aurore,  
Quand Novembre de brume inonde le ciel bleu,  
Que le bois tourbillonne et qu'il neige des feuilles,  
O ma muse ! en mon âme alors tu te recueilles,  
Comme un enfant transi qui s'approche du feu.

Devant le sombre hiver de Paris qui bourdonne,  
Ton soleil d'Orient s'éclipse et t'abandonne,  
Ton beau rêve d'Asie avorte, et tu ne vois,  
Sous tes yeux, que la rue au bruit accoutumée,  
Brouillard à ta fenêtre, et longs flots de fumée  
Qui baignent en fuyant l'angle noirci des toits.

Alors s'en vont en foule et sultans et sultanes,  
Pyramides, palmiers, galères capitanes,  
Et le tigre vorace et le chameau frugal,  
Djinns au vol furieux, danses des bayadères,  
L'Arabe qui se penche au cou des dromadaires,  
Et la fauve girafe au galop inégal !

Alors, éléphants blancs chargés de femmes brunes,  
Cités aux dômes d'or où les mois sont des lunes,  
Imams de Mahomet, mages, prêtres de Bel,  
Tout fuit, tout disparaît : — plus de minaret maure,  
Plus de sérail fleuri, plus d'ardente Gomorrhe  
Qui jette un reflet rouge au front noir de Babel !

C'est Paris, c'est l'hiver. — A ta chanson confuse  
Odalisques, émirs, pachas, tout se refuse.  
Dans ce vaste Paris le klephte est à l'étroit ;  
Le Nil déborderait ; les roses du Bengale  
Frissonnent dans ces champs où se tait la cigale ;  
A ce soleil brumeux les Péris auraient froid.



Pleurant ton Orient, alors, muse ingénue,  
Tu viens à moi, honteuse, et seule, et presque nue.  
— N'as-tu pas, me dis-tu, dans ton cœur jeune encor  
Quelque chose à chanter, ami? car je m'ennuie  
A voir ta blanche vitre où ruisselle la pluie,  
Moi qui dans mes vitraux avais un soleil d'or!

Puis, tu prends mes deux mains dans tes mains diaphanes,  
Et nous nous asseyons, et loin des yeux profanes,  
Entre mes souvenirs je t'offre les plus doux,  
Mon jeune âge, et ses jeux, et l'école mutine,  
Et les sermens sans fin de la vierge enfantine,  
Aujourd'hui mère heureuse aux bras d'un autre époux.

Je te raconte aussi comment, aux Feuillantines,  
Jadis tintaient pour moi les cloches argentines;  
Comment, jeune et sauvage, errait ma liberté,  
Et qu'à dix ans, parfois, resté seul à la brune,  
Rêveur, mes yeux cherchaient les deux yeux de la lune,  
Comme la fleur qui s'ouvre aux tièdes nuits d'été.

Puis tu me vois du pied pressant l'escarpolette  
Qui d'un vieux maronnier fait crier le squelette,  
Et vole, de ma mère éternelle terreur!  
Puis je te dis les noms de mes amis d'Espagne,  
Madrid, et son collège où l'ennui t'accompagne,  
Et nos combats d'enfans pour le grand Empereur!

Puis encor mon bon père, ou quelque jeune fille  
Morte à quinze ans, à l'âge où l'œil s'allume et brille.  
Mais surtout tu te plais aux premières amours,  
Frais papillons dont l'aile, en fuyant rajeunie,  
Sous le doigt qui la fixe est si vite ternie,  
Essaim doré qui n'a qu'un jour dans tous nos jours!

15 novembre 1828.

# NOTES



# NOTES

## I

Oui, Canaris, tu vois le sérail et ma tête  
Arrachée au cercueil pour orner cette fête.

*Les Têtes du Sérail, page 42.*

Le tombeau de Marcos Botzaris, le Léonidas de la Grèce moderne, était à Missolonghi. On dit que les Turcs l'ouvrèrent, afin d'envoyer le crâne du héros au sultan.

Au reste, ce tombeau sera réédifié par une main française. Nous avons vu dans l'atelier de notre grand statuaire David une statue de marbre blanc destinée au mausolée de Marc Botzaris. C'est une jeune fille à demi couchée sur la pierre du sépulcre, et qui épèle avec son doigt cette grande épitaphe : BOTZARIS. Il est difficile de rien voir de plus

beau que cette statue. C'est tout à-la-fois du grandiose comme Phidias et de la chair comme Puget.

Ainsi que plusieurs autres hommes remarquables du temps, peintres, musiciens, poètes, M. David est, aussi lui, à la tête d'une révolution dans son art. De toutes parts, l'œuvre s'accomplit.

## II

Et cet enfant des monts, notre ami, notre émule,  
Mayer, qui rapportait aux fils de Thrasybule  
La flèche de Guillaume Tell.

*Les Têtes du Sérail*, page 44.

Volontaire suisse, rédacteur de la *Chronique Hellénique*, mort à Missolonghi.

## III

O mes frères, Joseph, évêque, vous salue.

*Ibid.*, page 46.

Joseph, évêque de Rogous, mort à Missolonghi comme un prêtre et comme un soldat.

## IV

Lui font-ils voir en rêve, aux bornes de la terre,  
L'ange Azraël, debout sur le pont de l'enfer?

*La Douleur du Pacha*, page 85.

Azraël, ange turc des tombeaux.

## V

Bien loin de ces Sodomes, etc.

*La Captive*, page 98.

Voyez les mémoires d'Ibrahim-Manzour Effendi, sur le double sérail  
d'Ali-Pacha. C'est une mode turque.

## VI

Est-ce un djinn qui là-haut siffle d'une voix grêle,  
Et jette dans la mer les créneaux de la tour?

*Clair de lune*, page 106.

*Djinn*, génie, esprit de la nuit. Voyez dans ce recueil *les Djinns*.

## VII

Dieu te garde un carcan de fer  
Sous l'arbre du segjin, chargé d'âmes impies.

*Le Derviche*, page 124.

Le *segjin*, septième cercle de l'enfer turc. Toute lumière y est obstruée par l'ombre d'un arbre immense.

## VIII

Tel est, comparadjis, spahis, timariots,  
Le vrai guerrier croyant.

*Marche Turque*, page 136.

*Comparadjis*, bombardiers; *spahis*, cavaliers qui ont des espèces de fiefs et doivent au sultan un certain nombre d'années de service militaire; *timariots*, cavalerie composée de recrues, qui n'a ni uniforme ni discipline, et ne sert qu'en temps de guerre.



## IX

## LA BATAILLE PERDUE

Page 141.

Cette pièce est une inspiration de l'admirable romance espagnole, *Rodrigo en el campo de batalla*, que nous reproduisons ici, traduite littéralement comme elle a paru en 1821 dans un extrait du *Romancero general* publié pour la première fois en français par Abel Hugo, frère de l'auteur de ce livre.

## RODRIGUE SUR LE CHAMP DE BATAILLE

C'était le huitième jour de la bataille; l'armée de Rodrigue découragée fuyait devant les ennemis vainqueurs.

Rodrigue quitte son camp, sort de sa tente royale, seul, sans personne qui l'accompagne.

Son cheval fatigué pouvait à peine marcher. Il s'avance au hasard, sans suivre aucune route.

Presque évanoui de fatigue, dévoré par la faim et par la soif, le malheureux roi allait, si couvert de sang, qu'il en paraissait rouge comme un charbon ardent.

Ses armes sont faussées par les pierres qui les ont frappées; le tranchant de son épée est dentelé comme une scie; son casque déformé s'enfonce sur sa tête enflée par la douleur.

Il monte sur la plus haute colline ; et de là il voit son armée détruite et débandée, ses étendards jetés sur la poussière ; aucun chef ne se montre au loin ; la terre est couverte du sang qui coule par ruisseaux. Il pleure et dit :

« Hier j'étais roi de toute l'Espagne, aujourd'hui je ne le suis pas d'une seule ville. Hier j'avais des villes et des châteaux, je n'en ai aucuns aujourd'hui. Hier j'avais des courlisans et des serviteurs, aujourd'hui je suis seul, je ne possède même pas une tour à créneaux ! Malheureuse l'heure, malheureux le jour où je suis né, et où j'héritai de ce grand empire que je devais perdre en un jour ! »

On voit du reste que les emprunts de l'auteur de ce recueil, et c'est un tort sans doute, se bornent à quelques détails reproduits dans cette strophe :

Hier j'avais des châteaux ; j'avais de belles villes ;  
Des Grecques par milliers à vendre aux juifs serviles ;  
J'avais de grands harems et de grands arsenaux.  
Aujourd'hui, dépouillé, vaincu, proscrit, funeste,  
Je fuis... de mon empire, hélas ! rien ne me reste ;  
Allah ! je n'ai plus même une tour à créneaux !

M. Émile Deschamps, qui nous a fourni l'épigraphe de cette pièce, a dit dans sa belle traduction de cette belle romance :

Hier, j'avais douze armées,  
Vingt forteresses fermées,  
Trente ports, trente arsenaux...  
Aujourd'hui, pas une obole,  
Pas une lance espagnole,  
Pas une tour à créneaux !

La rencontre était inévitable. Au reste, M. Émile Deschamps est seul en droit de dire qu'il s'est *inspiré* de l'original espagnol, parce qu'en

effet, indépendamment de la fidélité à tous les détails importants, il y a dans son œuvre inspiration et création. Il s'est emparé de la romance gothe, l'a reformée, l'a refondue et l'a jetée dans notre vers français, plus riche, plus variée dans ses formes, plus large et en quelque sorte reciselée. Son *Rodrigue pendant la bataille* n'est pas la moindre parure de son beau recueil.

## X

Ou le fruit du tuba, de cet arbre si grand  
Qu'un cheval au galop met toujours en courant  
Cent ans à sortir de son ombre.

*L'Enfant*, page 154.

Voyez le Koran pour l'arbre-Tuba, comme pour l'arbre du Segjin.  
Le paradis des Turcs, comme leur enfer, a son arbre.

## XI

## NOURMAHAL-LA-ROUSSE

Page 205.

Nourmahal est un mot arabe qui veut dire *lumière de la maison*. Il ne faut pas oublier que les cheveux roux sont une beauté pour certains peuples de l'orient.

Quoique cette pièce ne soit empruntée à aucun texte oriental, nous croyons que c'est ici le lieu de citer quelques extraits absolument inédits de poèmes orientaux qui nous paraissent à un haut degré remarquables et curieux. La lecture de ces citations accoutumera peut-être le lecteur à ce qu'il peut y avoir d'étrange dans quelques-unes des pièces qui composent ce volume. Nous devons la communication de ces fragmens, publiés ici pour la première fois, à un jeune écrivain de savoir et d'imagination, M. Ernest Fouinet, qui peut mettre une érudition d'orientaliste au service de son talent de poète. Nous conservons scrupuleusement sa traduction ; elle est littérale, et par conséquent, selon nous, excellente.

## LA CHAMELLE

La chamelle s'avance dans les sables de Thamed.

Elle est solide comme les planches d'un cercueil, quand je la pousse sur un sentier frayed, comme un manteau couvert de raies.

Elle dépasse les plus rapides, et rapidement son pied de derrière chasse son pied de devant.

Elle obéit à la voix de son conducteur, et de sa queue épaisse elle repousse les caresses violentes du chameau au poil roux,

D'une queue qui semble une paire d'ailes d'aigle que l'on aurait attachées à l'os avec une alène ;

D'une queue qui tantôt frappe le voyageur, tantôt une mamelle aride, tombante, ridée comme une outre.

Ses cuisses sont d'une chair compacte, pleine, et ressemblent aux portes élevées d'un château-fort.

Les vertèbres de son dos sont souples ; ses côtes ressemblent à des arcs solides.

Ses jambes courbées se séparent quand elle court, comme les deux seaux que porte un homme du puits à sa tente.

Les traces des cordes sur ses flancs semblent les étangs desséchés et remplis de cailloux épars sur la terre aride.

Son crâne est dur comme l'enclume : celui qui le touche croit toucher une lime.

Sa joue est blanche comme du papier de Damas, ses lèvres noirâtres comme du cuir d'Yémen, dont les courroies ne se rident point.

Enfin elle ressemble à un aqueduc, dont le constructeur grec a couvert de tuiles le sommet.

Ce morceau fait partie de la *Moallakat* de Tarafa.

Tous les sept ans, avant l'islamisme, les poètes de l'Arabie concou-  
raient en poésie, à une foire célèbre, dans un lieu nommé Occadh. La  
cassideh (chant) qui avait été jugée la meilleure obtenait l'honneur d'être  
*suspendue* aux murailles du temple de la Mecque : on a conservé sept de  
ces poèmes ainsi couronnés. *Moallakat* veut dire suspendue.

#### LA CAVALE

La cavale qui m'emporte dans le tumulte a les pieds longs, les crins épars, blan-  
châtres, se déployant sur son front.

Son ongle est comme l'écuelle dans laquelle on donne à manger à un enfant. Il  
contient une chair compacte et ferme.

Ses talons sont parfaits, tant les tendons sont délicats.

Sa croupe est comme la pierre du torrent qu'a polie le cours d'une eau rapide <sup>1</sup>.

1. L'auteur a traduit ce passage dans les *Adieux de l'hôtesse arabe*.

Ses pieds fouillent le sol, sa croupe est belle à voir,  
Ferme, ronde et luisante, ainsi qu'un rocher noir  
Que polit une onde rapide.

Sa queue est comme le vêtement traînant de l'épouse <sup>1</sup>...

A voir ses deux flancs maigres, on croirait un léopard couché.

Son cou est comme le palmier élevé entre les palmiers auquel a mis le feu un ennemi destructeur <sup>2</sup>.

Les crins qui flottent sur les côtés de sa tête sont comme les boucles des femmes qui traversent le désert, montées sur des cavales, par un jour de vent.

Son front ressemble au dos d'un bouclier fabriqué par une main habile;

Ses narines rappellent l'idée d'un antre de bêtes féroces et d'hyènes, tant elles soufflent violemment.

Les poils qui couvrent le bas de ses jambes sont comme des plumes d'aigle noir, qui changent de couleur quand elles se hérissent.

Quand tu la vois arriver à toi, tu dis : C'est une sauterelle verte qui sort de l'étang.

Quand elle s'éloigne de toi, tu dirais : C'est un trépied solide qui n'a aucune fente <sup>3</sup>.

Si tu la vois en travers, tu diras : Ceci est une sauterelle qui a une queue et la tend en arrière.

Le fouet en tombant sur elle produit le bruit de la grêle.

Elle court comme une biche que poursuit un chasseur.

Elle fait des sauts pareils au cours des nuages qui passent sur la vallée sans l'arroser, et qui vont se verser sur une autre.

« Que les lecteurs d'un esprit prompt exercent sur ce tableau les forces de leur imagination », s'écrie, à propos de ce beau et bizarre passage, ce bon allemand Reiske, qui préférerait si énergiquement *le chameau frugal de Tarafa au cheval Pégase*.

1. Il y a ici quelque chose de tout-à-fait primitif et qui pourrait tout au plus se traduire en latin.

2. Son cou est fumant.

3. Ceci est dans les mœurs : on dresse un trépied dans le désert pour faire la cuisine.

## TRAVERSÉE DU DÉSERT PENDANT LA NUIT

Je me plonge dans les anfractuosités des précipices, dans des solitudes où sifflent les djinns et les goul.

Par une nuit sombre, dans une effusion de ténèbres, je marchais, et mes compagnons flottaient comme des branches, par l'effet du sommeil.

C'était une obscurité vaste comme la mer, horrible, au sein de laquelle le guide s'égarait; qui retentit des cris du hibou, où périt le voyageur effrayé.

## PENDANT LE JOUR

On entendait le vent gémir dans les profondeurs des précipices.

Et nous marchions à l'heure de midi, traversant les souffles brûlans et empestés qui mettent en fusion les fibres du cerveau.

Ma chamelle était rapide comme le *katha* <sup>1</sup> qui traverse le désert,

Qui y vient chercher de l'eau, et se jette sur une source dont on n'a jamais approché, tant elle est entourée de solitudes impénétrables.

De même, je m'enfonce dans une plaine poussiéreuse, dont le sable agité ressemble à un vêtement rayé <sup>2</sup>.

1. Oiseau du désert qui vole d'instinct à toutes les sources d'eau.

2. Cette belle et pittoresque expression a été traduite par l'auteur dans cette strophe de *Mazeppa* :

Et si l'infortuné, dont la tête se brise,  
Se débat, le cheval qui devance la brise,  
D'un bond plus effrayé  
S'enfonce au désert vaste, aride, infranchissable,  
Qui devant eux s'étend avec ses plis de sable,  
Comme un manteau rayé.

Je me plonge dans l'abîme de vapeurs dans lesquelles les bornes <sup>1</sup> ressemblent à des pêcheurs assis sur des écueils au bord de la mer.

Ma chamelle passait où il n'y avait pas de route, où il n'y avait pas d'habitans.

Et elle faisait voler la poussière, car elle passait comme la flèche lorsqu'elle fuit l'arc qui lance au loin.

Ces deux tableaux sont d'*Omaïah ben Aïedz*, poète de la tribu poétique des Hudeïlites qui habitait au couchant de la Mecque.

Voici un fragment, plus ancien encore, admirable de profondeur et de mélancolie : c'est beau autrement que Job et Homère, mais c'est aussi beau.

La fortune m'a fait descendre d'une montagne élevée, dans une vallée profonde;  
La fortune m'avait élevé par la profusion de ses richesses; à présent je n'ai d'autre bien que l'honneur.

Le sort me fait pleurer aujourd'hui : combien il m'a fait sourire autrefois!

Si ce n'était des filles à moi, faibles et tendres comme le duvet des petits kathas <sup>2</sup>,  
Certes j'aimerais à être agité de long en large sur la terre;

Mais nos enfans sont comme nos entrailles, nous en avons besoin.

Mes enfans! si le vent soufflait sur un d'eux, mes yeux resteraient fixes.

#### RENCONTRE DE TRIBUS

Ils se précipitèrent avec violence sur la tribu, et dispersèrent l'avant-garde comme un troupeau d'ânes sauvages : mais ils rencontrèrent un nuage plein de grêle <sup>3</sup>.

1. Qui indique les chemins.

2. Oiseau du désert.

3. Le poète ne se serait point borné à dire *un nuage* dans ce cas : un nuage est bienfaisant pour des Arabes. Mais il dit un nuage *plein de grêle*, malfaisant.



Les lances en se plongeant dans le sang rendaient un son humide comme celui de la pluie qui tombe dans la pluie <sup>1</sup>; les épées en frappant produisaient un son sec comme quand on fend du bois.

Les arcs rendaient des sifflemens confus comme ceux d'un vent du sud qui pousse une eau glacée.

On eût dit que les combattans étaient sous un nuage d'été qui s'épure en versant sa pluie, tandis que de petites nuées amoncelées lancent leurs éclairs.

Le morceau suivant, qui est de Rabiah ben al Kouden, nous semble remarquable par le désordre lyrique des idées. Il est curieux de voir de quelle façon les images s'engendrent une à une dans le cerveau du poète, et de retrouver Pindare sous la tente de l'Arabe.

Tous les soirs suis-je donc condamné à être poursuivi de l'ombre de Chemmâ? Quoiqu'elle ait éloigné de moi sa demeure, causera-t-elle mon insomnie?

A l'heure de la nuit je vois de son côté s'élever vers la contrée de Riân un éclair vacillant qui vibre.

Je veille pour le regarder : il ressemble à la lampe de l'ennemi, brillant dans une citadelle bien fermée, inaccessible.

O mère d'Omar! c'est une tour que redoute le vil poltron; sa tête se lève comme une pointe aiguë.

Les petits nuages blancs s'arrêtent sur son sommet; on dirait les fragmens de toile que tend un tisserand.

J'y ai monté : les étoiles enlacées comme un filet la touchaient; j'y ai atteint avant que l'aurore fût complète.

Les étoiles tendant vers le couchant semblaient ces blanches vaches sauvages qui s'enfuient du bord de l'étang où elles s'abreuyaient.

J'avais un arc jaune que la main aimait toucher; mais moi seul l'avais touché; comme une femme chaste, nul ne l'avait tenu que moi.

1. La langue française n'a pas de mot pour rendre ce bruit de l'eau qui tombe dans l'eau : les Anglais ont une expression parfaite, *splash*. Le mot arabe est bien imitatif aussi, *ghachghachâ*.

J'étendis sur mon arme mon vêtement qui l'a protégée toute la nuit contre la pluie qui s'entrelaçait dans l'air.

Le chemin qui conduit au château est uni comme le front d'une épouse, et je ne m'aperçus pas de sa longueur.

Les rangs de pierres qui le bordent sont comme les deux os qui s'élèvent de chaque côté de la tête <sup>1</sup>.

Les extraits qu'on va lire sont du *Hamasa*, et sont inédits, en France du moins, car une édition de ce grand recueil s'imprime en Allemagne avec une version latine.

Kotri ben al Fedjat el Mazeni dit :

Au jour de la mêlée, aucun de vous n'a été détourné par les nombreux dangers de mort.

Il semblait que j'étais le but des lances <sup>2</sup>, tant il m'en venait de la droite et de devant moi!

Tant que ce qui coulait de mon sang et du sang que je faisais couler colora ma selle et le mors de mon cheval.

Et je revins : j'avais frappé; car je suis comme le cheval de deux ans, qui a toute sa croissance; je suis comme le cheval de cinq ans, qui a toutes ses dents.

Chemidher el Islami, du temps de l'Islam, dit :

(Après avoir tué celui qui avait tué son frère par surprise.)

Enfans de mon oncle! ne me parlez plus de poésie, après l'avoir enterrée dans le désert de Ghomeir <sup>3</sup>.

1. Les tempes.

2. L'anneau dans lequel on s'exerce à viser.

3. Vous avez fui, vous vous êtes déshonorés, ou : vous avez enterré la poésie, source de toute gloire.

Nous ne sommes pas comme vous, qui attaquez sans bruit; nous faisons face à la violence, et nous jugeons en *cadis*.

Mais nos arrêts contre vous, ce sont les épées, et nous sommes contents quand les épées le sont <sup>1</sup>.

J'ai souffert de voir la guerre s'étendre entre nous et vous, enfans de mon oncle! c'est cependant une chose naturelle.

Du temps de l'Islam, Oueddak ben Tsomeïl el Mazeni dit :

(La tribu de Mazen, dont faisait partie le poète, possédait près de *Barrah* un puits nommé *Safouan*. Les *Benou Scheïban* le lui disputèrent. Tel est le sujet.)

Doucement, *Benou Scheïban*, ceux qui nous menacent parmi vous rencontreront demain une bonne cavalerie près de *Safouan*,

Des chevaux choisis, que n'intimide point le bruit du combat quand l'étroit champ de bataille se rapproche,

Et des hommes intrépides dans la mêlée : ils s'y jettent, et chacun de leurs pas porte une épée d'Yémen, aux deux tranchans affilés.

Ils sont superbes, vêtus de cuirasses; ils ont des coups à porter pour toutes les blessures.

Vous les rencontrerez, et vous reconnaîtrez des gens patients dans le malheur.

Quand on les appelle au secours, ils sont toujours prêts, et ne demandent point pour quelle guerre ou en quel lieu.

Salma ben Iezid al Djofi sur la mort d'un frère :

Je dis à mon âme, dans la solitude, et je la blâme : — Est-ce là de la constance et de la fermeté?

1. Quand elles sont ébréchées à force de frapper, dit le commentateur : qu'importe le commentateur!

Est-ce que tu ne sais pas que depuis que je vis je n'ai rencontré ce frère qu'au moment où le tombeau s'est ouvert entre lui et moi?

Je semblais comme la mort, à cette séparation d'une nuit, et quelle séparation que celle qui ne doit cesser qu'au jour du jugement?

Ce qui calmait ma douleur, c'était de penser qu'un jour je le suivrais, quelque douce que soit la vie!

C'était un jeune homme vaillant, qui donnait à l'épée son dû dans le combat.

Quand il était riche, il se rapprochait de son ami; il s'en éloignait quand il était pauvre.

## FRAGMENTS

Que Dieu ait pitié de Modrek, au jour du compte et de la réunion des martyrs <sup>1</sup>!

Bon Modrek, il regardait son compagnon de route comme un voisin, même quand ses provisions de voyage ballotaient dans le sac.

(Auteur inconnu.)

Rita, fille d'Asem, dit :

Je me suis arrêtée devant les tentes de ma tribu, et la douleur et les soupirs des pleureuses m'ont fait verser des larmes.

Comme des épées du *Hind*, ils couraient s'abreuver de mort dans le champ de bataille.

Ces cavaliers étaient les gardiens des tentes de la mort, et leurs lances étaient croisées comme les branches dans une forêt.

Abd-ebn-al-Tebib dit :

La paix de Dieu soit sur Keïs-ben-Asem, et sa miséricorde!

1. De l'Islam.

La mort de Keïs ne fut point la mort d'un seul, mais l'écroulement de l'édifice d'un peuple.

Ces quatre derniers morceaux sont tirés de la seconde partie du *Hamasa* : cette seconde partie a pour titre *Section des chants de mort*.

Les morceaux qui suivent sont extraits du divan de la tribu de Hodeil.

*Taabatà Cherrân* (un des héros du désert) et deux de ses compagnons rencontrèrent *Barik* : celui-ci s'éloigna d'eux, monta sur un rocher, ensuite il répandit ses flèches à terre. — Oh ! l'un de vous, dit-il, sera mort le premier ; un autre le suivra, et, quant au troisième, je le secourrai comme le vent fait de la poussière. Et Barik fit là-dessus ces vers :

C'était dans le pays de Thabit <sup>1</sup>, et ses deux compagnons le suivaient :

Il excitait ses compagnons et je dis : — Doucement ! la mort vient à celui qui vient à elle.

Et je montrais mon carquois dans lequel il y avait des flèches longues et qui, comme le feu, avaient des pointes brillantes.

— Il y en aura de vous un de mort avant moi ; je fais grâce au plus vil des trois, pour annoncer votre mort... !

L'un suivra l'autre ; quant au troisième et à moi, nous ferons comme un tourbillon de poussière...

Thabit regarda le monticule qui le dominait, et s'y dirigea pour l'atteindre.

Il dit : à lui et à vous deux ! — J'ai passé contre la mort, enfin je l'ai laissée le tendon coupé (impuissante).

La fin de ce poème est un peu obscure, c'est le défaut de toute haute poésie, et surtout de toute poésie spéciale et primitive.

1. Nom de Taabatà Cherrân.

## FRAGMENTS

Tu as loué Leïla en rimes qui, par leur enchaînement, donnent l'idée d'une étoffe rayée d'Yémen.

. . . . .

Est-ce que les grasses et pesantes queues de brebis, mangées avec le lait aigre, sont comme le lait doux et crémeux des chamelles paissant des herbes douces, mangées avec la bosse délicate du chameau?

Est-ce que l'odeur du genévrier et de l'âcre *cheth*<sup>1</sup> ressemble à l'odeur de la violette sauvage (*khozama*), ou au frais parfum de la giroflée?

. . . . .

On dirait que tu ne connais d'autre femme qu'*Omm Nafi*.

On dirait que tu ne vois pas d'autre ombre, dont les hommes puissent désirer le frais, que son ombre, et aucune beauté sans elle.

. . . . .

Est-ce que Omm Naufel nous a réveillés pour partir dans la nuit? Aise et bonheur au voyageur nocturne qui hâte le pas!

Elle nous a réveillés, comme dans le désert sablonneux d'Alidj Omayya a tiré du sommeil ceux de la tribu de Madjdel;

Elles s'avancent toutes deux la nuit, de peur que les chameaux fatigués ne les laissent dans l'embarras.

J'ai vu, et mes compagnons l'ont vu aussi, le feu de Oueddan, sur une éminence. C'était un bon feu, un feu bien flambant.

1. Herbe qui sert à tanner.

Quand ce feu languit, étouffé par la brume, tout-à-coup on le voit se ranimer en couronne de flammes.

J'ai dit à mes compagnons : suivez-moi, et ils descendirent de leurs chevaux bons coureurs, sveltes.

Nous nous reposâmes un court instant comme le katha, et les chamelles rapides aux jambes écartées nous emportèrent.

Il y a encore de l'obscurité dans ces fragmens, mais il nous semble que la grâce et le sublime percent au travers.

Voici le début d'un poème composé par Schanfari, poète de la tribu d'Azed et coureur de profession.

Enfans de ma mère ! montez sur vos chameaux ; moi, je me dirige vers d'autres gens que vous.

Les choses du voyage sont prêtes, la lune brille, les chameaux sont sanglés et sellés.

Il est sur la terre un lieu où l'on ne craint point la haine, un refuge contre le mal.

Par ma vie ! la terre n'est jamais étroite pour l'homme sage qui sait marcher la nuit vers l'objet de ses désirs, ou loin de l'objet de ses craintes.

J'aurai d'autres compagnons que vous ; un loup endurci à la course, un léopard leste ; avec eux on ne craint point de voir son secret trahi.

Tous sont braves, repoussent l'insulte, et moi, comme eux je m'élance sur l'ennemi à la première attaque !

Quel ton de grandeur, de tristesse et de fierté dans ce début ! Tel est le caractère général de ces poèmes de cent vers au plus, que les Arabes nomment *Cassideh*.

Un autre poète du divan de *Bochteri*, recueil de poésies d'hommes inconnus, fleurs du désert dont il ne reste que le parfum, dit :

Quand je vis les premiers ennemis paraître à travers les tamarins et les arbres épineux de la vallée,

Je pris mon manteau sans me tourner vers personne; je haïssais l'homme comme le hait le chameau à qui on vient de percer les narines <sup>1</sup>.

Des Arabes aux Persans la transition est brusque; c'est comme une nation de femmes après un peuple d'hommes. Il est curieux de trouver à côté de ce que le génie a de plus simple, de plus mâle, de plus rude, l'esprit, rien que l'esprit, avec tous ses raffinemens, toutes ses manières efféminées. La barbarie primitive, la dernière corruption; l'enfance de l'art et sa décrépitude. C'est le commencement et la fin de la poésie qui se touchent. Au reste, il y a beaucoup d'analogie entre la poésie persane et la poésie italienne. Des deux parts, madrigaux, concettis, fleurs et parfums. Peuples esclaves, poésies courtisanesques. Les Persans sont les Italiens de l'Asie.

#### GHAZEL

Si je voyais cette enchanteresse dans mon sommeil, je lui ferais le sacrifice de mon esprit et de ma foi.

Si un instant je pouvais placer mon front sous la plante de son pied,

1. Pour placer l'anneau qui sert à le conduire.



Je ne tournerais plus mon visage vers la terre.

Si elle me disait ce pied est un esclave dans ma cour,

Je placerais ce pied sur la neuvième sphère céleste.

Oh! ne dénoue pas ces tresses à l'odeur de jasmin;

Ne fais pas honte aux parfums de la Chine.

Oh! Rafi-Eddin, avec candeur et sincérité, fais de la poussière qu'elle foule le chemin de ton front.

(Rafi-Eddin.)

#### AUTRE

Quel est le plus épars de tes cheveux ou de mes sens? Quel est l'objet le plus petit, ta bouche ou le fragment de mon cœur brisé?

Est-ce la nuit qui est la plus noire, ou ma pensée, ou le point qui orne ta joue? quel est le plus droit, de ta taille, d'un cyprès, ou de mes paroles d'amour?

Qui va chercher les cœurs? ton approche ou mes vers qui épanouissent l'âme? quel est le plus pénible de tes refus ou de mes plaintes qui brûlent?

(Chahpour Abhari.)

Mais assez d'antithèses, voici un *Ghazel* d'une vraie beauté, d'une beauté arabe :

Ceux qui volent à la recherche de la Caaba<sup>1</sup>, quand ils ont enfin atteint le but de leurs fatigues,

1. Maison apportée du ciel par les anges et où Abraham professa la doctrine d'un Dieu unique. Une autre tradition raconte que c'est le lieu où se rencontrèrent Adam et Ève après une longue séparation sur la terre. Ce temple fut dès la plus haute antiquité le point du pèlerinage des Arabes que les musulmans continuent d'observer.

Voient une maison de pierre, haute, révéree, au milieu d'une vallée sans culture;  
Ils y entrent, afin d'y voir Dieu; ils le cherchent long-temps et ne le voient point.  
Quand avec tristesse ils ont parcouru la maison, ils entendent une voix au-dessus  
de leurs têtes :

O adoreurs d'une maison! pourquoi adorer de la pierre et de la boue? Adorez  
l'autre maison, celle que cherchent les élus!

(Djelal Eddin Roumi.)

Ce poète est célèbre dans l'Orient. Il était très avancé dans le mysticisme des soufis, dont les hauts degrés sont un état de quiétude complète; d'*anéantissement* : c'est le mot dont ils se servent.

Ferideddin Attar, dans son poème mystique *le langage des oiseaux*, définit d'une façon remarquable cet état d'anéantissement ou de *pauvreté* comme ils disent encore :

L'essence de cette région est l'oubli; c'est la surdité, le mutisme, l'évanouissement.  
Un seul soleil efface à tes yeux cent mille ombres.

L'océan universel, s'il s'agit, comment les figures tracées sur les eaux resteront-elles en place?

Les deux mondes, le présent et l'avenir, sont les images que présente cette mer; celui qui dit : ce n'est rien, est dans une bonne voie.

Quiconque est plongé dans l'océan du cœur a trouvé le repos dans cet anéantissement.

Le cœur, plein de repos dans cet océan, le cœur n'y trouve autre chose que le *ne-pas-être*.

(Notes du *Pend-Namèh* de *Ferideddin Attar*, publié par M. S. de Sacy.)

Voici six beaux vers de *Ferdoussi*, le célèbre auteur de *Chahnamèh*.  
(*Livre des Rois*.)

Quand la poussière se leva à l'approche de l'armée,  
Les joues de nos illustres soldats devinrent pâles;  
Alors je levai cette hache de Iekchm <sup>1</sup>,  
Et d'un coup je fis un passage à mon armée.  
Mon coursier poussait des cris comme un éléphant furieux;  
La plaine était agitée comme les flots du Nil.

Jones a publié ce fragment en anglais. *Togrul ben Arslan*, le dernier des *Seljoukides*, répéta ces vers à haute voix dans la bataille où il périt.

Le commencement du poème de *Sohrab*, dans *Ferdoussi*, ne nous semble pas moins remarquable :

J'ai appris d'un mobed <sup>2</sup> que Rustem se leva dès le matin.

Son esprit était chagrin; il se prépara à la chasse; il ceignit sa masse, et remplit son carquois de flèches.

Il sortit; il sauta sur Rakch <sup>3</sup> et fit partir ce cheval à forme d'éléphant.

Il tournait la tête vers la frontière du Touràn, comme un lion furieux qui a vu le chasseur.

Quand il fut arrivé aux bornes du Touràn, il vit le désert plein d'ânes sauvages.

Le donneur de couronnes (Rustem) rougit comme la rose; il fit un mouvement et lança Rakch.

Avec les flèches, et la masse et le filet, il jeta à terre des troupes de gibier.

1. Surnom de Sam, fils de Neriman; Sam était le père de Rustem, et c'est ce héros qui se bat armé de la hache de son père.

2. Prêtre des mages.

3. Son cheval.

Nous terminons ces extraits par un *pantoum* ou chant malai, d'une délicate originalité :

## PANTOUM MALAI

Les papillons jouent à l'entour sur leurs ailes;  
Ils volent vers la mer, près de la chaîne des rochers.  
Mon cœur s'est senti malade dans ma poitrine,  
Depuis mes premiers jours jusqu'à l'heure présente.

Ils volent vers la mer, près de la chaîne de rochers...  
Le vautour dirige son essor vers *Bandam*.  
Depuis mes premiers jours jusqu'à l'heure présente,  
J'ai admiré bien des jeunes gens :

Le vautour dirige son essor vers *Bandam*,...  
Et laisse tomber de ses plumes à *Patani*.  
J'ai admiré bien des jeunes gens;  
Mais nul n'est à comparer à l'objet de mon choix.

Il laisse tomber de ses plumes à Patani...  
Voici deux jeunes pigeons!  
Aucun jeune homme ne peut se comparer à celui de mon choix,  
Habile comme il l'est à toucher le cœur.

Nous n'avons point cherché à mettre d'ordre dans ces citations. C'est une poignée de pierres précieuses que nous prenons au hasard et à la hâte dans la grande mine d'Orient.

## XII

## ROMANCE MAURESQUE

Page 223

Il y a deux romances, l'une arabe, l'autre espagnole, sur la vengeance que le bâtard Mudarra tira de son oncle Rodrigue de Lara, assassin de ses frères. La romance espagnole a été publiée en français dans la traduction que nous avons déjà citée (note ix). Elle est belle, mais l'auteur de ce livre a souvenir d'avoir lu quelque part la romance mauresque, traduite en espagnol, et il lui semble qu'elle était plus belle encore. C'est à cette dernière version plutôt qu'au poème espagnol, que se rapporte la sienne si elle se rapporte à l'une des deux. La romance castillane est un peu sèche, on y sent que c'est un Maure qui a le beau rôle.

Il serait bien temps que l'on songeât à republier, en texte et traduit, sur les rares exemplaires qui en restent, le *Romancero general*, mauresque et espagnol; trésors enfouis et tout près d'être perdus. L'auteur le répète ici : ce sont deux Iliades, l'une gothique, l'autre arabe.

## XIII

## LES BLEUETS

Page 241

Nous avons cru devoir scrupuleusement conserver l'orthographe des vers placés comme épigraphe en tête de cette pièce :

Si es verdad ó non yo no lo he hy de ver,  
Pero non lo quiero en olvido poner.

Ces vers, empruntés à un poète curieux et inconnu, Segura de Astorga, sont de fort vieil espagnol. Si nous n'avions craint d'enlever sa physionomie au vieux *Joan* (et non pas Juan), il aurait fallu écrire : *si es verdad ó no yo no le he aqui de ver, pero no le quiero en olvido poner. Hy*, dans le passage ci-dessus, est pour *aquí*, comme il est pour *alli* dans un autre passage du même poète qui sert d'épigraphe à *Nour-mahal-la-Rousse* :

No es bestia que non fus hy trobada.

*non fus* pour *no fuese*.

## XIV

## BOUNABERDI

Page 301.

Le nom de *Buonaparte* dans les traditions arabes est devenu *Bounaberdi*. Voyez à ce sujet une note curieuse du beau poème de MM. Barthélemy et Méry, *Napoléon en Égypte*.

## XV

Qu'il hante du Pœstum l'auguste colonnade.

*Lui*, page 312.

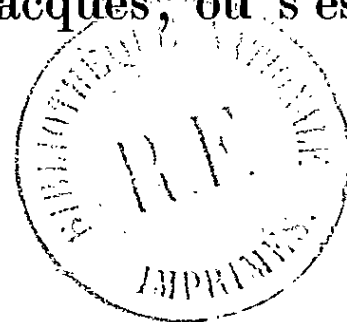
Il eût fallu dire la route de Pœstum ; car de Pœstum même on ne voit pas le Vésuve.

## XVI

Je te raconte aussi comment aux Feuillantines  
Jadis tintaient pour moi les cloches argentines.

*Novembre, page 317.*

L'ancien couvent des Feuillantines, quartier Saint-Jacques, où s'est  
écoulée une partie de l'enfance de l'auteur.





# TABLE

PRÉFACE. . . . .	Pages.	I
I. — LE FEU DU CIEL . . . . .		3
II. — CANARIS. . . . .		27
III. — LES TÊTES DU SÉRAIL. . . . .		35
IV. — ENTHOUSIASME . . . . .		53
V. — NAVARIN. . . . .		59
VI. — CRI DE GUERRE DU MUFTI . . . . .		81
VII. — LA DOULEUR DU PACHA. . . . .		85
VIII. — CHANSON DE PIRATES . . . . .		91
IX. — LA CAPTIVE . . . . .		97
X. — CLAIR DE LUNE. . . . .		105

XI.	— LE VOILE. . . . .	Pages. 109
XII.	— LA SULTANE FAVORITE . . . . .	115
XIII.	— LE DERVICHE . . . . .	123
XIV.	— LE CHATEAU-FORT. . . . .	129
XV.	— MARCHE TURQUE. . . . .	133
XVI.	— LA BATAILLE PERDUE. . . . .	141
XVII.	— LE RAVIN. . . . .	149
XVIII.	— L'ENFANT. . . . .	153
XIX.	— SARA LA BAIGNEUSE . . . . .	159
XX.	— ATTENTE. . . . .	169
XXI.	— LAZZARA . . . . .	173
XXII.	— VŒU. . . . .	179
XXIII.	— LA VILLE PRISE . . . . .	185
XXIV.	— LES ADIEUX DE L'HOTESSE ARABE. . . . .	189
XXV.	— MALÉDICTION . . . . .	195
XXVI.	— LES TRONÇONS DU SERPENT . . . . .	199
XXVII.	— NOURMAHAL-LA-ROUSSE . . . . .	205
XXVIII.	— LES DJINNS. . . . .	209
XXIX.	— SULTAN ACHMET. . . . .	219
XXX.	— ROMANCE MAURESQUE. . . . .	223
XXXI.	— GRENADE. . . . .	231
XXXII.	— LES BLEUETS . . . . .	241
XXXIII.	— FANTOMES. . . . .	249
XXXIV.	— MAZEPPA . . . . .	265

# TABLE.

351

XXXV.	— LE DANUBE EN COLÈRE. . . . .	Pages.	277
XXXVI.	— RÊVERIE . . . . .		287
XXXVII.	— EXTASE. . . . .		291
XXXVIII.	— LE POÈTE AU CALIFE . . . . .		295
XXXIX.	— BOUNABERDI. . . . .		301
XL.	— LUI. . . . .		305
XLI.	— NOVEMBRE. . . . .		315
NOTES.	. . . . .		321





SOCIÉTÉ  
DES  
AMIS DES LIVRES

---

*Président d'honneur :*

S. A. R. LE DUC D'AUMALE, G. C. \*.

---

COMITÉ

*Président :*

M. EUGÈNE PAILLET, \*.

*Vice-Présidents :*

MM. CHARLES COUSIN, \*; BESSAND, \*.

*Archiviste Trésorier :*

M. ALFRED PIET.

*Secrétaire :*

M. BÉGIS.

*Assesseurs :*

MM. HENRY HOUSSAYE, \*; BILLARD; BRIVOIS.

# LISTE

DES

## MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

---

### *Membres titulaires :*

M<sup>ME</sup> ADAM (EDMOND).

MM. ARNAL, avocat à la Cour d'appel.

AUMALE (S. A. R. LE DUC D'),  
G. C. ✱.

BAPST (GERMAIN).

BÉGIS, avocat.

BÉRALDI (HENRI), sous-chef au Mi-  
nistère de la Marine et des Colonies.

BESSAND, O. ✱, président du Tri-  
bunal de Commerce.

BILLARD, juge au Tribunal de Com-  
merce.

BOCHER (EMMANUEL), ✱, ancien  
officier d'État-Major.

BRIVOIS.

CHAMP-REPUS (MARIGUES DE),  
O. ✱, ancien commandant d'État-  
Major.

CHERRIER, notaire.

CLÉMENT (LUCIEN), avocat.

COLLIN, ingénieur.

COPPEAUX (TH.), conseiller référé-  
naire à la Cour des Comptes.

COUSIN (CHARLES), ✱, inspecteur  
principal délégué au Chemin de fer  
du Nord.

MM. CUSCO, O. ✱, membre de l'Académie  
de Médecine.

DAGUIN, O. ✱, ancien président au  
Tribunal de Commerce.

DELBERGUE-CORMONT.

DÉSÉGLISE, ✱, ancien juge au  
Tribunal de Commerce.

DRUJON, chef du 1<sup>er</sup> bureau à la  
Préfecture de Police.

DUGOUJON.

FORTIER-BEAULIEU, membre  
de la Chambre de Commerce.

GALLIMARD, architecte.

GAUTHIER (FERDINAND).

GIRAUDEAU (ABEL), docteur en  
médecine.

HOUSSAYE (HENRY), ✱, homme  
de lettres.

LAUGEL (AUGUSTE), ingénieur des  
mines.

LEMARCHAND (CHARLES), ✱.

LESSORE, arbitre rapporteur au  
Tribunal de Commerce.

MASSON (GEORGES), ✱, adminis-  
trateur du Comptoir d'Escompte.

MERCIER (LÉON).

MM. MOZET, \*, ancien juge au Tribunal de Commerce.  
OUACHÉE, juge au Tribunal de Commerce.  
PAILLET (EUGÈNE), \*, conseiller à la Cour de Paris.  
PARRAN, \*, ingénieur en chef des mines.  
PETIT (FERNAND), ancien avocat au Conseil d'État et à la Cour de Cassation.  
PIET (ALFRED), avocat.  
PORTALIS (Baron ROGER).  
POUGNY, \*.  
RIVOLI (MASSÉNA, DUC DE).

MM. ROBERT, ancien notaire.  
RODRIGUES (EUGÈNE), avocat à la Cour d'appel.  
SAINT-GENIÈS (Baron GONZAGUE DE), \*.  
SIXDÉNIERS, attaché à la Banque de France.  
TRUCHY, juge au Tribunal de Commerce.  
TRUELLE SAINT-EVRON.  
TUAL, commissaire-priseur.  
UZANNE (OCTAVE), homme de lettres.  
VIAN (LOUIS), avocat.

---

*Membre honoraire :*

M. LONGPÉRIER-GRIMOARD (COMTE DE), \*.

---

*Membres correspondants :*

MM. ASHBEE (H.-S.).  
AUBOYER, avocat.  
BAVOILLOT-JOLLY.  
BORMANS (PAUL VAN DER VRECKEN DE).  
BOUGARD, docteur en médecine.  
BRUNET (GUSTAVE).  
DESTOMBES (PIERRE).  
DROIN.  
DUPUICH, \*, capitaine au 5<sup>e</sup> régiment territorial d'artillerie.  
FRÉMY, G. O. \*, ancien gouverneur du Crédit Foncier de France.  
GIRAudeau (LÉON), agent de change.  
HUVÉ (JULES).

MM. JUBINAL.  
LAGORCE (ALFRED).  
LUCAS (PAUL).  
MATTY-HUTCHINSON.  
MORIZET, notaire.  
PASCAL (ALBERT), \*.  
PATINOT, O. \*, préfet de Seine-et-Marne.  
POMMERAYE (DE LA), avocat à la Cour d'Appel d'Alexandrie (Égypte).  
PORTALIS (FERNAND).  
ROBERT (JULIEN), docteur en droit.  
SILVESTRE DE SACY (JULES).  
TURNER.  
WERLÉ (ALFRED).

